

**Redistribution du pouvoir et foi démocratique :
John Dewey contre le réalisme politique**

Carlos Alexandre Silva de Souza

Thèse soumise à la Faculté des Études Supérieures et Postdoctorales
dans le cadre des exigences du programme
de maîtrise en science politique.

Superviseur de thèse : Professeur Jean-Pierre Couture.

École d'Études Politiques
Faculté des Sciences Sociales
Université d'Ottawa.

© Carlos Alexandre Silva de Souza, Ottawa, Canada, 2018

You may say I am a dreamer
But I am not the only one.

Imagine, John Lennon, 1971

REMERCIEMENTS

J'aimerais exprimer mes profonds remerciements à tous ceux qui, directement ou indirectement, ont contribué à la réalisation de ce projet.

Premièrement, à mon superviseur Jean-Pierre Couture. Tel que Virgile, il m'a conduit avec sérénité et diligence parmi les chemins exigeants de la connaissance.

Je remercie encore les professeurs Dimitri Karmis et Louis Simard pour leurs précieuses remarques en tant que membres du jury de la présente thèse.

Finalement, je m'adresse à ma conjointe Karine et à mes filles, Sofia et Alice, pour le support et la patience tout au long de ce séjour. La même gratitude est exprimée à ma famille au Brésil, source d'appui incommensurable pendant toutes les étapes de ce travail.

RÉSUMÉ

Le retour de John Dewey au centre de l'attention du monde intellectuel est le point de départ de cette thèse qui se penche sur la pensée politique de l'auteur américain. Afin d'identifier les raisons qui expliquent la redécouverte du philosophe pragmatiste, l'étude fait appel à la théorie des réseaux intellectuels élaborée par Randall Collins. En tenant compte de cette perspective sociologique, nous affirmons que la rivalité entre Dewey et les partisans du réalisme démocratique aux années 1920 et 1930 déclenche chez Dewey le développement d'une théorie démocratique innovatrice, à la fois réaliste et éthique, qui se révèle d'une remarquable pertinence de nos jours. La revanche du penseur libéral contre les réalistes se traduit par sa vision singulière et progressiste de la démocratie, dont la redistribution du pouvoir et la foi démocratique demeurent les éléments essentiels. La créativité et la pertinence des idées politiques de Dewey expliquent l'intérêt renouvelé des théoriciens contemporains à propos de son libéralisme radical.

Mots clés

John Dewey, démocratie, réalisme politique, réseaux intellectuels, redistribution du pouvoir, foi démocratique.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

En ordre alphabétique, les textes de Dewey en anglais :

Authority and Social Change -- ASC, LW 11
 The Challenge of Democracy to Education – CDE, LW 11
 Creative Democracy: The Task Before Us -- CD, LW 14
 Democracy and America – DA, LW 13
 Democracy and Educational Administration – DEA, LW 11
 Democracy is Radical – DR, LW 11
 The Democratic Faith and Education -- DFE, LW 15
 The Development of American Pragmatism -- DAP, LW 2
 The Discrediting of Idealism – DI, MW 11
 Ethics – E, LW 7
 The Ethics of Democracy – EC, EW 1
 The Future of Liberalism -- FL, LW 11
 From Absolutism to Experimentalism – FAE, LW 5
 I Believe – IB, LW 14
 Imperative Need: a New Radical Party -- NRP, LW 9
 Individualism Old and New -- ION, LW 5
 Intelligence and Power – IP, LW 9
 Liberalism and Social Action -- LSA, LW 11
 Liberty and Social Control – LSC, LW 11
 No Matter What Happens : Stay Out – NMSO, LW 14
 Practical Democracy – PD, LW 2
 Pragmatic America -- PA, MW 13
 Public Opinion – PO, MW 13
 The Pragmatism of Peirce – TPP, MW 10
 The Public and Its Problems – PP, LW 2
 The Social Significance of Academic Freedom – SSAF, LW 11
 Why I am Not a Communist -- WNC, LW 9

En français :

Démocratie et nature humaine -- DNH
 La démocratie créatrice : la tâche qui nous attend -- DC
 La démocratie est radicale -- DR
 Le public et ses problèmes – PP
 Pratique de la démocratie – PLD

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements.....	iii
Résumé.....	iv
Listes des abréviations.....	v
Table des matières.....	vi
Introduction.....	1
Chapitre 1 - Le réseau intellectuel d'un pragmatiste majeur	8
1.1- Un intellectuel majeur	8
1.2- Le réseau intellectuel de John Dewey : biographie, créativité, rivalité et transmission.....	18
1.3- Le pragmatisme : une école et sa transmission.....	32
Chapitre 2 - La querelle contre les réalistes.....	42
2.1- Avant la querelle : une réponse à la vision aristocratique.....	46
2.2- La querelle : Dewey contre Lippmann.....	47
2.3- La « science réaliste » contre la « mythologie démocratique ».....	56
2.4- Niebuhr, la « société immorale » et la réplique de Dewey.....	59
2.5- La compétition entre les élites. Schumpeter, Mills et l'éclipse de Dewey.....	63
Chapitre 3 - La revanche de Dewey :	
redistribution du pouvoir et foi démocratique.....	67
3.1- La redécouverte de Dewey : critique du néolibéralisme.....	69
3.2 – L'enquête sociale comme un instrument émancipateur du public.....	73
3.3- Une relecture du pouvoir dans la pensée de Dewey.....	75

3.4 – L’essence de Dewey : redistribution du pouvoir et foi démocratique.....	80
3.5- Démocratie, une idée morale.....	84
3.6 – La vision réaliste-éthique de Dewey.....	89
Conclusion.....	92
Glossaire.....	97
Bibliographie.....	104

Table des figures

Figure 1- Le retour de Dewey au monde intellectuel.....	4
Figure 2- Le réseau intellectuel de Dewey.....	22
Figure 3- Dewey contre les réalistes – une chronologie.....	45

INTRODUCTION

Que signifie la démocratie au XXI^e siècle? Quelle est l'essence de ce régime dont la version (néo) libérale a été consacrée il y a presque 30 ans, après l'écroulement du mur de Berlin et le triomphe d'une idéologie marquée par la liberté politique et la logique capitaliste? Il n'y a pas de réponse facile à ces questions. Une réflexion à l'égard de la nature de la démocratie implique la revue des fondements de la forme politique inventée par les Grecs et qui est restée oubliée dans les couloirs de l'histoire pendant 20 siècles avant de revenir lentement dans notre époque moderne. Le retour de l'idéal démocratique dans les derniers 200 ans n'est pas venu sans révolutions ni résistances. Depuis 1776 en Amérique et 1789 en France, l'idéal démocratique, désigné par des mots-clés comme « gouvernement du peuple » et « liberté, égalité et fraternité », est devenu le moteur de plusieurs mouvements politiques en faveur de l'individu auparavant assujéti par l'autorité absolue du roi, de l'église ou des deux. L'action populaire a écrit des chapitres majeurs dans l'histoire, mais a laissé persisté un doute chez les défenseurs du modèle démocratique: comment contrôler la passion des masses face aux enjeux politiques. Établir des limites pour le rôle des masses dans les affaires politiques est devenu un défi pour bien des gouvernants et des intellectuels engagés dans la formulation restreinte de quelques théories démocratiques en vogue jusqu'à nos jours.

En 2018, l'énigme posée par la démocratie demeure complexe. Une lecture rapide des pages électroniques de l'actualité indique la puissance des forces antidémocratiques et la profonde mise en question des principes auparavant consacrés tels que la liberté d'expression, le pluralisme politique, la liberté de presse et l'équilibre des pouvoirs. L'occurrence des faits qui minent l'idéal démocratique, comme la consolidation des régimes autocratiques en Russie et en Chine de même que les violents conflits politiques dans plusieurs pays du monde, sonne l'alerte parmi les spécialistes qui se penchent sur l'état de la démocratie contemporaine. Comme le soulignent Abramovitz & Repucci (2018 : 128), « *Democracy is in crisis. The values it embodies — particularly the right to choose leaders in free and fair elections, freedom of the press, and the rule of law — are under assault and in retreat globally.* » Les auteurs remarquent une érosion progressive des droits de l'individu et des libertés politiques à l'échelle planétaire.

En fait, le paradigme libéral démocratique accumule des bouleversements, des contradictions et des contestations dans plusieurs pays. La montée du populisme, la vague anti-immigration, les difficultés des blocs supranationaux sont l'expression d'un malaise envers le système politique occidental. La présidence de Donald Trump, l'impasse du Brexit, la montée de l'extrême droite en Europe sont des exemples d'une manifestation populaire contredisant l'establishment ainsi que d'un *Zeitgeist* contestataire dans le paysage institutionnel. Du point de vue économique, le libéralisme n'implique plus la réduction des inégalités sociales, en particulier dans le contexte global. Au contraire, le laisser-faire est à la source de la dernière grande récession de 2008, dont les effets sont encore présents après l'action urgente des gouvernements pour sauver le système financier international de l'effondrement et endiguer le tsunami de chômage. Si la chute du mur de Berlin annonçait le triomphe de la démocratie libérale, la mécontente politique et l'insatisfaction envers le statu quo indiquent qu'il y a quelque chose de gris dans le ciel de nos certitudes.

Les problèmes des démocraties à la suite de la révolution industrielle sont un objet d'analyse depuis le tournant du XX^e siècle, alors que le système politique fondé sur le suffrage universel et le libéralisme économique devient l'ordre dominant dans les sociétés plus développées. C'est dans ce contexte que s'insère John Dewey (1859-1952), un des intellectuels les plus importants de la philosophie américaine. Nom fondamental du pragmatisme, l'auteur s'est fait connaître aussi par sa défense radicale de la démocratie et la critique aigüe d'un libéralisme dévoyé. Dewey considère la démocratie comme une condition *sine qua non* à l'avancement des sociétés, mais ce régime ne peut prospérer qu'à partir de l'émancipation politique du citoyen — ou autrement dit, par *le réveil du public*. De même, le succès de la démocratie exige de revoir la version déroutée du libéralisme, forgée à partir du XIX^e siècle, selon laquelle la propriété privée des moyens de production est inscrite dans les droits individuels fondamentaux. Dewey fait partie du courant progressiste qui dénonce les fausses vertus d'un modèle économique qui chante la liberté, mais impose des contraintes à une grande partie de la société (Cometti, 2016 : 45)¹.

¹ L'auteur français cite une phrase de Dewey, qui est partie intégrante de l'essai *La démocratie est radicale* (1937), pour faire état de l'illusion libérale : « La distorsion et la dévalorisation de la personnalité humaine par le régime financier et compétitif existant sont complices du mensonge selon lequel le système social actuel serait un système de liberté et d'individualité, et ce quel que soit le sens donné à ces termes » (Cometti, 2016 : 45).

Même s'il fut un penseur respecté aux États-Unis et dans plusieurs pays du monde, Dewey a essuyé plusieurs attaques de la part de ses adversaires. La réaction la plus fréquente dénonce l'incompatibilité des idées de Dewey avec le réalisme politique. La notion de *self-government*, défendue par l'auteur, s'oppose à la tradition de l'État comme acteur principal de la dynamique politique, sous l'emprise des élites. De même, la conviction de Dewey à l'effet que l'individu est capable de s'émanciper politiquement est souvent mise en opposition avec le « constat » de l'incompétence du citoyen à maîtriser les affaires publiques. La position deweyenne en faveur de la démocratie radicale se heurte donc à l'ancienne réserve des philosophes politiques — à commencer par Platon — par rapport au risque de voir le gouvernement assujéti aux passions des masses. Dans le contexte controversé du XX^e siècle, les idées de Dewey acquéraient des étiquettes selon les colorations politiques et partisans. Il était vu tout autant comme un porte-parole de l'idéologie *yankee* ou comme un intellectuel de tendance socialiste.² Après la mort de Dewey, en 1952, les idées du penseur sont éclipsées au moment où la philosophie analytique, la phénoménologie et l'existentialisme se démarquent. Dans le domaine de la science politique, l'approfondissement du révisionnisme démocratique et du modèle procédural, consacré par la démarche des auteurs tels que Schumpeter et Dahl, écarte l'idéal deweyien considéré moraliste et dépassé selon les critiques de l'auteur.

Au XXI^e siècle, toutefois, la pensée de Dewey revient au premier plan du débat intellectuel. Une recherche dans la banque de données Web of Science par l'entremise des mots « John Dewey » et « democracy » indique une montée des citations de l'auteur notamment à partir de 2007.³ Une possible explication pour la redécouverte des idées de Dewey serait la pertinence de sa démarche devant l'état actuel des démocraties. Socialiste ou libéral, naïf ou radical, cet Américain né au Vermont refuse l'idée que l'État et les institutions politiques assurent par eux-mêmes les plus grandes valeurs de la démocratie. De même, il rejette la notion que le laisser-faire économique est un principe

² Zask mentionne l'explication donnée par Dewey en 1950 par rapport à sa position politique : « Je pense que (...) je peux être classé comme un socialiste démocrate. (...) [Mais] le problème n'est pas encore suffisamment précis pour permettre une réponse, si ce n'est qu'il faut le traiter de manière expérimentale. Il est probable que mon expérimentalisme est plus profond que n'importe quel autre "isme" ». (Zask, 2015 : 40)

³ La consultation réalisée le 18 septembre de 2018 dans le Web of Science faisait état de 410 publications et 1 599 articles citant l'auteur. De 34 citations en 2007, la référence à Dewey arrive à 215 en 2016 et à 241 en 2017.

sacré pour la prospérité. Dewey défend plutôt un libéralisme réformé, un « *renascent liberalism* » (LSA, LW11 : 41), qui inclue un partage plus juste des avantages produits par ce modèle économique et l'emploi de *l'intelligence* de l'individu capable de se lancer dans une action politique ayant des conséquences vertueuses. Cette perspective se montre pertinente pour le XXI^e siècle, alors qu'il est clair que le modèle néolibéral de nos jours est loin d'offrir une condition économique favorable au citoyen ordinaire et que les systèmes politiques subissent des chocs d'insatisfaction de la part de l'électorat.

Figure 1

Le retour de Dewey dans le monde intellectuel

Année	Nombre de citations
2007	34
2008	78
2009	81
2010	101
2011	131
2012	146
2013	141
2014	157
2015	166
2016	215
2017	241

Source : Web of Science, consultation réalisée le 18 septembre de 2018

Les problèmes des démocraties contemporaines étaient déjà évidents à l'époque de Dewey. En 1927, le philosophe faisait partie du courant d'intellectuels qui dénonçaient les contradictions de la société née du processus d'industrialisation au tournant du XX^e siècle. Dewey soulignait particulièrement la condition assujettie de l'individu «perdu» dans une organisation sociale où les grandes corporations, politiques ou économiques, s'imposaient pour assurer leurs intérêts. Dewey écrit en faveur de la démocratie parce qu'il constatait que la politique écartait progressivement le citoyen ; il dénonçait la destruction des valeurs communautaires, établies par des

hommes politiques comme Thomas Jefferson et essentielles à la formation de la civilisation américaine, par les effets d'un contexte social déshumanisé et industriel qui se formait alors rapidement.

La perception de la dégénérescence de la démocratie libérale au début du XX^e siècle servira de moteur pour Dewey afin de construire sa théorie démocratique. Une partie des propositions suggérées pour l'avènement d'une société démocratique est présentée dans *Le public et ses problèmes*, livre devenu référence à l'égard des difficultés de la démocratie. C'est dans cet ouvrage que Dewey établit les prémisses pour retrouver les fondements de la démocratie à savoir : l'émancipation politique du public, le débat pluraliste et transparent pour la recherche des mesures envers les problèmes qui affligent la communauté, la compréhension que la démocratie est un mode de vie en communauté, et pas simplement une forme de gouvernement. Ces réflexions de Dewey en 1927, assez développées de nos jours dans le modèle de la démocratie délibérative, ont stimulé la formulation d'autres arguments dans la théorie démocratique du penseur, tels que l'incarnation d'un esprit collaboratif entre les groupes sociaux et la défense de la démocratie comme un principe moral.

La pensée de John Dewey pose donc des sujets substantiels dans le débat contemporain en théorie politique. Un des points à examiner concerne la question générale suivante :

Comment la théorie démocratique de John Dewey envisage-t-elle le problème du pouvoir ?

Il est devenu commun à toute une série de commentateurs que de critiquer la naïveté et la supposée myopie de Dewey à propos des « réalités » du politique qui s'avèreraient distinctes des raisons morales. Cette remarque existait déjà à l'époque de Dewey et demeure présente chez les commentateurs contemporains.

Compte tenu du contraste entre la démarche de John Dewey et les idées défendues par les partisans du réalisme politique, il convient de formuler la question spécifique menant à notre objet de recherche :

Dans la querelle avec les réalistes, comment Dewey défend-il sa conception de la démocratie ?

À partir de ces questionnements, cette thèse se propose d'examiner la pensée de John Dewey selon trois objectifs. Premièrement, nous ferons appel à la méthodologie des réseaux intellectuels proposée par Randall Collins afin de démontrer *comment* Dewey a récupéré une attention intellectuelle à notre époque. L'explication va soutenir que le retour du penseur américain découle des rivalités de son temps, particulièrement de la querelle contre les réalistes politiques, qui a engendré chez Dewey la formulation de sa théorie démocratique. C'est à partir de ce propos que survient le deuxième objectif de la thèse, soit identifier la querelle contre les réalistes en tant source des idées les plus importantes de la pensée politique deweyienne. En réponse à l'argumentation des auteurs tels que Walter Lippmann, Reinhold Niebuhr et d'autres opposants de la participation populaire aux affaires publiques, Dewey élabore les principes d'une théorie démocratique innovatrice, qui met en cause le *mainstream* intellectuel et la pratique politique de son époque. Finalement, la thèse se penche sur deux éléments considérés essentiels dans la démarche deweyienne – *la redistribution du pouvoir et la foi démocratique* – et qui expliquent la singularité du penseur américain. Ces éléments confèrent une caractéristique réaliste-éthique à la pensée politique de Dewey, plus complète et supérieure que la perspective procédurale de la démocratie. La relecture des écrits de Dewey conduit à la conclusion que le philosophe remporte la rivalité contre le réalisme démocratique et indique les raisons par lesquelles les idées de l'auteur pragmatiste sont remises en circulation dans le monde intellectuel contemporain, traversant ainsi le mur des générations de penseurs. **Dans la dernière partie de la thèse, un glossaire se penche sur les concepts clés de la démarche deweyienne, en offrant un examen complémentaire de la théorie démocratique de l'auteur.**

Comme on le verra tout au long de la thèse, Dewey considérait la démocratie comme une fin et un moyen. Il la définit comme la méthode la plus indiquée pour établir un arrangement vertueux au sein de la société, par l'entremise d'un procès constamment à la recherche de l'idéal démocratique. Cette notion *expérimentale* de la démocratie résonne dans la pensée politique de nos jours, même si les auteurs n'explicitent pas l'influence de Dewey. Un exemple récent de cette résonance est à la conclusion de William A. Galston dans son article au *Journal of Democracy*.

Liberal democracy is not the end of history; nothing is. Everything human beings make is subject to erosion and contingency. Liberal democracy is fragile, constantly threatened, always in need of repair. But liberal democracy is also strong, because, to a greater extent than any other political form, it harbors the power of self-correction. (Galston, 2018 : 18)

Ce passage constitue un bref exemple de l'importance de la pensée deweyienne pour le rétablissement – ou la construction effective – des bases de la démocratie et de la préservation de son essence. Le capital intellectuel déployé dans la démarche de John Dewey assure la longévité de sa pensée politique et fournit des arguments pour soutenir que le philosophe demeure un intellectuel de premier plan pour envisager les problèmes de la démocratie. Avancer sur cette proposition constitue l'objectif de cette thèse. L'étude se propose donc d'examiner la trajectoire de Dewey selon une perspective bioréseautique, d'analyser le contraste de la démarche deweyienne avec des traditions encore influentes en pensée politique et finalement de soutenir que l'auteur présente des arguments pertinents dans l'examen des défis politiques des sociétés. À partir des éléments que nous jugeons essentiels dans la théorie démocratique de Dewey, nous croyons offrir une contribution aux études autour de la démarche politique de l'auteur souvent reconnu par son legs en philosophie et en éducation.

CHAPITRE 1

Le réseau intellectuel d'un pragmatiste majeur

John Dewey fait partie de la génération de penseurs qui a propulsé les États-Unis au premier plan de la vie intellectuelle occidentale. Il a joué un rôle fondamental pour le développement de ce que l'on pourrait nommer une pensée américaine, dont la diversité de courants et la distinction envers la longue tradition européenne demeurent les caractéristiques les plus frappantes. Le clivage de la philosophie européenne entre l'empirisme britannique fondé par Locke et l'idéalisme répandu par Kant et Hegel est devenu le point de départ des intellectuels américains après la Guerre de Sécession (1861-1865). Or, durant une période de 50 ans, de 1870 à 1920, la pensée américaine acquerra une personnalité propre suite à l'ouverture d'importantes universités – Johns Hopkins University en 1876, University of Chicago en 1890 – et la modernisation des institutions déjà prestigieuses comme celle d'Harvard et du Michigan. Dans l'histoire de la philosophie occidentale, le passage entre la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle correspond à l'Âge d'Or de la pensée américaine⁴. Le pays voit naître un mouvement de penseurs qui conduira les sciences humaines – particulièrement la philosophie, la science politique, la sociologie et l'économie – à un niveau d'excellence mondiale. Celle-ci se maintient jusqu'à aujourd'hui et s'est enrichie aussi de la contribution de la diaspora juive fuyant l'Allemagne nazie et de celle d'autres d'intellectuels immigrés aux États-Unis durant le dernier siècle. Participant actif de cette révolution en marche, Dewey contribuera de manière indiscutable à la naissance des États-Unis comme superpuissance intellectuelle.

1.1- Un intellectuel majeur

Cette thèse s'inspire de la méthodologie de Randall Collins (1998) pour analyser la carrière intellectuelle de Dewey dans l'épanouissement de la pensée américaine. En considérant la classification des trois catégories de penseurs indiquées par Collins – majeurs, secondaires et mineurs – il est possible de situer Dewey dans ce premier

⁴ Le terme « Âge d'Or » est mentionné par Dematteis, Philip B. et McHenry, Leemon B. (Édits.) (2003). *Dictionary of Literary Biography, Vol. 270: American philosophers before 1950*. Detroit, MI : Gale, p. xviii.

groupe (Collins, 1998 : 1003). Les études sur l'histoire des idées aux États-Unis considèrent l'auteur comme un incontournable pour comprendre la pensée américaine de la première moitié du XX^e siècle. Dans le cours de sa vie intellectuelle, Dewey adhéra au refus de l'idéalisme allemand et à la défense l'empirisme radical ; il établit, aux côté de Charles Spencer Peirce et William James, les bases du pragmatisme, philosophie reconnue comme authentiquement américaine ; il provoqua un débat national à l'égard de l'éducation après avoir dirigé une école expérimentale à Chicago ; et devint une espèce de « voix américaine » pour analyser les évènements politiques et sociaux de son temps. L'influence de Dewey se traduit par la variété de thèmes abordés dans ses écrits, en particulier dans quatre champs des sciences sociales : philosophie, éducation, psychologie et théorie politique. Dans ces domaines, le penseur défendait deux principes : l'emploi de l'enquête pour la solution des problèmes concrets et l'adoption d'une pratique démocratique comme condition de l'évolution sociale.

La théorie des réseaux intellectuels de Randall Collins est utile aussi pour comprendre les rapports – soit de solidarité, soit de rivalité – qui ont contribué à la construction du système philosophique de John Dewey. Pendant ses 70 ans de production, le professeur a formé autour de lui un groupe de disciples et de collaborateurs. Mais il a aussi essuyé la critique des adversaires, notamment des adeptes du positivisme logique – Bertrand Russell étant la figure d'attaque la plus incisive – et des partisans du réalisme démocratique. La démarche de Dewey discute initialement avec les néo-hégéliens de la fin du XIX^e siècle (George Morris, Stanley Hall, Josiah Royce) ; elle se joint aux pragmatistes (Charles Spencer Peirce et William James) ; elle manifeste une dimension sociale alliée des intellectuels progressistes (Jane Addams et Randolph Bourne) ; elle s'oppose aux réalistes (Walter Lippmann, Reinhold Niebuhr et Charles Wright Mills) ; elle entre en déclin avec la philosophie analytique de l'après-guerre (Bertrand Russell et Rudolf Carnap) ; et, finalement, elle inspire une génération de néo-pragmatistes (Richard Rorty et Hilary Putnam) ainsi que des théoriciens démocratiques comme Jürgen Habermas.

Selon le modèle proposé par Collins dans *The Sociology of Philosophies*, les idées obéissent à un cycle cognitif de transmission intergénérationnelle qui s'incarne dans la vie d'un réseau intellectuel. Ce réseau est construit par voie de transmission rituelle directe entre maîtres et disciples. Les idées gardent leurs origines chez les maîtres du passé, elles subissent ou incarnent l'hégémonie des pensées dominantes de

leur temps, elles tombent, pour la plupart, en déclin et finissent par disparaître dans l'oubli ou au sein de nouvelles synthèses. Dans ce dernier cas, au lieu de s'évanouir complètement, les idées contribuent à la formation d'autres idées, qui à leur tour s'épanouissent, périssent et ressuscitent dans une nouvelle démarche portée par la succession des générations de penseurs et de leurs réseaux intellectuels. Collins précise, cependant, que les idées ne sont pas des *objets* autonomes, ayant une existence parallèle à l'existence humaine. Elles se transmettent par le biais des individus qui construisent des symboles afin de donner un sens à la réalité. « *Ideas are not thing-like at all, except insofar as we represent them in symbols written on materials such as paper, but are first of all communication, which is to say interaction among bodily humans* » (Collins, 1998 : 2). Les idées ne sont pas non plus la création personnelle d'un génie individuel; elles sont le produit de l'association humaine dans un contexte social donné. En somme, *l'interaction des individus* suscite la *transmission* des idées entre générations successives, de sorte que la connaissance transcende le temps et l'espace.

Cette prémisse invoquée par Collins forme la base d'une théorie sociologique de la connaissance. L'analyse des réseaux intellectuels permet de comprendre l'évolution des idées dans l'histoire de l'humanité. L'examen des liens sociaux et cognitifs entre les penseurs de différentes époques et générations constitue une méthode pour appréhender le mécanisme qui détermine la succession et la diversité de courants philosophiques en Occident comme en Orient. Randall Collins étudie les réseaux intellectuels de la Chine, de l'Inde, du Japon, du monde islamique, de la Grèce, de la Chrétienté médiévale et de l'Europe moderne⁵. Afin de résoudre le problème de systématiser la production cognitive au long du temps, Collins propose une théorie qui explique la dynamique des réseaux intellectuels. « (...) *if one can understand the principles that determine intellectual networks, one has a causal explanation of ideas and their changes. In a very strong sense, networks are the actors on the intellectual stage* » (Collins, 1998 : xviii).

Randall Collins emploie un ensemble de références et de concepts dans l'élaboration de sa théorie sociologique de la connaissance. Premièrement, il fait appel au phénomène de la religiosité dans les groupes sociaux, thème classique de la

⁵ Collins affirme avoir consacré 25 ans de travail à certaines parties du projet pour formuler le principe explicatif à la base de la masse incalculable d'information produite par la connaissance humaine. Au XXI^e siècle, présume Collins, « *educated people will likely be embarrassed to know so little about the intellectual history of other parts of the world than their own* » (Collins, 1998 : xviii).

sociologie notamment à partir des études réalisées par Émile Durkheim. Collins affirme que la vie intellectuelle garde des caractéristiques religieuses, marquée par le culte à des « objets sacrés », soit la vérité des idées (Collins, 1998 : 19) : « *Truth is the reigning sacred object of the scholarly community* ». Ensuite, Collins reprend le concept d'*Interaction Ritual* (IR) de Erving Goffman et souligne l'occurrence des rituels dans la vie quotidienne des groupes, soient-ils séculaires ou religieux. Dans le cas des intellectuels, le rituel d'interaction se manifeste par des procédures spécifiques dans le traitement de leur objet sacré – la « vérité » : « *The discussion, the lecture, the argument, sometimes the demonstration or the examination of evidence: these are the concrete activities from which the sacred object "truth" arises* » (Collins, 1998 : 25).

La trajectoire d'un intellectuel capable de s'insérer dans les rituels de différents groupes représente une *Interaction Ritual Chain* (Collins, 1998 : 29). L'auteur se penche sur ce concept dans d'autres ouvrages que *The Sociology of Philosophies*. Dans *Interaction Ritual Chains* (2004), un prolongement théorique de la méthodologie qui réunit des éléments de la démarche de Durkheim et de Goffmann, Collins explique que les relations sociales sont un procès marqué par des « microsituations » engendrées à partir des rencontres régulières entre les individus et qui stimulent le renouvellement d'idées, d'émotions et de symboles.

A theory of interaction ritual (IR) and interaction ritual chains is above all a theory of situations. It is a theory of momentary encounters among human bodies charged up with emotions and consciousness because they have gone through chains of previous encounters. (Collins, 2004 : 3)

Les rituels d'interaction, par le biais du partage et du renouvellement des symboles qui identifient et unissent un groupe, produisent ensuite, dit Collins, une *énergie émotionnelle* (EE) entre les participants. Cette force créatrice et morale animera l'esprit des membres de manière à ce qu'ils se sentent motivés à défendre, par l'acte ou par le discours, les idées qui rassemblent la communauté à laquelle ils appartiennent. L'énergie émotionnelle peut être définie donc comme « *the kind of strength that comes from participating successfully in an interactional ritual* » (Collins, 1998 : 29). Dans le réseau intellectuel, l'énergie émotionnelle fournira l'enthousiasme nécessaire à ce que le membre d'un courant philosophique défende l'objet sacré de son groupe – la « vérité » – au moment du débat argumentatif avec les représentants d'autres groupes. L'énergie émotionnelle servira de moteur pour que le membre d'une école philosophique approfondisse ses réflexions et les expose à d'autres cercles intellectuels. Elle lui

confère aussi l'élan nécessaire à la production de ses écrits. La démarche de Collins est importante pour comprendre que la production des idées – autrement dit, la créativité – n'est pas une activité intrinsèque à l'individu, mais plutôt le résultat des interactions cognitives d'un intellectuel avec ses contemporains et les maîtres d'autres générations. « *Creativity is not random among individuals; it builds up in intergenerational chains* » (Collins, 1998 : 6).

À l'égard de la production des idées philosophiques, le sociologue remarque l'importance du *capital culturel*, concept qu'il dit emprunter à Pierre Bourdieu (Collins, 1998 : 948n4). Le capital culturel (CC) désigne le « répertoire individuel » de symboles porté par le participant des rituels d'interaction dans la communauté intellectuelle. Le degré de capital culturel positionne l'intellectuel dans son milieu; il est le dispositif par lequel un membre attire notamment l'attention des pairs de la communauté. Collins observe que le statut « d'éminence » résulte de la capacité de l'intellectuel, à partir de son capital culturel, de proposer de nouvelles possibilités à l'égard des problèmes que rencontrent une école philosophique. « *Great intellectual work is that which creates a large space on which followers can work* » (Collins, 1998 : 32).

La combinaison de capital culturel (CC) et d'énergie émotionnelle (EE) constitue donc les principaux facteurs pour comprendre la productivité et l'influence d'un intellectuel. Plus élevé et intense est la mesure et le degré d'interaction de ces deux éléments, plus remarquable est la position de ce membre dans la communauté en question. L'intellectuel doté de capital culturel et d'énergie émotionnelle en grande quantité produira les liens – ou *interaction ritual chains* – entre les différentes générations de savants. Il fonctionne comme le pont, le pivot, l'amalgame entre le passé et le présent de la vie intellectuelle. Collins explique que ce procès tend à être cumulatif, mais change au fur et à mesure que de nouveaux participants ou de nouvelles circonstances se présentent.

Persons who dominate rituals gain emotional energy, which they can use to dominate future IRs. Persons who are the center of attention gain EE, which they can use to convene and energize still further gatherings, thereby making themselves yet again the center of attention. (...) Changes, of course, are possible chiefly if and when the composition of the persons encountering one another shifts (Collins 2004 : 131).

Une communauté stratifiée

La démarche sociologique de Collins définit la communauté intellectuelle comme un milieu stratifié, compétitif et hiérarchisé (1998 : 43). Ce groupe social s'organise au sein d'une sorte de « marché de l'attention », dont les groupes en quête de nouvelles sources de capital culturel et d'énergie émotionnelle se disputent les ressources. Les intellectuels essaient d'attirer l'attention et la reconnaissance des pairs à travers les rituels d'interaction et ceux qui obtiennent de meilleurs résultats accumulent le plus de capital culturel et d'énergie émotionnelle. Concernant la communauté intellectuelle, Collins explique que « *the most important network feature which affects the fate of its members is the stratification of the attention space* » (1998 : 39). L'espace limité de l'attention disponible dans le monde des savants provoque un « *structural crunch* », une barrière quant au flux et au nombre d'idées qui reçoivent de l'attention au sein de plusieurs cercles en quête de reconnaissance. Cette structure permet à une quantité limitée de positions concurrentes d'être reconnues, en obéissant à ce que l'auteur appelle « *the law of small numbers* » (Collins, 1998 : 81). À chaque génération, un nombre réduit de positions – de trois à six – franchit la barre du *structural crunch*. Les idées qui attirent l'attention et la reconnaissance de la communauté et qui sont reprises au prochain lignage d'intellectuels sont de celles qui supèrent le *crunch*. Toujours à partir des rituels d'interaction successifs, elles peuvent rester actives sur une longue période, se développer davantage dans la démarche de nouveaux enthousiastes ou s'associer à d'autres idées qui surgissent.

The structure of the intellectual world allows only a limited number of positions to receive much attention at any one time. There are only a small number of slots to be filled, and once they are filled up, there are overwhelming pressures against anyone else pressing through to the top ranks (Collins, 1998 : 75).

Selon la description sociologique de Collins, les intellectuels s'organisent à partir des relations verticales et horizontales (1998 : 65). Le premier type garde un caractère intergénérationnel, marqué par les rituels d'interactions entre les maîtres et les disciples. Les novices travaillent pour le développement et la perpétuation des idées originaires du passé et contribuent à l'éminence des membres plus anciens. La transmission de capital culturel et d'énergie émotionnelle entre les maîtres et les disciples formera l'identité de ce que Collins appelle tradition ou école (Idem). Mais il est fréquent aussi que les divergences entre les disciples et les maîtres d'un même courant suscitent de nouveaux problèmes et enjeux, voire parfois de nouvelles branches

verticales dans le réseau. C'est pourquoi le deuxième type de relation, déployé à l'horizontal, fait montre des liens contemporains entre les intellectuels d'un réseau. Ces liens peuvent être le fait de relations maître-disciples immédiates, de brouilles et de polémiques avec d'autres intellectuels ou de disputes entre les disciples et les maîtres. Plus un intellectuel jouit de quantité de ces liens d'interactions rituelles (alliances et rivalités), plus il est éminent dans le réseau.

Tout au long de *The Sociology of Philosophies*, l'auteur fournit plusieurs exemples de penseurs dont la qualité des alliances et rivalités a marqué leurs époques: Parménide et Héraclite parmi les présocratiques; le nœud intellectuel prolifique qui part ensuite de la figure de Socrate; les néoconfuciens Chu Hsi et Lu Chiuyüan; les partisans du positivisme logique, l'existentialisme et la phénoménologie en Europe, etc.

La cartographie des interactions verticales et horizontales dans le réseau est importante pour souligner un aspect essentiel de la relation entre les intellectuels : le conflit. Collins argumente que l'évolution des idées est la conséquence des rivalités entre les diverses écoles de pensée. « *Conflicts are the lifeblood of the intellectual world* » (1998 : 80). Le contraste entre les doctrines divergentes, chacune érigeant ses propres symboles et objets de rituel, mobilise l'activité intellectuelle. La dispute autour de la vérité fonctionne comme un moteur afin que les partisans d'une école philosophique défendent leurs valeurs et leurs idées. La rivalité exige des intellectuels la plus haute concentration de capital culturel et d'énergie émotionnelle et, au moment de tension extrême, provoque l'éclosion des idées innovatrices. Le choc de perspectives entre les adversaires intellectuels va produire l'énergie créatrice, la force nécessaire pour la naissance d'idées originales.

Creativity is the friction of the attention space at the moments when the structural blocks are grinding against one another the hardest. The most influential innovations occur where there is a maximum of both vertical and horizontal density of the networks, where the chains of creative conflict have built up over an unbroken chain of generations (Collins, 1998 : 76).

La production des nouvelles idées découle donc de l'antagonisme, et non de l'harmonie entre plusieurs démarches. Les idées qui résultent de la rivalité entre les traditions philosophiques accumulent une force suffisante pour transcender leur époque et leur lieu d'origine et se transmettent à d'autres générations et contextes. Les grandes découvertes de l'humanité sont conséquences de la tension entre des positions opposées dans le monde intellectuel. Tel que l'affirme Collins, « *the history of philosophy is the*

history not so much of problems solved as of the discovery of exploitable lines of opposition » (1998 : 6). Dans cet environnement compétitif, la transmissibilité de la créativité demeure le critère adopté par Collins pour mesurer la longévité des idées (1998 : 58). Selon l'auteur, les idées plus créatives résistent davantage au test du temps et fonctionnent comme un lien entre des générations séparées par des siècles.

En somme, la méthodologie de Randall Collins permet d'analyser l'évolution des idées philosophiques dans une perspective particulière. L'auteur développe une vision réseautique et contextuelle, plutôt qu'individuelle et biographique. La démarche met en relief l'argument selon lequel la connaissance est un produit collectif, le résultat de l'échange entre plusieurs courants philosophiques sous l'égide de circonstances historiques favorables. Collins insiste sur le fait que les idées sont les produits d'un réseau, et non pas seulement le fruit des seules initiatives individuelles. L'auteur affirme que la tradition qui traite de l'histoire philosophique à partir de la trajectoire individuelle des personnages relève d'une vision impropre de l'évolution des idées. Il considère fondamental d'observer la dynamique de la communauté intellectuelle à travers un prisme sociologique, de manière à identifier la complexité des réseaux formés par des coalitions et des rivalités au long du temps. « *If we reify the individual, we have an ideology, a secular version of the Christian doctrine of the eternal soul, but we cut off the possibility of explaining how individual uniqueness are molded in a chain of encounters across time* » (Collins, 2004: 4-5).

Collins sur Dewey

Dans son étude longitudinale sur la sociologie des idées philosophiques, il est intéressant de relater le fait que Randall Collins fait état du cas de John Dewey. L'auteur stipule qu'il s'agit de l'un des fondateurs du pragmatisme, une tentative américaine de franchir le *structural crunch* imposé par l'étiollement de la tradition de l'idéalisme allemand. Collins affirme que le pragmatisme deweyien obtient une influence modeste, ce qui suggère que le penseur américain était dépourvu de capital culturel et d'énergie émotionnelle suffisants pour devenir une figure majeure dans le monde de la philosophie.

Even in their heyday, the pragmatists did not dominate American philosophy. By the 1920s, Dewey was famous, but largely in connection with progressive education, his application of pragmatism to the reform of the secondary school curriculum, overturning the classical subjects in favor of life adjustment. His bastion was not the philosophy departments but the university departments of teacher training (...) In philosophy itself, Idealism remained the dominant position down to the 1930s (Collins, 1998 : 683).

Dans ce passage, l'évaluation de Randall Collins semble considérer la contribution de John Dewey comme étant secondaire dans le monde philosophique. Cependant, l'auteur admet la difficulté à classer le statut des penseurs du XX^e siècle, en raison de la proximité historique et du « brouillard du présent » : « *As we near the present, we lose the ability to discern who will have this kind of lasting influence* » (Collins, 1998 : 620). Étant donné qu'il serait nécessaire de jouer d'une plus grande intervalle de temps pour statuer sur la place réelle de Dewey à l'intérieur des *interaction ritual chains* du monde intellectuel contemporain, Collins fait appel à la prudence. En employant les critères adoptés pour expliquer l'influence des grands penseurs de l'Antiquité, Collins dégage néanmoins huit noms d'intellectuels potentiellement majeurs pour le premier tiers du XX^e siècle : Bergson, Dewey, Moore, Russell, Wittgenstein, Carnap, Husserl et Heidegger (Collins, 1998 : 1003n1). Ce nombre plutôt élevé constitue une sorte de défi à la loi du *structural crunch* qui limite la transmission intergénérationnelle de trois à six positions. Devant l'impasse, Collins se réserve le droit de laisser à la postérité de fixer la position définitive de Dewey et de ses contemporains : « *Within the next few generations of our future, some of these major figures will fall to secondary historical influence, and some secondaries to minor* » (Idem).

Certes, les réserves de Collins à l'égard du statut de John Dewey contrastent avec la position enthousiaste des auteurs contemporains – à commencer par Richard Rorty – qui se réclament de la démarche du philosophe. Malgré le récit prudent de Collins, des commentateurs de l'œuvre de Dewey attestent de l'influence du pragmatisme dans l'intelligentsia américaine (Jackson, 2006 : 54; Kloppenber, 1998b : 88) et mettent en relief le rôle spécifique de Dewey dans la construction du pragmatisme comme contrepoids à l'eurocentrisme. Ils remarquent les potentialités du courant philosophique en voie de connaître une « *third life* » dans un monde globalisé (Margolis, 2006 : 5). Les biographes de Dewey remarquent, à leur tour, la force du courant philosophique forgé par le penseur. Alan Ryan (1995 : 228) souligne la « remarquable » énergie de Dewey de publier dans les années 1920 une séquence de quatre livres « extraordinaires » – *Reconstruction on Philosophy, Experience and Nature, Human Nature and Conduct* et *The Quest of Certainty* – qui forment les piliers de l'édifice théorique du pragmatisme. Entre plusieurs exemples de la notoriété de Dewey, George Dykhuizen (1973 : 214) souligne la publication de plus de 30 comptes-

rendus à propos de *Experience and Nature* (1925) et l'acclamation du livre comme une des œuvres philosophiques les plus importantes du premier quart du XX^e siècle.

En plus du problème de la proximité historique et de la divergence de points de vue entre historiens des idées, un obstacle quant à la juste appréciation de l'importance intellectuelle de Dewey par l'entremise de la théorie des réseaux concerne le fait que Collins n'évalue pas les idées politiques du penseur libéral. Centrée sur le réseau intellectuel *philosophique*, la démarche de Collins comporte forces et faiblesses et, parmi ces dernières, se trouve celle de la mise à l'écart de la pensée politique de Dewey. À cette lacune, s'ajoute celle du rôle de la récente réception de son œuvre au début du XXI^e siècle qui n'a pu être prise en compte à l'époque de la rédaction de *The Sociology of Philosophies*. Ces lacunes représentent une opportunité pour reprendre et raffiner l'analyse de la position de John Dewey à l'intérieur des *interaction ritual chains*.

La théorie des réseaux intellectuels pointe déjà en direction des éléments pouvant soutenir l'argument selon lequel John Dewey possède les caractéristiques d'un intellectuel majeur. D'une part, il est possible d'observer le rôle-clé joué par Dewey lorsqu'il présente une variante *originale* du pragmatisme ainsi qu'une théorie démocratique *nouvelle* fondée sur la participation populaire. D'autre part, Dewey élabore sa défense de la démocratie radicale en *rivalité* avec le réalisme démocratique, courant marqué par une perspective méprisante envers la participation populaire dans les affaires politiques. La critique des principes du réalisme politique au premier tiers du XX^e siècle servira de moteur pour que Dewey propose une théorie démocratique singulière – ou créative – dont l'émancipation politique du citoyen et les principes de la méthode scientifique constituent l'essentiel.

À partir de ces remarques, ce chapitre se propose de souligner les éléments les plus significatifs dans le développement de la pensée de John Dewey à travers une lecture bio-réseautique. Suivant la démarche sociologique de Collins, cette courte biographie intellectuelle met au jour l'acquisition du capital culturel (les influences philosophiques, les premières années de formation), l'expression de la créativité (la définition propre du pragmatisme, la défense d'une philosophie sociale, l'action militante et politique, les leçons de la Grande Guerre), les lignes de rivalité (le débat avec les critiques de l'académie, la croyance en l'expérience démocratique opposée aux réalistes) et, enfin, les voies de transmissions intergénérationnelles (la naissance du néo-pragmatisme et les théories résultantes de la démocratie radicale). Aborder la pensée de Dewey revient à saisir l'esprit d'un idéaliste, d'un démocrate, d'un humaniste qui a pu

transmettre ses idées aux générations suivantes. En faire l'histoire intellectuelle exige surtout de le situer contre les penseurs qui s'enfermaient dans des abstractions, alors qu'il défendait la recherche des solutions pour des problèmes quotidiens. Contre ceux qui préconisaient des modèles cartésiens pour comprendre la réalité, il plaidait pour la démarche empirique à la recherche de la Vérité. Contre l'absolutisme des idées, il faisait appel à l'expérimentalisme. Contre le pouvoir des élites politiques et économiques, chères aux réalistes, il s'alliait au citoyen, personnage méprisé, mais toujours irremplaçable dans une démocratie digne de ce nom.

Ce chapitre examine dans le détail le parcours de Dewey en tant que trajectoire sociologique (origine, scolarisation, soutiens personnels et institutionnels) et bibliographique (la constitution d'une personnalité intellectuelle, ses héritages, ses legs et ses réponses à la situation immédiate imposée par la joute intellectuelle). Nous croyons que ce chapitre n'est pas qu'un récit pour se familiariser de manière étroitement encyclopédique avec l'œuvre d'un auteur, mais une lecture de la trajectoire des idées par l'entremise d'une vie réelle, traversée par le poids de la société dont elle est un produit. Suivant la perspective de Collins selon laquelle les idées ne sont pas engendrées par des idées, mais par un réseau, nous souhaitons montrer toute l'épaisseur possible au contexte qui a donné naissance au penseur Dewey.

1.2- Le réseau intellectuel de John Dewey : biographie, créativité, rivalité et transmission

La littérature concernant la trajectoire de John Dewey est vaste et diversifiée⁶. Le fils d'Archibald Sprague Dewey et Lucina Artemisia Rich est né le 20 octobre de 1859 dans la ville de Burlington, État du Vermont, région de Nouvelle-Angleterre. Il fut le troisième de quatre fils d'une famille d'origine fermière, vieille de plusieurs générations. Les récits de cette époque remarquent que John était un garçon timide et

⁶ Dans ce chapitre, le récit biographique de John Dewey s'appuie sur *John Dewey and American Democracy* de Robert Westbrook (1991). Cet ouvrage considéré par des spécialistes comme « irremplaçable » (Zask, 2015 : 99) a rehaussé le niveau de la littérature secondaire sur Dewey (Ryan, 1995 : 13). Les autres sources historiques consultées sont les suivantes : *John Dewey and The High Tides of Liberalism* de Alan Ryan (1995); *The Life and Mind of John Dewey* de George Dykhuizen (1973); *John Dewey* de Richard Bernstein (1966); *John Dewey – An Intellectual Portrait* de Sydney Hook (1971); l'entrée "John Dewey" de Phillip W. Jackson (2006) dans *A Companion to Pragmatism*, édité par John R. Shook et Joseph Margolis; et l'entrée "John Dewey" de Thomas M. Alexander et Richard W. Field (2003) dans *American philosophers before 1950*, vol. 270, édité Philip B. Dematteis et Leemon B. McHenry.

intéressé surtout par les livres. Son goût pour les lettres venait de l'influence initiale des parents. Son père Archibald, propriétaire d'une épicerie, avait reçu une éducation modeste, mais il était connu comme amateur de littérature, en particulier de Shakespeare. Le penchant pour les lettres du petit John (Dykhuizen, 1973 : 4-5) est dû surtout à sa mère, Lucina. Fièvre protestante, de famille réputée et de fort caractère, Lucina ne ménageait pas les efforts pour assurer une éducation de qualité à ses fils, malgré la situation précaire des écoles publiques au Vermont (Westbrook, 1991 : 4). La discipline et la religiosité maternelle – elle interdit à ses fils de danser, de jouer aux cartes et au billard, de fréquenter des piscines, de boire et de participer à des paris (Dykhuizen, 1973 : 6) – furent très influentes pour la personnalité de Dewey. Quand il ne se dédiait pas à approfondir ses lectures ou à accompagner la mère à l'église, « Johnny » (comme on le surnommait à l'école) tenait une vie d'adolescent typique. Pendant des années, dans la nature exubérante des montagnes du Vermont, le jeune garçon aimait canoter dans les lacs du Québec voisin (Alexander & Field, 2003 : 60). Beaucoup plus tard, lorsqu'il sera déjà un intellectuel international de renom, il prit l'habitude d'aller à Hubbards, en Nouvelle-Écosse (Canada), où il s'acheta un cottage et partait en vacances pendant l'été (Dykhuizen, 1973 : 233).

Dewey commence sa vie intellectuelle à l'Université du Vermont, où il est admis en 1875. Il prend contact avec les principes des sciences naturelles – dans un cours de géologie, il connaît la théorie de l'évolution de Darwin, qui sera déterminante pour la mise au point de sa philosophie. Il entreprend aussi les premières lectures de Kant, à qui il doit « une révolution dans toute sa pensée » (Westbrook, 1991 : 7). À l'époque, l'Université du Vermont était l'une des rares institutions qui offraient des cours sur le penseur allemand. Cette innovation n'était pas suffisante, cependant, pour amoindrir l'influence protestante dans les écoles supérieures du nord-est des États-Unis. Dewey étudie dans une ambiance austère où le « radicalisme », en particulier contre les dogmes religieux, est interdit dans les débats philosophiques (Westbrook, 1991 : 8). Comme l'observe Dykhuizen (1973 : 26), les universités américaines accepteraient difficilement un professeur de philosophie sans une démarche solidement fondée sur la théologie chrétienne. Dans les mots de Dewey (FAE, LW5 : 149), les professeurs de philosophie à cette époque devaient pratiquement se comporter comme des clercs.

Cette phase initiale de la carrière de Dewey, marquée par des doutes, garde un moment important. C'est à cette époque que le jeune universitaire fut encouragé par son

maître à continuer les études de philosophie. Le conseil fut émis par Henry Torrey, professeur de Dewey à l'Université du Vermont. Torrey était adepte du courant intuitionniste, mais stimulait ses étudiants à poursuivre leur propre démarche. L'amitié entre maître et pupille se maintenu durant plusieurs années et Dewey écrivait fréquemment à son ancien professeur après avoir quitté le Vermont. Torrey, à son tour, écrivit à deux occasions des lettres de recommandation favorables à son ancien étudiant – dont une en réponse au président de l'Université de Michigan, intéressé à embaucher Dewey comme professeur (Dykhuisen, 1973 : 41). En 1930, alors qu'il était déjà un intellectuel célèbre, Dewey regrettait la timidité philosophique de Torrey face aux contraintes religieuses de l'époque (FAE, LW5 : 148), mais exprimait sa double gratitude envers le professeur qui l'avait convaincu de dédier sa vie à la philosophie et à l'apprentissage des classiques allemands.

Après avoir achevé des études à l'Université du Vermont et travaillé comme enseignant dans des écoles secondaires pendant deux ans, Dewey décide de poser sa candidature aux études supérieures à l'Université Johns Hopkins. L'institution, fondée en 1876, promouvait une position audacieuse : se tourner davantage vers la recherche scientifique plutôt que la métaphysique qui était dominante à l'époque (Ryan, 1995 : 62). Le candidat du Vermont voulait avec ardeur s'insérer dans l'ambiance qui défiait la tradition universitaire des États-Unis, mais son désir de poursuivre des études supérieures était cependant miné par des obstacles financiers (Ryan, 1995 : 62). Le fils d'un modeste épicier n'appartenait pas à l'élite américaine, qui avait l'habitude de traverser l'Atlantique pour obtenir une formation universitaire en Europe. Dewey concourut à une bourse à Johns Hopkins, mais la demande fut refusée deux fois. Il lui fallut emprunter cinq-cents dollars d'une tante pour entreprendre une étape cruciale dans sa carrière intellectuelle. (Westbrook, 1991 : 9; Dykhuisen, 1973 : 27)

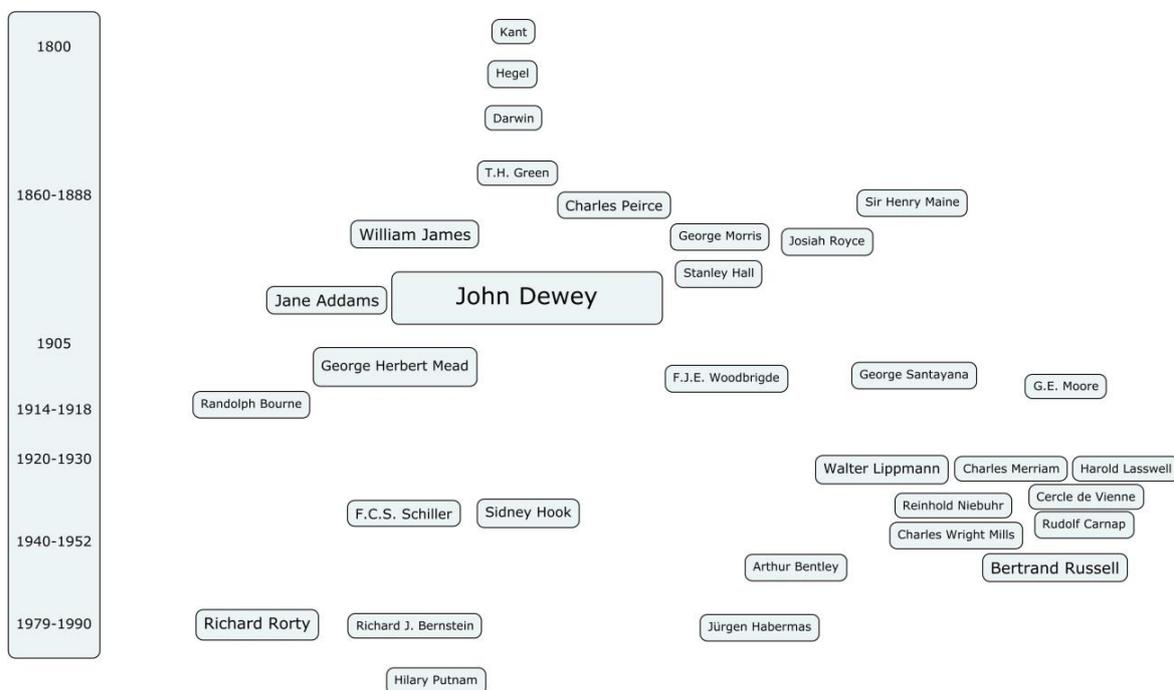
Rappelons le contexte philosophique qui se dessinait à l'époque de l'entrée de Dewey à la Johns Hopkins University. Depuis la moitié du XIX^e siècle, l'idéalisme allemand, dominant dans les universités de l'Europe continentale, se répand dans les centres académiques britanniques et américains (Alexander & Field, 2003 : 61). En Angleterre, les écrits de Kant et Hegel inspiraient des auteurs comme T.H. Green et F.H. Bradley. Aux États-Unis, Josiah Royce se présente comme un fort partisan du mouvement créé en Allemagne – il obtient son doctorat en philosophie à Johns Hopkins

University en 1878, quelques années avant Dewey, et incarne une position forte de l'idéalisme absolu en sol américain.

Professeur Dewey

À Johns Hopkins, sa nouvelle maison académique depuis 1882, Dewey commence à consolider les fondements de sa pensée, d'abord kantienne. Il prend contact avec trois philosophes : George Sylvester Morris, G. Stanley Hall et Charles Sanders Peirce (voir Figure 2). Le premier, un enthousiaste de la pensée allemande, considérait que l'idéalisme hégélien réglait le problème entre le matérialisme scientifique et les questions morales. Le deuxième, également tributaire de la pensée allemande et un des fondateurs de la psychologie expérimentale aux États-Unis (Ryan, 1995 : 61), suscita chez son élève l'intérêt pour la philosophie psychologique. Cette influence stimula Dewey à produire une contribution importante pour la psychologie et l'éducation. Dewey fut aussi élève de Peirce dans un cours de logique, mais il ne s'identifia pas directement avec les idées du philosophe, centrées sur la mathématique (Dykhuisen, 1973 : 30-31). Ironiquement, Dewey et Peirce seraient reconnus comme deux penseurs essentiels du pragmatisme (voir section ultérieure), mais leur rencontre initiale ne laissait pas présager cette influence à venir. Alan Ryan considère comme une grande « *misfortune* » pour Dewey de n'avoir supposément « rien appris » à cette époque de Peirce, « *perhaps the most original philosopher the United States has ever produced* » (Ryan, 1995 : 61).

Figure 2. Le réseau intellectuel de John Dewey⁷



Le réseau intellectuel de John Dewey (1859-1952)

La présente figure est une représentation graphique du réseau intellectuel de John Dewey inspirée de la méthode développée par Randall Collins.

Deux modes de lecture horizontaux sont employés pour comprendre les interactions rituelles contemporaines au parcours de Dewey. Ils sont complétés d'un axe vertical qui déploie ces mêmes interactions rituelles dans le temps. La représentation graphique offre donc une lecture de Dewey en deux axes: par les affinités ou rivalités intellectuelles (axe horizontal) et l'évolution historique (axe vertical)

- 1) De la gauche au centre, sont rassemblées les intellectuels qui avaient le plus de convergences philosophiques ou qui ont travaillé avec lui. Au plus proche de Dewey, ses collaborateurs rapprochés, tels William James (pragmatisme) ou Jane Addams (philosophie sociale).
- 2) Du centre à la droite, sont rassemblées les intellectuels qui se distancaient de la démarche de Dewey. L'exemple le plus clair est à l'extrême droite, celui de Bertrand Russell et du Cercle de Vienne, partisans du positivisme logique et de la philosophie analytique, courants fort divergents de la philosophie deweyenne;
- 3) La chronologie de Dewey est organisée sur une ligne verticale. Elle commence par Kant, Hegel et Darwin, influences notables au début de la carrière de Dewey. Et à la fin, elle présente les penseurs influencés par l'auteur américain, comme Richard Rorty et Jürgen Habermas.

⁷ Le réseau intellectuel présenté ci-dessus est le résultat d'un exercice interprétatif des écrits de John Dewey, de l'examen de la littérature secondaire concernant l'auteur et de la lecture sélective des intellectuels considérés importants pour saisir les rivalités et les alliances du philosophe américain. En plus des sources mentionnées au long du présent chapitre (voir note antérieure), le corpus spécifique de ce réseau inclut des textes comme *Professor Dewey's "Essays in Experimental Logic"* de Bertrand Russell et *The Priority of Democracy to Philosophy* de Richard Rorty. Afin d'élaborer la représentation graphique relative à Dewey, nous avons utilisé le logiciel Cmap Tools.

Le contact avec l'idéalisme de Hegel sera de grande importance pour la construction de la philosophie deweyenne. Cette influence s'amenuisera au long de la carrière du penseur, mais restera tout de même présente jusqu'aux derniers écrits. Un des passages les plus marquants de Dewey par rapport à l'influence de Hegel se trouve dans *From Absolutism to Experimentalism* : « *I should never think of ignoring, much less denying, what an astute critic occasionally refers to as a novel discovery – that acquaintance with Hegel has left a permanent deposit in my thinking* » (FAE, LW5 : 154). Hegel, en effet, fut le point de départ de Dewey pour développer les principes de l'instrumentalisme, une variante du pragmatisme selon laquelle les théories et les idées opèrent comme des instruments pour résoudre des problèmes de la réalité. Dewey avait une perspective particulière dans le débat entre idéalisme et empirisme. Il n'acceptait pas le principe que l'existence dérivait essentiellement d'un exercice cognitif, mais critiquait aussi l'idée que la réalité était une séquence d'évènements extérieurs à la raison. Influencé par le darwinisme et la psychologie expérimentale, il commençait à construire une position intermédiaire : la connaissance résultait de l'interaction entre l'homme et l'environnement ; elle était le produit de l'enquête humaine sur les phénomènes. Cette position de Dewey serait connue comme un *idéalisme expérimental*. (Alexander & Field, 2003 : 61-63)

Pendant les années 1880, le jeune penseur essayait de définir sa position autour des thèmes métaphysiques, mais son projet visant à établir une méthode philosophique à partir de la psychologie n'est repris ni par les néo-hégéliens ni par les empiristes. Comme l'observe Robert Westbrook (1991 : 29), la spéculation de Dewey s'est révélée un « *severe setback* ». Il fallait changer la direction de sa pensée. Et Dewey le fit, abandonnant la métaphysique pour des préoccupations sociales. Deux personnes contribuèrent à ce changement philosophique. La première est son épouse, Alice, « une femme extraordinaire », selon Westbrook (1991 : 34)⁸. Engagée dans plusieurs actions sociales, elle stimula son mari à concentrer sa pensée sur des problèmes plus concrets. L'influence de la conjointe mène Dewey à développer l'idée que l'intelligence humaine est un produit social et non une faculté individuelle. Une autre influence importante au

⁸ D'autres récits biographiques affirment l'influence de Alice Dewey dans la personnalité et la démarche de son mari (Dykhuizen, 1973 : 232-233). Alan Ryan (1995 : 155) fait état, cependant, du tempérament irascible de la conjointe du philosophe, de telle sorte que Dewey était vu par les collègues et par les étudiants comme un « saint » pour vivre avec une femme avec des convictions si fortes. En tout cas, Ryan, bien que moins généreux que Westbrook et Dykhuizen, reconnaît en Alice Dewey une femme « originale », « énergique » et « radicale ».

début de la carrière de Dewey est T. H. Green, un des penseurs de référence de l'idéalisme anglais. La conviction de Green à l'effet que l'idéalisme absolu devait être conçu comme une « *philosophy of citizenship* » (Westbrook, 1991 : 36) formera une des bases pour le développement ultérieur de la théorie démocratique de Dewey.

En 1888, Dewey obtient la charge de directeur du département de philosophie de l'Université du Michigan. Il décide de s'éloigner des débats métaphysiques et de cibler les questions plus proches du social (Dykhuizen, 1973 : 51; Westbrook, 1991 : 36). Dans *The Ethics of Democracy*, il répond aux critiques publiées par Sir Henry Maine contre les régimes démocratiques et présente les fondements de sa pensée à l'égard de la démocratie.⁹ Dans le milieu intellectuel américain des années 1890, rappelle Westbrook, le discours démocratique des néo-hégéliens comportait aussi une critique du libéralisme du laisser-faire et une sympathie à l'égard des idées socialistes qui soufflaient fortement en Europe. Comme l'observe l'auteur, « *it would not be too much of an exaggeration to say that in the United States Dewey was the neo-Hegelian left* » (Westbrook, 1991 : 51). Progressivement, Dewey construisait les bases de sa pensée politique.

L'année 1894 sera importante pour Dewey. Il accepte l'invitation d'instituer un département de philosophie à l'Université de Chicago, institution créée sous l'épanouissement d'écoles supérieures aux États-Unis à la fin du siècle. Le déménagement à Chicago permet à Dewey de développer les bases de sa philosophie de l'éducation avec la création d'un laboratoire de méthode pédagogique qui serait connu comme « The Dewey School ». La ville américaine de presque 2 millions d'habitants met aussi le professeur universitaire en contact avec la réalité du capitalisme industriel. Dewey est troublé par le conflit – nommé la grève Pullmann – entre les travailleurs et les entreprises de trains de Chicago. D'abord, en tant qu'utilisateur du transport public – Dewey raconta dans une lettre à Alice Dewey l'émotion de voir un syndicaliste en action – et ensuite comme chercheur en sciences sociales. Le philosophe suit donc de près la dispute entre les syndicats et les entrepreneurs (Westbrook, 1991 : 86-87). Cette expérience provoqua chez lui des réflexions à l'égard du libéralisme et des conflits sociaux. La grève Pullmann produisit aussi une proche collaboration entre Dewey et Jane Addams, intellectuelle de forte tendance sociale et activiste reconnue pour son

⁹ Au chapitre second, les divergences entre Dewey et Sir Henry Maine seront commentées de manière plus détaillée dans le contexte de la querelle entre le philosophe libéral et les partisans du réalisme démocratique.

travail communautaire dans l'institution Hull House. Addams, prix Nobel de la Paix en 1931, fut une influence très importante pour la pensée sociale de Dewey. C'est à elle qu'il dédia *Liberalism and Social Action* (1935), « *one of Dewey's most concise and trenchant analyses of political theory* » selon Alexander & Field, (2003 : 82), et il lui fit hommage en donnant son nom à l'une de ses filles. En un mot, les événements de Chicago furent décisifs pour la naissance de la philosophie sociale de Dewey.

Pendant son passage à l'Université de Chicago, Dewey travaille surtout pour le développement de sa méthode d'éducation et sa théorie de la connaissance. En 1903, il publie *Studies in Logical Theory*, un écrit important dans lequel il formule sa position entre le transcendantalisme hégélien et l'empirisme britannique (Alexander & Field, 2003 : 65). Dewey refuse le dualisme entre théorie et pratique et présente l'argument selon lequel l'enquête est un processus valide pour la connaissance, puisqu'elle provoque une interaction entre les sens et la raison, les perceptions et les idées (Idem). Dewey retournera à ce principe à plusieurs occasions, notamment dans sa conception du pragmatisme et sa théorie de la démocratie. Il l'utilisera comme base pour un autre écrit considéré comme sa plus audacieuse contribution philosophique : *Logic: The Theory of Inquiry* (1939). Dewey termine sa collaboration avec l'Université de Chicago en 1904, après un malaise avec le recteur de l'université, William Rainey Harper, à cause de l'accusation de népotisme concernant la participation d'Alice Dewey au laboratoire pédagogique (Westbrook, 1991 : 111-112; Ryan, 1995 : 154). Après avoir contacté le psychologue James McKeen Cattell, Dewey se déplace de Chicago à New York et obtient un poste à l'Université de Columbia. Sans en avoir conscience, peut-être, il se préparait pour une nouvelle étape de sa carrière qui culminera par la diffusion internationale de sa pensée et son engagement dans les événements politiques les plus importants du XX^e siècle.

Pendant les premières années à l'Université de Columbia, Dewey développe sa théorie de connaissance, déjà exposée dans *Studies in Logical Theory*, et intensifie ses liens avec les intellectuels de New York. Columbia était une école davantage ouverte et pluraliste que Chicago et Dewey prend contact avec des penseurs qui respectent son point de vue, mais sans omettre d'exprimer leurs divergences. Comme le fit, par exemple, F.J.E. Woodbridge, directeur du département de philosophie à l'arrivée de Dewey. Woodbridge avait des réserves envers la conception épistémologique et métaphysique de son nouveau collègue, mais il se considérait un « *friendly critic* »,

selon le récit de Westbrook (1991 : 119). À son tour, Dewey admettait avoir « appris beaucoup » des conversations de son collègue (Dykhuizen, 1973 : 120), en mettant en évidence que l'interaction avec d'autres intellectuels stimulait son développement philosophique (autrement dit, son énergie émotionnelle et capital culturel). La multiplicité des approches à Columbia résultait de la politique interne – surtout du travail personnel du recteur Nicholas Butler – qui souhaitait y bâtir une réputation de premier plan en philosophie aux États-Unis, stratégie qui s'accomplit les années suivantes. À cette époque, la qualité du corps professoral au département de philosophie de Columbia était comparable seulement au prestige de Harvard (Dykhuizen, 1973 : 119; Westbrook, 1991 : 118). Cette ambiance professionnelle stimula Dewey à approfondir ses propres idées philosophiques, travail dans lequel il s'investit jusqu'à la Première Guerre mondiale. La plupart des écrits de cette époque sont publiés dans *The Journal of Philosophy*, édité par F.J.E. Woodbridge et Wendell T. Bush, collègues de Dewey à Columbia. Mais Dewey expose ses idées aussi dans des publications telles que *Science*, *Philosophical Review*, *Psychological Bulletin*, *American Journal of Psychology*, *Columbia Spectator* et *Columbia University Quarterly*¹⁰.

En décembre de 1904, Dewey est élu président de l'American Philosophical Association. Mais son passage fut troublé par des divergences incontournables dans le milieu intellectuel nord-américain. Selon la description de Westbrook (1991 : 120-121), les philosophes se divisaient entre l'idéalisme, le réalisme et le pragmatisme, dans une ambiance où les rivalités s'accroissaient. Parallèlement aux divergences plus techniques dans l'académie, Dewey opérait un changement dans sa démarche, observe Westbrook. Progressivement le pragmatiste s'éloignait des thèmes métaphysiques et tendait à associer ses convictions philosophiques à une perspective sociale. Jusqu'à l'éclosion de la Grande Guerre, Dewey se consacre à l'approfondissement de sa théorie de la connaissance et des réflexions autour de l'expérience pédagogique à Chicago. Un écrit important de cette période est *Democracy and Education* (1916), dans lequel il défend l'idée démocratique comme moyen pour stimuler le progrès des enfants. En analysant ce moment précis de la vie de Dewey, il est possible d'affirmer qu'il passait par une transition, avant de commencer une nouvelle étape de sa carrière, marquée par la popularisation sa pensée et la production de ses écrits sur théorie politique.

¹⁰ Pour la liste de publications à cette période, nous utilisons comme référence *Chronology of John Dewey's Life and Work*, compilée par Barbara Levine et disponible dans la page du Center for Dewey Studies, de Southern Illinois University : https://deweycenter.siu.edu/_common/documents/chrono.pdf

Le test de la Première Guerre mondiale

La Grande Guerre porta un choc de réalité à Dewey. Un moment tranchant est la décision que prend l'intellectuel d'appuyer la participation des États-Unis au conflit. Pour ses collaborateurs, comme l'écrivain et ancien élève Randolph Bourne, ce positionnement politique constituait une contradiction frappante avec la philosophie sociale et le discours progressiste chers à Dewey. Le philosophe justifia son appui à la politique du président démocrate Woodrow Wilson par la conviction que l'entrée dans le conflit européen représentait une opportunité d'étendre les valeurs de la démocratie américaine. Cette position était inacceptable pour l'ancien pupille Bourne, qui accusa son maître à Columbia dans l'essai *Twilight of Idols* en ces termes: « *A philosopher who senses so little the sinister forces of war, who is so much concerned over the excesses of pacifists than over the excesses of military policy (...) is speaking to another element of the younger intelligentsia than that to which I belong* » (Dykhuisen, 1973 : 166). Les attaques de Bourne contre une supposée inefficace du pragmatisme face à la réalité de la guerre stimuleraient aussi les critiques des auteurs comme Harold Stearns, Lewis Mumford, Waldo Frank et d'autres qui dénoncèrent une faiblesse fatale du courant défendu par Dewey (Ryan, 1995 : 379 n°7). Hormis les sévères critiques, la suite des événements – la violence des combats et la création de la Ligue des Nations ne réduisirent en rien les tensions politiques en Europe – troubla le discours du philosophe. L'idée que la démocratie était possible à partir du feu des armes prêta le flanc également à la critique des réalistes qui n'économisèrent pas d'encre pour critiquer la supposée naïveté du philosophe et son inhabileté à analyser les affaires politiques. La réalité du XX^e siècle imposait un dur test à la philosophie de Dewey¹¹.

La déception envers les résultats du pacte de Versailles obligea le philosophe à repenser ses idées à propos des relations de pouvoir, particulièrement dans le contexte international. Un exemple de ce mécontentement est exprimé dans *The Discrediting of Idealism* (1919). Après avoir décrit l'ingénuité de ceux, comme lui-même, qui croyaient

¹¹ Les implications de la position de Dewey durant la Première Guerre mondiale sont un sujet largement étudié par les commentateurs du philosophe. Un récit plus détaillé se trouve au chapitre 5 de l'ouvrage de Ryan (1995) et aux chapitres 7 et 8 du livre de Westbrook (1991). Dans la littérature francophone, Deledalle (1967 : 355-369) présente une perspective philosophique, qui aborde les « problèmes de la guerre » qui se sont imposés à la pensée de Dewey, comme la relation entre les fins et les moyens pour obtenir la paix. Parmi les commentateurs contemporains, la querelle entre Dewey et ses adversaires réalistes comme Walter Lippmann et Reinhold Niebuhr, concernant des questions comme la Ligue des Nations et la criminalisation de la guerre (*outlawry of war*), est source de débat entre John Diggins (1992) et Robert Westbrook (1993a).

à l'avènement des valeurs démocratiques à la suite des conflits entre les nations, Dewey regrette la prédominance des rivalités impérialistes au cours des négociations post-guerre. En conclusion, l'auteur affirme que la victoire des intérêts immédiats des nations sur les fins pacifiques signifiait la défaite de l'idéalisme.

It may be that the words idealism and ideals will have to go – that they are hopelessly discredited. It may be that they will become synonyms for romanticism, for blind sentimentalism, for faith in mere good intentions, or that they will come to be regarded as decorative verbal screens behind which to conduct sinister plans. But the issue is real, not verbal. There remains a difference between narrow and partial ends and full and far reaching ends; between the success of the few for the moment and the happiness of the many for an enduring time (DI, MW 11 : 134-135)

La force est séparée des idéaux, constate amèrement Dewey. Cependant, au lieu de regretter son erreur, le philosophe intensifie son plaidoyer démocratique. Comme l'observe Westbrook, (1993a : 208), « *He [Dewey] vowed never to be suckered again into support of undemocratic means to democratic ends* ». La constatation que la machinerie politique, contrôlée par une élite, ne reproduit que le conflit et la violence renforce en Dewey la conviction en faveur de la démocratie. Westbrook (Ibid : 217) souligne que la défense de la participation populaire ne constituait pas une utopie de Dewey, mais plutôt la conviction que le jeu de pouvoir maintenu entre les chefs politiques ne pourrait avoir que des conséquences néfastes envers les valeurs démocratiques. En 1939, Dewey prévoyait que la politique de puissance pour freiner la montée des régimes totalitaires aurait pour effet des clivages plus accentués dans la société américaine. « *It is quite conceivable that after the next war we should have in this country a semi-military, semi-financial autocracy, which would fasten class divisions on this country for untold years* » (NMSO, LW14 : 364). Le triomphe du réalisme politique et le Maccarthysme aux États-Unis montrent que les soucis de Dewey étaient justifiés.

Malgré les torts de la Première Guerre mondiale, Dewey s'établit comme philosophe de réputation internationale au début des années 1920. L'influence de ses écrits philosophiques et son travail dans des universités importantes – Johns Hopkins, Chicago et Columbia – le positionnaient déjà comme un intellectuel populaire, souvent critiqué, mais présent dans une grande variété de sujets. À l'âge de soixante ans et avec quatre décennies d'expérience universitaire, Dewey se présentait comme un penseur versatile, capable de formuler des propositions exigeantes en matière de philosophie, logique, psychologie, éducation, culture et démocratie. Stimulé par des amis, il

s'intéressa à diffuser sa démarche hors des murs de l'académie et à rejoindre le grand public. À cette époque, Dewey commença à écrire des articles pour la revue libérale *The New Republic*, une collaboration régulière qui se maintiendra durant plusieurs années. Dewey commença également à faire de longs voyages, lorsqu'il était invité à présenter des conférences autour des propositions du laboratoire d'éducation. Les séjours au Japon, en Chine et en Union soviétique furent importants et Dewey témoigna de ses impressions dans les pages de *The New Republic*.

Le public et ses problèmes

Pendant les années 1920 et 1930, Dewey travaille intensivement à défendre l'idée de démocratie dans un monde en profonde transformation. Le krach de 1929, la crise d'une Europe détruite par le conflit de 1914-1918, la montée des régimes totalitaires en Italie, Allemagne et Russie et la position des États-Unis comme acteur dans les relations internationales constituaient l'arrière-plan qui affectait le monde intellectuel. Dewey maintenait l'idée démocratique comme le seul moyen de franchir les antagonismes posés par la modernité. Dans ses écrits, le philosophe cherche une alternative pour que le citoyen, amenuisé par l'autoritarisme de l'État et l'expansion du libéralisme industriel, trouve une identité dans une société impersonnelle, hostile, voire meurtrière. La publication de *The Public and Its Problems*, en 1927, représente un effort d'identifier les tâches à accomplir pour que l'individu devienne conscient de ses capacités politiques. Le livre est aussi une réponse au réalisme politique, véhiculé par les écrits de Walter Lippmann et d'autres qui attestaient l'incompétence du citoyen pour penser les affaires publiques et la nécessité d'une politique plus objective et moins moraliste.¹²

En effet, *Le public et ses problèmes* constitue une réaction éloquente de Dewey à la démarche des intellectuels qui proposaient une démocratie circonscrite à l'action des seules élites. Le livre fait partie de l'ensemble des écrits qui dénonce la concentration de pouvoir par une classe dominante dans le capitalisme industriel, les injustices d'un système économique dérouté du libéralisme et l'écartement du citoyen des sociétés modernes – problèmes largement ignorés par les partisans du réalisme démocratique. Le mépris envers la participation politique du citoyen et l'éloge d'un système politique immune aux passions des masses, prémisses de l'argumentation réaliste, déclenchèrent

¹² La querelle entre Dewey et les réalistes est l'objet central du prochain chapitre.

en Dewey l'énergie pour élaborer une théorie démocratique singulière, qui sera défendue et approfondie pendant la carrière du philosophe et influencera des générations d'intellectuels. La querelle contre les réalistes fut décisive pour le développement de la pensée politique de Dewey, ciblée sur les conditions nécessaires pour une démocratie plus favorable au citoyen ordinaire. En réponse à la démarche proposée par Lippmann, Dewey argumenta que « le remède aux maladies de la démocratie est davantage de démocratie » (PP : 241). Le problème ne consisterait pas à élaborer des formules élitistes, mais à « découvrir les moyens par lesquels un public éparpillé, mobile et multiforme pourrait si bien se reconnaître qu'il parviendrait à définir et exprimer ses intérêts » (Idem).

Dewey présente dans *Le public et ses problèmes* des arguments d'une force intellectuelle puissante, enracinés dans la société américaine, et dont l'application transcende son époque. Dans ce livre, il fait appel à son capital culturel et son énergie émotionnelle pour élaborer le credo démocratique qu'il soutiendra dans la querelle contre les réalistes et qui marquera sa philosophie politique. En tant que solution pour que le public sorte de son labyrinthe Dewey souligne, par exemple, la nécessité de reprendre l'esprit communautaire de Thomas Jefferson, un des pères fondateurs de la démocratie américaine¹³. « À moins que la vie communale locale ne soit pas restaurée, le public ne pourra résoudre adéquatement son problème le plus urgent: se trouver et s'identifier » (PP : 320). La coopération entre les membres d'une communauté est une condition pour permettre la participation du citoyen dans la démocratie et marquer un équilibre avec les forces politiques et économiques de grande portée qui affectent la vie du public. Dans une lecture moderne, l'activisme communautaire défendu par la philosophie politique de Dewey est l'expression de la *politisation* du public (Zask, 2015 : 94). Encore dans son argumentation contre l'élitisme démocratique, Dewey recourt également à Tocqueville qui, malgré les réserves à l'égard de la démocratie, reconnaît que « le gouvernement populaire est éducatif alors que d'autres modes de contrôle politique ne le sont pas. Ce gouvernement contraint à reconnaître qu'il existe

¹³ Dewey était un profond admirateur de Jefferson et a défendu à plusieurs reprises que le père fondateur représente la réelle tradition de la démocratie américaine. L'idée du *self-government*, chère à Dewey, est clairement jeffersonienne. Parmi les éloges fréquents à l'homme d'État américain, Dewey le considère défenseur du fondement moral de la démocratie: « *I have referred with some particularity to Jefferson's ideas upon special points because of the proof they afford that the source of the American democratic tradition is moral – not technical, abstract, narrowly political nor materially utilitarian. It is moral because based on faith in the ability of human nature to achieve freedom for individuals accompanied with respect and regard for other persons and with social stability built on cohesion instead of coercion* » (DA, LW 13 : 178). L'aspect moral de la démocratie selon la pensée deweyienne sera traité au chapitre 3.

des intérêts communs, même si la reconnaissance de *ce* [l'auteur souligne] qu'ils sont est confuse » (PP : 309). Finalement, Dewey remarque l'importance d'améliorer les « conditions du débat, de la discussion et de la persuasion » (PP : 311) en faveur du public, afin de freiner la manipulation et la propagande. Cet argument de Dewey résonne avec la démocratie délibérative de même que la démarche de Habermas (Rosenthal, 2002 : 210; Bernstein, 2012 : 774; Kadlec, 2007 : 116). En somme, *Le public et ses problèmes* constitue une partie importante du réservoir intellectuel de Dewey pour faire face au réalisme démocratique dans les années 1920 et 1930.

Dans l'entre-deux-guerres du radicalisme politique et de la profonde crise économique, les idées de Dewey représentent surtout un espoir pour le futur. L'espérance de Dewey ne signifiait pas, néanmoins, une faiblesse de son criticisme. Il maintenait un regard vif envers la société de son temps, en particulier envers les effets pernicioeux du libéralisme et des doctrines politiques autoritaires. Sur ces deux sujets, il publie deux textes fondamentaux : *Liberalism and Social Action* (1935) et *Creative Democracy: The Task Before Us* (1939). En tant que savant de 70 ans au début des années 1930, Dewey écrit de manière impressionnante, possiblement parce qu'il était davantage enclin à explorer la totalité de sa démarche qu'à s'adapter ou à s'opposer à des mouvements intellectuels de l'époque. Dans la dernière phase de sa vie, Dewey produit une séquence de livres et d'essais considérés comme des classiques. Une liste des écrits les plus signifiants ne peut omettre *The Development of American Pragmatism* (1925), *Individualism Old and New* (1930), *From Absolutism to Experimentalism* (1930), *Logic : The Theory of Inquiry* (1938) et *Knowing and the Known* (1949) aussi bien que les deux ouvrages déjà mentionnés à l'égard du libéralisme et de l'idéal démocratique.

Après la Seconde Guerre mondiale, la pensée de Dewey est éclipsée par la diversification des courants intellectuels aux États-Unis et en Europe. D'une part, la démarche du philosophe est fréquemment accusée de plaider un moralisme déplacé ou même de reproduire un discours, en dernière analyse, *yankee*. D'autre part, le réalisme et le behaviorisme dominants dans les sciences sociales aux États-Unis, particulièrement dans la science politique, se substituent aux arguments éthiques de Dewey et à sa conviction démocratique. En effet, la défense deweyienne de la démocratie radicale se heurte au réalisme démocratique qui considère l'État comme l'acteur principal de la politique et qui impose au citoyen un rôle secondaire, à savoir une participation

électorale périodique et quelques manifestations publiques, sans nuire à l'action des élites. Avec l'intensification de la guerre froide, la doctrine réaliste s'impose sur la perspective utopique de Dewey et aboutit à une hégémonie dans la communauté intellectuelle et dans le milieu politique après la mort du penseur, en 1952. Quelques années plus tard, dans une édition de *The Journal of Philosophy*, Sidney Hook (1959 : 1013) écrit sur le caractère transcendant de la philosophie de son ami décédé quelques années auparavant :

I am firmly convinced that when all the dust of controversy settles, John Dewey will be regarded as the philosopher of human growth in the age of modern science and technology, as the philosopher who saw man not as a creature with a fixed nature, whether conceived as a fallen soul or a soulless configuration of atoms, but as a developing mind-body with an historical career, who because he does something in and to the world, enjoys some degree of freedom, produces consequences never witnessed before, and leaves the world different from the world into which he was born.

1.3- Le pragmatisme : une école et sa transmission

La contribution philosophique définitive de John Dewey se cristallise lors de la naissance du pragmatisme. Comme le montre la Figure 2, les noms de Charles Sanders Peirce (1839-1914) et William James (1842-1910) sont des influences et des alliances décisives et Dewey fait partie du triumvirat le plus reconnu du mouvement intellectuel qui gagna en notoriété au début du XX^e siècle, mais dont les origines remontent aux années 1870. Si on peut affirmer que le pragmatisme classique demeure un courant philosophique important pour insérer la pensée américaine au premier plan des débats intellectuels occidentaux, il est également vrai que le manque de cohésion conceptuelle était à l'essence du mouvement depuis son début (Dickstein, 1998 : 1; Margolis, 2006 : 3; Misak, 2008 : 203; Westbrook, 2008). Les différences théoriques entre les pères fondateurs constituaient des faiblesses évidentes, malgré l'effort de William James et de Dewey à présenter une démarche cohérente sur des questions comme le problème de la vérité, le concept, le langage et la fonction de la philosophie. Plus jeune que Peirce et James, décédés en 1914 et 1910 respectivement, Dewey fut responsable de la défense du pragmatisme comme système philosophique capable de répondre aux questionnements des spécialistes, mais doté également d'outils pour proposer au grand public des réflexions par rapport aux problèmes quotidiens (Jackson, 2006 : 60). L'initiative de Dewey eut force limitée pour résister aux critiques des néopositivistes comme Bertrand Russell et les intellectuels du Cercle de Vienne (voir Figure 2). Mais, à

la fin du XX^e siècle, le pragmatisme sera une voie de transmission d'énergie émotionnelle et de capital culturel pour une nouvelle génération d'intellectuels, notamment Rorty et Habermas.

Afin de saisir l'importance du pragmatisme dans la pensée de Dewey, il convient d'expliquer les principes de ce courant philosophique. Il s'agit particulièrement de souligner les concepts développés par les trois penseurs fondateurs, sans examiner à fond les détails des divergences entre eux ainsi que la diversité des interprétations qu'en fera la deuxième génération du mouvement. Le propos de cette sous-section se limite à esquisser les points fondamentaux du pragmatisme, selon la conception de Dewey, de manière à indiquer l'impact du courant philosophique au début du XX^e siècle et l'influence dans la communauté intellectuelle à partir des années 1970. Comme on le verra par la suite, le pragmatisme forgé par Dewey servira de plateforme pour le développement des nouvelles démarches en philosophie et dans les sciences sociales aux États-Unis et en Europe¹⁴.

En 1925, Dewey publie *The Development of American Pragmatism*, un essai qui exprime la vision de l'auteur sur les principes de ce mouvement philosophique. Dans ce texte, Dewey remarque les différences théoriques entre Charles Sanders Peirce et William James et présente sa propre conception du pragmatisme, à savoir *l'instrumentalisme*. Contre l'idée générale que le pragmatisme est une philosophie américaine, Dewey souligne d'abord l'influence de Kant dans la pensée de Peirce (DAP, LW2 : 3). Il remarque que Peirce développe sa démarche autour du mot *pragmatic* suite à la distinction faite par Kant entre *praktisch* and *pragmatisch*. Peirce, affirme Dewey, s'était concentré à régler la formulation des concepts dans le domaine de l'expérimentation. Autrement dit, Peirce souhaitait établir les conditions nécessaires pour élaborer des propositions dotées d'une clarté indubitable pour les adeptes de la méthode scientifique. Peirce soutenait que, pour un homme des sciences, une proposition ou un mot ne possèdent de sens que s'ils sont capables de produire une expérimentation. Le sens, pour un expérimentaliste, se construit à partir des conclusions résultant d'une proposition appliquée à l'existence, d'une *pragmata*. Une proposition, un mot, un concept, une définition peuvent acquérir une variété de sens au fur et à

¹⁴ De même que les textes de Dewey, les sources consultées dans la littérature à l'égard du pragmatisme sont des auteurs réunis par Shook, John R. & Margolis, Joseph (Edit.) (2006), *A Companion to Pragmatism*; des collaborateurs de Dickstein, Morris (Edit.) (1998), *The Revival of Pragmatism*; et les collaborateurs de Misak, Cheryl (Edit.) (2008), *The Oxford Handbook of American Philosophy*.

mesure qu'ils sont confrontés à la réalité (DAP, LW3 : 5). La *vérification* des résultats obtenus à partir de l'application de la théorie élaborée – procédure fondamentale pour les pragmatistes – indiquera le *vrai* sens d'un énoncé. Comme l'explique Dewey, l'argumentation de Peirce est contraire à la notion des concepts fixes, élaborés *a priori*. L'auteur ajoute que son collègue pragmatiste s'intéresse plutôt à la véracité des propositions à partir de ses conséquences: « (...) *the effect which real things have is to cause beliefs; beliefs are then the consequences which give the general term reality a 'rational purport'* » (TPP, MW10 : 75). Selon le pragmatisme de Peirce, plus une proposition présente des sens différents, plus elle est « libre » des interprétations, limitées, déterminantes et absolutistes. Dewey affirme que le caractère expérimental proposé par Peirce était assez strict – traduisait une réflexion liée à la pratique scientifique – mais constitue un principe fondamental du pragmatisme.

Ensuite, Dewey décrit la contribution de William James (DAP, LW3 : 6). Celui-ci présenta sa démarche autour du pragmatisme au printemps du XX^e siècle, plus de 20 ans après la publication du classique de Peirce, *How to Make our Ideas Clear*. William James est reconnu comme celui qui étendra la formule de Peirce à des questions philosophiques, morales et religieuses. James récupère les concepts de Peirce pour les appliquer au-delà du domaine du laboratoire; il reprend la solution trouvée par le logicien et l'insère dans sa vision de monde personnelle. De famille riche et ayant une forte sensibilité pour les arts, William James refusait catégoriquement l'idéalisme absolu et le rationalisme scientifique (Suckiel, 2006 : 31). Il soutenait que les deux méthodes écartaient plusieurs problèmes de la nature humaine, comme la religion, la morale et la métaphysique. La croyance immuable en la raison constituait, selon James, un obstacle à la connaissance de la réalité et se montrait insuffisante pour traiter des problèmes philosophiques comme l'existence du divin. En défense du « principe de l'expérience » comme justification du pragmatisme, James formule dans *Essays in Radical Empiricism* un passage célèbre :

The pragmatic method starts from the postulate that there is no difference of truth that doesn't make a difference of fact somewhere; and it seeks to determine the meaning of all differences of opinion by making the discussion hinge as soon as possible upon some practical or particular issue. The principle of pure experience is also a methodical postulate. Nothing shall be admitted as fact, it says, except what can be experienced at some definite time by some experient; and for every feature of fact ever so experienced, a definite place must be found somewhere in the final system of reality. In other words: *Everything real must be experienceable somewhere, and every kind of thing experienced must somewhere be real* (James, 1912 : 81. Je souligne).

Tel que Peirce, la démarche de James remet en cause la notion de connaissance comme résultat accumulé des expériences passées, *a priori*. L'auteur considère que le sens de la vérité se construit plutôt *a posteriori*, à partir des conséquences d'une proposition ou d'un concept dans la réalité. La vérité donc n'a pas de valeur absolue ; elle se forme par la vérification des hypothèses testées dans l'existence. Le pragmatisme de William James est une philosophie qui s'adresse à l'avenir, à la possibilité. Dewey explique l'importance de la perspective jamesienne :

One will understand the philosophy of James better if one considers it in its totality as a revision of English empiricism, a revision which replaces the value of past experience, of what is already given, by the future, by that which is as yet mere possibility (DAP, LW2: 13)

À partir des remarques sur la contribution de James, Dewey présente sa propre version de pragmatisme qu'il nomme *instrumentalisme* (DAP, LW2 :14). Les théories et les concepts représentent des instruments pour le développement d'une intelligence capable de produire une action sur la nature. Cette interaction entre l'homme et l'environnement dénote une claire influence darwinienne, partagée par James et Dewey. En ce qui concerne James, faut-il encore souligner la dimension morale qu'il introduit dans l'interaction entre l'homme et la nature. James affirme qu'une vérité est possible à cause des conséquences qu'elle produit dans la vie de l'individu et pas nécessairement parce qu'elle peut être prouvée. Un exemple est la croyance en la bonté de Dieu – une évidence qui ne peut pas être mesurée scientifiquement, mais qui affecte celui qui l'accepte (DAP, LW2 : 10 ; Suckiel, 2006 : 33). Dans une courte phrase Dewey résume la différence entre le pragmatisme de Peirce et de James : « *In short, Peirce wrote as a logician and James as a humanist* » (DAP, LW2 :10).

La répercussion du pragmatisme est proportionnelle aux critiques adressées au mouvement. L'objection la plus fréquente est la faiblesse de l'empirisme défendu par ses partisans, au détriment du travail développé par la raison. Cette remarque constitue la base de l'argumentation de la philosophie analytique, en particulier dans les écrits de Bertrand Russell, G.E. Moore et des intellectuels du Cercle de Vienne (voir Figure 2). Une discussion assez cinglante se déroule en 1922, alors que Dewey répond à l'accusation de Russell à l'effet que le pragmatisme représentait une idéologie du capitalisme industriel américain. Il écrit dans *Pragmatic America* que cette proposition équivalait à dire que :

English neo-realism is a reflection of the aristocratic snobbery of the English; the tendency of French thought is a dualism an expression of an alleged Gallic disposition to keep a

mistress in addition to a wife; and the idealism of German a manifestation of an ability to elevate beer and sausage into a higher synthesis with the spiritual value of Beethoven and Wagner (PA, MW13: 307).

Dans ses attaques au pragmatisme, Bertrand Russell est assez dur à l'encontre de William James, mais essaie de surmonter les « malentendus » avec Dewey. Une bonne mesure de la position de l'auteur britannique se trouve dans *Professor's Dewey's Essays in Philosophical Logic*, où il souligne le déficit de rationalité dans l'argumentation pragmatique :

My bias as regards instrumentalism and pragmatism is quite different. Often (though not in Professor Dewey) pragmatism is connected with what I regard as theological superstition, and with the habit of accepting beliefs because they are pleasant (Russell, 1919 : 19).

Avec un style précis et soigné, Russell souligne que la divergence philosophique frontale avec « Professor Dewey » est l'idée qu'une *inférence* constitue un instrument valable pour la connaissance. Il écrit :

Certainly no one denies that inference is an empirical event. What is being examined is not its occurrence, but its *validity* [l'auteur souligne]. The above passage seems to suggest that if I infer a world, there is a world. Yet I am not the Creator. (Ibid : 26)

Polémique depuis sa gestation, le pragmatisme tombera dans l'ostracisme lors de l'hégémonie du positivisme logique. La mort de Dewey en 1952 marque le chapitre final de la phase classique du mouvement. Mais les nombreux courants qui se succédèrent dans les sciences sociales, comme la philosophie analytique, se montrèrent rapidement insuffisants pour répondre à la complexité des sociétés modernes des années 1950 et 1960 (Misak, 2008 : 2). À partir des années 1970, le pragmatisme gagne un nouvel élan – et devient une voie de transmission de capital intellectuel dans la perspective de Randall Collins – lors de l'émergence des auteurs comme Hilary Putnam et Richard Rorty (voir Figure 2). Tandis que le premier propose une relecture plus attentive des textes classiques pour donner un nouveau sens aux principaux arguments du mouvement philosophique, le second se lance vers une interprétation plus libre du pragmatisme – en accord avec l'idée pragmatique de produire et de tester de nouvelles théories à partir de l'expérience (Margolis, 2006 : 4). Souvent les auteurs considèrent la démarche de Rorty comme étant responsable de la naissance d'un néo-pragmatisme, voire du post-modernisme.

En effet, le retour du pragmatisme dans le débat philosophique s'explique par la réinterprétation des principes établis par Dewey, James et Peirce. Actuellement, deux auteurs influents portent dans leurs discours une perspective pragmatique : Jürgen

Habermas et Richard Rorty. Ce dernier, plus polémique, considère Dewey comme le plus important penseur du XX^e siècle, aux côtés de Wittgenstein et Heidegger (Rorty, 1979 : 5)¹⁵. Auteur dit post-moderne, Rorty dénote l'influence du fondateur du pragmatisme à travers le refus radical du rationalisme, au point de décréter la fin de la philosophie. En bref, l'antilogocentrisme et l'antifondamentalisme de Rorty maintiennent une correspondance avec l'expérimentalisme et l'antiabsolutisme de Dewey. La position rortyenne contre la tradition rationaliste européenne ouvre un dialogue avec d'autres penseurs post-modernes, comme Foucault. Rorty interprète, par exemple, la position de Foucault contre l'universalisme, manifestée pendant son passage aux États-Unis, comme une idée déjà décrétée par Dewey quand celui-ci déclare que la démocratie est l'expérience la plus indiquée pour délivrer les sociétés de l'absolutisme de la rationalité (Rorty, 1990). La référence deweyenne chez Rorty est au cœur également du célèbre texte *The Priority of Democracy to Philosophy*, publié en 1991. Il convient de reproduire le paragraphe final de ce texte qui traduit tout un pan de la pensée américaine et en particulier de la démarche de Dewey.

Both Jefferson and Dewey described democracy as an « experiment ». If the experiment fails, our descendants may learn something important. But they will not learn a philosophical truth, any more than they will learn a religious one. They will simply get some hints about what to watch out for when setting up their next experiment. Even if nothing else survives from the age of democratic revolutions, perhaps our descendants will remember that social institutions can be viewed as experiments in cooperation rather than as attempts to embody a universal and ahistorical order. It is hard to believe that this memory would not be worth having (Rorty, 1991 : 196)¹⁶.

À son tour, Jürgen Habermas s'approche du pragmatisme lors de son initiative visant à reconsidérer la tradition du rationalisme allemand et à élaborer une pensée plus proche des problèmes concrets – comme la participation politique du citoyen dans les démocraties contemporaines. Héritier de l'École de Francfort, Habermas fait appel au pragmatisme au moment où il écarte la raison pure et propose une raison intersubjective, différente du modèle classique sujet-objet (Souza, 2007 : 192). Mais dans cette démarche, le penseur allemand préfère le modèle présenté par Peirce – le pragmatisme comme une méthode pour trouver le sens de clarté universelle – afin de proposer une approche hybride, qui considère l'empirisme, mais aussi l'universalisme rationnel de Kant. Selon Souza (Ibidem : 198), la position intermédiaire d'Habermas est souvent

¹⁵ Rorty considère que les trois penseurs essayaient d'investir un nouveau rôle à la philosophie qui aurait perdu son influence dans la culture pour la poésie et la littérature.

¹⁶ « *The Priority of Democracy to Philosophy* » est un chapitre de l'ouvrage *Objectivity, Relativism and Truth*. Il y a une traduction française, *Objectivité, relativisme et vérité* (1994), de Jean-Pierre Cometti (Paris : Presses Universitaires de France, coll. L'interrogation philosophique).

définie comme un « pragmatisme kantien » qui refuse l'irrationalisme du post-modernisme, terme contradictoire et attaqué de tout bord par ses critiques.

Même sans être un lecteur fidèle de Dewey, Habermas reconnaît l'importance du cofondateur du pragmatisme. Dans un récit personnel publié en 2002, le penseur allemand corrige l'idée courante à l'égard d'une affinité avec les idées politiques de Dewey et précise qu'il eut contact avec les écrits de Dewey après avoir terminé *Structural Transformation of The Public Sphere* (Aboulafia, 2002 : 228). Habermas argumente qu'il ne lui vint pas à l'esprit de lire l'œuvre politique du philosophe américain, car il le considérait comme un néo-hégélien naturaliste, et non comme un penseur politique. L'auteur allemand atteste la valeur du courant philosophique américain : « *Pragmatism constitutes, besides Marx and Kierkegaard, the third Young Hegelian tradition, and the only one that convincingly develops the liberal spirit of radical democracy.* » (Idem). Mais il remarque que son éloge est précis : « *The anti-elitist, democratic, and thoroughly egalitarian attitude [l'auteur souligne] that shapes and penetrates the work of all the pragmatists was far more important than the contents [idem] of any particular essay on politics or democracy.* » (Idem). Si la pensée politique de Dewey n'attira pas l'attention d'Habermas, la même chose ne peut être dite de la démarche pragmatiste de l'auteur. Le représentant de la théorie critique positionne *The Quest for Certainty* (1929) comme un ouvrage au niveau des écrits publiés par les philosophes allemands qu'il considère parmi les plus importants des années 1920 – Wittgenstein, Lukács, Cassirer, Scheler, Plessner et Heidegger (Ibid : 229).

Habermas considère la démarche de Peirce – particulièrement les propositions élaborées à partir des notions de Kant – comme l'influence la plus importante du pragmatisme dans son propre travail (Ibid : 227). Le penseur affirme que la méthode de l'américain visant à tester un concept qui, après vérification, pourrait devenir une vérité universelle dialogue avec le transcendantalisme caractéristique de l'idéalisme absolu. Habermas inclut aussi comme source de capital culturel les idées de George H. Mead, philosophe reconnu par ses travaux en psychologie sociale. Soulignons que Mead fut assistant et collaborateur de Dewey aux universités de Michigan et de Chicago et, pendant 40 ans, un des amis plus proches du co-fondateur du pragmatisme, jusqu'à son décès en 1931 (Ryan, 1995 : 79; Dykhuizen, 1973 : 270).

Chacun dans leur perspective, Habermas et Rorty formulent leur démarche à partir des éléments du pragmatisme. Encore une fois, remarquons que le retour du pragmatisme et des idées de John Dewey dans le débat philosophique contemporain confirme la transmissibilité intergénérationnelle de l'auteur américain selon la théorie des réseaux de Randall Collins, adoptée comme méthodologie dans cette thèse. Le moment actuel peut être interprété, selon cette perspective, comme l'évidence que la pensée de Dewey inspire de nouvelles démarches, tel que spécifié par Collins à propos des intellectuels majeurs.

À la fin de son essai de 1925, *The Development of American Pragmatism*, Dewey analyse encore la possible relation entre le pragmatisme et la formation sociale des États-Unis (DAP, LW2 : 18-21). La liberté individuelle et la tendance à mépriser les traditions, deux caractéristiques de la culture américaine, forment l'essence des arguments pragmatiques. L'esprit américain, plus ouvert à la reconstruction de la réalité, selon Dewey, crée une ambiance favorable pour l'innovation, la correction, l'évolution, le changement. Cette remarque de Dewey concernant le pragmatisme est particulièrement pertinente si l'on considère un des thèmes d'analyse du présent travail – la défense de l'auteur pour un changement radical de la structure politique et sociale, et ce, en faveur de la démocratie.

Du point de vue de la théorie politique, il est pertinent de souligner les éléments du pragmatisme deweyien. Dans la conclusion de l'essai *La démocratie créatrice – la tâche qui nous attend*, l'auteur explicite la conviction que l'expérience démocratique constitue une pratique, une méthode, un principe, un mode de vie pour l'évolution humaine. Elle est l'expression de la pensée pragmatique, fondée sur la capacité de l'homme de construire le bien commun. Dans la forme et dans le contenu, l'expérimentalisme défendu par Dewey peut être considéré comme innovateur, doté d'une créativité inhérente aux intellectuels de première ligne.

De toutes les manières de vivre, la démocratie est la seule qui croit sans réserve au processus de l'expérience en tant que fin et moyen ; en tant que ce qui est capable de générer la science, seule autorité sur laquelle on puisse se fonder pour guider l'expérience future, et en tant que ce qui libère les émotions, les besoins et les désirs de manière à faire advenir les choses qui n'existaient pas dans le passé. En effet, tout mode de vie insuffisamment démocratique limite les contacts, les échanges, les communications, les interactions par lesquels l'expérience se raffermirait tout en s'élargissant et en s'enrichissant. Cette libération et cet enrichissement sont une tâche à laquelle il faut se consacrer jour après jour. Comme ils ne peuvent avoir de fin tant que dure l'expérience elle-même, la tâche de la démocratie consiste pour toujours à créer une expérience plus libre et plus humaine que tous partagent et à laquelle tous contribuent (DC : 256).

Le présent chapitre se proposait d'aborder la pensée de John Dewey par l'entremise de la méthodologie de Randall Collins à propos des réseaux intellectuels. Les principes présentés par le sociologue indiquent que les relations entre les intellectuels se développent à partir des interactions rituelles avec un ou des maîtres qui les précèdent et les rivalités et conflits qu'ils génèrent avec leurs contreparties contemporaines. Les rivalités entre les différentes écoles de pensée constituent le moteur de la production des idées, qui se transmettent de manière intergénérationnelle par le biais de voies réseautiques. Munis de capital culturel et d'énergie émotionnelle, les intellectuels qui attirent le plus l'attention de leurs pairs fonctionnent comme un foyer de liens entre les groupes qui forment la communauté des savants. Les intellectuels ayant ces caractéristiques possèdent une créativité distinguée, capable de rompre le *structural crunch* qui filtre la transmission des idées tout au long de l'histoire. Ils intègrent une classe sélecte de penseurs, que Collins nomme « majeurs », et agissent à titre de sources cognitives et émotionnelles pour les futures générations.

Le modèle sociologique de Randall Collins offre des outils pour analyser la trajectoire de John Dewey comme un maillon d'une *interactional ritual chain* qui se déploie jusqu'à aujourd'hui. Comme le chapitre l'a démontré, Dewey élabore sa démarche à partir de l'idéalisme allemand et d'autres influences; il construit une solide réputation académique dans les universités les plus prestigieuses aux États-Unis; il crée un mouvement philosophique qui influencera différentes générations de penseurs et provoque une légion de disputes intellectuelles autour d'une grande variété de thèmes. Entre les débats plus significatifs pour le développement de la démarche deweyenne, il est certain que la querelle avec les partisans du réalisme démocratique a joué un rôle fondamental. Les convictions plus profondes de Dewey à propos de la démocratie sont nées des divergences avec les opposants à la participation populaire aux affaires politiques. Jusqu'à la fin de ses jours, le penseur américain va employer systématiquement sa capacité intellectuelle en faveur de la défense d'un idéal politique, social et éthique.

Le prochain chapitre se penche précisément sur la rivalité entre Dewey et les réalistes, source énergétique puissante pour la construction de la théorie démocratique

du philosophe pragmatiste et signe instable de son importance dans la vie du réseau intellectuel américain et international.

CHAPITRE DEUX

La querelle contre les réalistes

À partir des principes de la méthodologie des réseaux intellectuels de Collins, la section précédente a décrit comment la trajectoire de John Dewey est devenue influente à l'époque du philosophe de même que pour la postérité. Nous avons mis au jour les héritages; les alliances et les rivalités; les postes occupés dans les meilleures universités américaines; l'énergie créatrice mise au service du pragmatisme, de la philosophie sociale et de la théorie démocratique; et finalement le capital intellectuel qui a forgé la démarche de John Dewey. La conjugaison de ces éléments a abouti à la transmission intergénérationnelle de la pensée du philosophe, de sorte qu'il attire encore l'attention de la communauté intellectuelle de nos jours, soit plus de 65 ans après son décès. À la suite du panorama bio-réseautique de Dewey, nous prenons ici comme objet d'analyse un fait qui demeure essentiel dans la trajectoire du penseur libéral américain : la querelle avec les partisans du réalisme démocratique.

La dispute entre Dewey et les réalistes demeure une rivalité cruciale – raison d'être de la vie intellectuelle, selon Randall Collins – pour comprendre la démarche deweyenne. La bataille contre les intellectuels favorables à la tradition aristocratique et sceptiques envers le gouvernement populaire déclenche chez Dewey une énergie émotionnelle de haute densité, suffisante pour élaborer la défense systématique de la participation du public dans les affaires politiques. En transmettant une idée de la démocratie qui est produite par la divergence avec le réalisme politique, le philosophe se positionne comme un intellectuel majeur, capable de jouer comme pivot entre diverses générations de penseurs. La controverse avec les réalistes demeure un facteur décisif pour que la trajectoire de Dewey établisse une diversité de liens – ou d'*interaction ritual chains* – dans le monde intellectuel.

La présente section se propose d'analyser dans le détail la confrontation entre les idées du penseur pragmatiste et les arguments des intellectuels partisans d'un modèle plus strict de démocratie. L'exposé est divisé en cinq sous-sections. Le chapitre commence par les antécédents de la discussion, appartenant encore au XIX^e siècle, en soulignant la prise de position de Dewey opposée à la démarche aristocratique de Sir

Henry Mayne. La deuxième sous-section se penche sur le débat Dewey-Lippmann, pendant les années 1920. À la troisième sous-section, l'étude souligne le contraste entre la nouvelle tendance dans les sciences sociales, marquée par une approche behavioriste, et la théorie démocratique deweyenne. La quatrième sous-section analyse la confrontation entre Dewey et Reinhold Niebuhr, intellectuel et théologien qui a contribué au triomphe du réalisme politique. Finalement, la cinquième partie souligne l'apport de la démarche de Joseph Schumpeter et Charles Wright Mills à l'éclipse temporaire des propositions de Dewey. L'influence de ces deux intellectuels viendra surtout à la suite de la Seconde Guerre mondiale, quand les idées de John Dewey en matière politique et philosophique essuient un déclin.

Ainsi, l'étude de la querelle entre Dewey et les réalistes mentionnera les antécédents de la controverse, de même que les prolongements des débats après la mort du philosophe pragmatiste en 1952. Le travail se concentre dans une période spécifique, entre 1922 et 1944, sans néanmoins négliger le *continuum* des idées plus influentes dans le milieu intellectuel et politique aux États-Unis dès l'expansion industrielle à la fin du XIX^e siècle jusqu'à l'avènement de la guerre froide. Cette trame intergénérationnelle et la transmissibilité de ses rivalités et alliances sur près d'un demi-siècle sont le signe à la fois du caractère majeur de la position intellectuelle de Dewey et de la robustesse de la grille de lecture réseautique mise de l'avant par Randall Collins pour en faire état.

La querelle entre Dewey et les réalistes politiques se concentre surtout entre les années 1920 et 1930. La présente étude a pour objet la bataille argumentative entre Dewey et une myriade d'universitaires et d'intellectuels qui proposaient une révision de la tradition démocratique héritée des idées libérales du XVIII^e et XIX^e siècle. Ces idées traversèrent des générations et se consolidèrent dans l'imaginaire avec des maximes comme gouvernement du peuple, volonté générale et *vox populi vox Dei*¹⁷. Cependant, le triomphe de la société industrielle et les croissantes tensions entre les empires européens imposaient des obstacles à l'existence d'un régime politique fondé sur la liberté, l'égalité et la fraternité. Au long du XX^e siècle, la discussion à l'égard du sens de la démocratie devint plus sensible et complexe, particulièrement à cause de deux événements qui acquirent une force historique monumentale : la révolution bolchevique

¹⁷ Une des critiques de la notion romantique de démocratie remonte à 1787 et est attribuée à Alexander Hamilton, un des pères fondateurs de la République américaine. La phrase est reproduite en épigraphe par Walter Lippmann dans son livre *Le public fantôme* : «Voix du peuple, Voix de Dieu, dit-on. Or cette maxime qu'on n'a cessé de répéter en y croyant n'a rien de vrai dans les faits ».

de 1917 et la montée des régimes totalitaires. C'est dans ce contexte que Dewey va se battre contre les réalistes.

Les controverses relatives à la démocratie ne sont pas exclusives de l'époque de Dewey; elles appartiennent à la philosophie politique depuis l'Antiquité. Mais les transformations politiques et économiques du XX^e siècle incitaient les intellectuels de l'époque à répondre à des questions urgentes et cruciales : le socialisme est-il une menace à la démocratie? La participation politique du peuple constitue-t-elle un risque ou une garantie de la démocratie? Quel est le rôle du citoyen dans le régime politique libéral? Est-ce que les principes traditionnels de la démocratie s'appliquent à ce monde marqué par l'évolution vertigineuse du capitalisme, de la technologie et de la science? Les sciences sociales, à leur tour, ont-elles une contribution à offrir dans cette réalité si extraordinaire et menaçante? Ces questions forment l'arrière-plan de la rivalité entre Dewey et les démocrates réalistes, source de polémique et d'énergie pour que le philosophe pragmatiste mobilise son capital intellectuel à un niveau remarquable.

FIGURE 3. DEWEY CONTRE LES RÉALISTES – UNE CHRONOLOGIE

- 1888 – Dewey écrit *The Ethics of Democracy*, le premier manifeste clairement favorable à la démocratie.
- 1914 – Herbert Croly, fondateur de la revue *The New Republic*, publie *Progressive Democracy*. En 1909, il avait écrit *The Promise of American Life*. Les deux livres ont plusieurs points en commun avec la démarche démocratique de John Dewey.
- 1922 – Walter Lippmann, journaliste très influent aux États-Unis, publie *Public Opinion*.
- 1922 – Dewey écrit une recension du livre de Lippmann dans la revue *The New Republic*.
- 1925 – *The Phantom Public* de Walter Lippmann est publié.
- 1925 – Dans les pages de la revue *The New Republic*, Dewey écrit un nouveau compte-rendu du livre de Lippmann. Il considère ce dernier comme une grande œuvre, mais il prétend pouvoir analyser le thème avec plus de profondeur.
- 1926 – Harold Lasswell, de l'école de Chicago, publie dans *American Journal of Sociology* une recension favorable à *The Phantom Public*.
- 1926 – Lewis Mumford publie *The Golden Day*, où il élabore le terme « *Pragmatic Acquiescence* ». L'historien et critique littéraire déplore l'absence de criticité dans le mouvement philosophique. Dewey écrit un texte qui reprend l'expression de Mumford en réaction aux attaques, mais l'argument de l'historien servira de pierre angulaire à plusieurs récriminations contre le courant philosophique.
- 1926 – Charles Edward Merriam publie *New Aspects of Politics* et annonce le tournant behavioriste dans la science politique américaine.
- 1927 – Dewey fait paraître *The Public and Its Problem*. Tel que promis deux ans avant, il analyse longuement la condition défavorable du public dans la démocratie.
- 1932 – Reinhold Niebuhr publie *Moral Man and Immoral Society* et critique sévèrement les « moralistes », comme Dewey.
- 1934 – Dewey écrit sa plus forte réponse à Niebuhr dans *Intelligence and Power*.
- 1934 – Charles Merriam publie *Political Power*, où il argumente que la science politique a pour tâche d'étudier le contrôle politique de l'élite sur les masses.
- 1935 – Niebuhr publie *The Pathos of Liberalism*, une réponse à *Liberalism and Social Action*, de Dewey.
- 1936 – Harold Laswell publie *Politics : Who Gets What, When, How*, une œuvre qui devient une référence parmi les partisans du réalisme politique.
- 1937 – Dewey écrit *Radical Democracy*, une double critique du totalitarisme et du libéralisme. Le philosophe explique la différence entre la fin et les moyens démocratiques.
- 1938 – Bertrand Russell, adversaire de longue date de Dewey, publie *Power – A New Social Analysis*.
- 1939 – À l'occasion de son 80^e anniversaire, Dewey publie *Creative Democracy*, un des écrits les plus importants en défense de l'émancipation politique du citoyen.
- 1939 – Sidney Hook, qui souvent s'identifiait comme « Dewey's bulldog », publie *Dewey, an Intellectual Portrait*. Le livre se propose d'expliquer la pensée du philosophe pragmatiste et d'attaquer ses critiques.
- 1942 – Joseph Schumpeter publie *Capitalism, Socialism and Democracy*, une œuvre qui définit la démocratie procédurale et consolide le courant du réalisme politique. Selon Schumpeter, la démocratie ne constitue qu'une méthode; un moyen et pas une fin.
- 1942 – Charles Wright Mills termine sa thèse de doctorat à l'University of Wisconsin. *Sociology and Pragmatism* soutient que le courant philosophique de Charles Peirce, William James et John Dewey ne considère pas le problème du pouvoir. Le texte ne sera publié qu'en 1964, 12 ans après la mort de Dewey.
- 1944 – Niebuhr publie *The Children of Light and The Children of Dark*, une critique de la défense romantique de la démocratie.
- 1948 – Hans Morgenthau, qui devient collègue de Niebuhr à l'Université de Chicago, publie *Politics Among Nations*, œuvre de référence du réalisme dans les théories des relations internationales.

2.1-Avant la querelle : une réponse à la vision aristocratique

La querelle entre Dewey et les réalistes se penche sur un point central : le rôle du public dans les affaires sociales. En tenant compte des écrits de l'époque, il n'est pas exagéré de dire que Dewey et ses adversaires défendent des propositions irréconciliables. Tandis que les réalistes recommandent un rôle secondaire aux masses et défendent l'action des « *responsible elites* » (Westbrook, 1991 : 282) pour conduire les affaires politiques, Dewey et ses disciples préconisent l'émancipation politique du citoyen, par le biais de la formation d'un public capable de juger et de décider des enjeux sociaux. L'opposition entre Dewey et les critiques de la démocratie, déjà présente à la fin des années 1880, atteint un climax pendant la première moitié du XX^e siècle et se prolonge dans les années 1950, 1960 et 1970 aux États-Unis à travers la multiplication débats entre différentes approches en théorie démocratique.

Une des premières divergences entre la démarche de Dewey et une perspective plus stricte de la démocratie s'énonce en 1888. À cette époque le réalisme n'était pas encore reconnu comme un courant en théorie politique, mais la méfiance historique de l'aristocratie envers la participation du peuple aux enjeux politiques demeurait solidement ancrée (Dupuis-Déri, 2013). Dans *The Ethics of Democracy*, Dewey critique les arguments de l'historien Sir Henry Maine réunis dans le livre *Popular Government*. Maine considère la démocratie comme une forme de gouvernement populaire (1888 : vii) qui se révèle « *extremely fragile* » au XIX^e siècle (Ibid : x) et tient comme caractéristique rendre les régimes plus « *insecure* » (Ibid : 20). En réponse aux arguments de l'intellectuel britannique, le jeune professeur Dewey, à l'âge de 29 ans, écrit :

To say that democracy is only a form of government is like saying that home is a more or less geometrical arrangement of bricks and mortar; that the church is a building with pews, pulpit and spire. It is true; they certainly are so much. But it is false; they are so infinitely more. (...) Democracy, in a word, is a social, that is to say, an ethical conception, and upon its ethical significance is based its significance as governmental. Democracy is a form of government only because it is a form of moral and spiritual association. (ED, EW1: 228)

Dans un autre passage, Dewey attaque le principe élitiste dans les affaires politiques. Ce principe, d'ailleurs, soutiendra la perspective réaliste du XX^e siècle.

[The aristocratic ideal] has failed because it is found that the practical consequence of giving the few wise and good power is that they cease to remain wise and good. They become ignorant of the needs and requirement of the many; they leave the many outside the pale with no real share in the commonwealth. (Ibid : 242)

Il est possible donc de noter que Dewey, déjà au début de sa trajectoire intellectuelle, soutenait deux fondements de la théorie démocratique qui seront développés durant sa carrière : le refus d'un régime politique contrôlé par l'élite et une conception morale de la démocratie¹⁸.

2.2- La querelle : Dewey contre Lippmann

Le combat plus tranchant entre l'idéal démocratique de Dewey et la démarche des réalistes commence dans les années 1920. Le monde d'après-guerre, la complexité de la société industrielle, la machinerie politique et les découvertes de la psychologie sociale forment l'arrière-plan de la pensée d'un des personnages les plus importants dans le débat autour de la démocratie : Walter Lippmann. Intellectuel respecté, partisan du pragmatisme et reconnu comme un des journalistes les plus influents aux États-Unis (Forcey, 1961 : 88; Curtis, 2017 : xi), Lippmann formait, aux côtés de Herbert Croly et Walter Weyl, le corps éditorial de la revue libérale *The New Republic*, qui tenait John Dewey comme un de ses collaborateurs réguliers. Plus qu'un observateur perspicace du théâtre politique, Lippmann militait également dans les salons du pouvoir. Il participa personnellement à l'élaboration des 14 points présentés par le président Woodrow Wilson pendant les négociations de paix à Versailles. Déçu par l'échec de la Ligue des Nations et la politique progressiste du président Woodrow Wilson (Ryan, 1995 : 204), Lippmann voulut analyser la fragilité de la démocratie dans les temps modernes. Il développa une vision qu'il considérait comme plus réaliste, en contraste avec la tradition romantique d'un gouvernement populaire.

Lippmann expose ses soucis dans les livres *Public Opinion* et *The Phantom Public*, publiés en 1922 et 1925. Les deux œuvres manifestent une vision pessimiste de la démocratie moderne. Selon Lippmann, le citoyen ordinaire possède une compréhension limitée des enjeux de son époque et forme son opinion à partir des *stéréotypes*. L'idée traditionnelle du citoyen omniscient, capable de formuler un jugement pertinent à l'égard des affaires politiques, constitue un mythe selon Lippmann.

¹⁸ La cohérence de Dewey dans la défense de l'idéal démocratique est soulignée par Richard J. Bernstein, tributaire de longue date du philosophe pragmatiste. À propos de *The Ethics of Democracy*, le commentateur observe : « *Despite its arcane language, heavily influenced by the Hegelianism that Dewey learned from his mentor, George Morris, we can already detect several themes that Dewey elaborated, refined, and revised during the rest of his career* » (Bernstein, 2010 : 289).

L'opinion publique se résume à la construction d'un point de vue superficiel en proie à la manipulation. Dans *Le public fantôme*¹⁹, il écrit :

L'idéal du citoyen universellement compétent et souverain me semble faire partie de ces idéaux fallacieux. (...) Un individu ne peut avoir d'opinion sur toutes les affaires publiques. Il ignore comment diriger les affaires publiques. Il ignore ce qui advient, pourquoi cela advient, et ce qui devrait advenir. Je ne conçois pas comment il pourrait le savoir, et il n'existe pas l'ombre d'une raison de penser, comme le font les démocrates mystiques, que la somme des ignorances individuelles d'une multitude de peuples puisse produire une force continue capable de diriger les affaires publiques. (Lippmann, 2008 : 67)

Dans sa conception stricte de la participation populaire aux affaires publiques, Lippmann délègue un rôle de secondaire à l'électeur. Au citoyen il convient seulement de manifester son appui à ceux qui sont destinés à gouverner. Ce principe est au cœur de la pensée réaliste (Westbrook, 1991 : 544) et sera repris des années plus tard par des auteurs tels que Joseph Schumpeter (Ryan, 1995 : 216), penseur de référence dans la deuxième vague du courant théorique, après la Seconde Guerre mondiale²⁰. La condition subalterne du public est claire dans la démarche de Lippmann, qui décrit le rôle modeste du citoyen quand il choisit parmi les groupes en compétition celui qui va conduire le destin de la société :

Un vote est une promesse de soutien. C'est une façon de dire: je suis aligné derrière ces hommes, je suis de leur côté. Je marche avec eux. Je suivrai. J'achèterai. Je boycotterai. J'attaquerai. J'applaudis. Je hue. Toute ma force, je la donne à ce camp-ci, et rien pour celui-là. (...)

Le public ne choisit pas de candidat, il ne rédige pas de programme, il ne définit pas de politique, pas plus qu'il ne construit de voiture ou qu'il ne joue de pièce de théâtre. Il prend parti pour ou contre quelqu'un qui s'est présenté, qui a fait une promesse, qui a monté une pièce ou qui vend une voiture. (Ibid : 78-79)

Lippmann considère qu'un gouvernement orienté par l'opinion publique et par la volonté populaire signifie une menace à la démocratie, car il est impossible d'obtenir un jugement consensuel et bien informé entre les citoyens. Ceux-ci, selon l'auteur du *Le public fantôme*, n'ont ni l'intérêt ni le temps de saisir la complexité de la réalité.

L'opinion publique ne doit pas être vue comme une force conservatrice ou novatrice qui dirigerait la société vers des objectifs clairs et nets, en marchant délibérément vers le socialisme ou au contraire vers le nationalisme, vers l'empire, vers une ligue des nations ou je ne sais quel but doctrinaire. Car les hommes ne sont pas d'accord entre eux sur le but à poursuivre, et cette absence de consensus crée précisément les problèmes pour lesquels l'attention du public est alertée. (Ibid : 84-85)

Que l'opinion publique tente d'exercer son pouvoir en direct, et on obtient un désastre -- ou une tyrannie. Elle est en effet incapable d'appréhender un problème intellectuellement et de le traiter autrement que par un jugement à l'emporte-pièce. Les théoriciens de la démocratie ont

¹⁹ Nous utilisons l'édition française *Le public fantôme*, Paris : Demopolis, 2008, p.67

²⁰ La théorie démocratique réaliste de Schumpeter sera mentionnée dans les prochaines pages.

méconnu cette vérité parce qu'ils considèrent le gouvernement comme le reflet de la volonté du peuple. Chimère! (Ibid : 87-88)

Le public politiquement actif constitue un « idéal inaccessible » (Ibid : 56-57), une « pure abstraction » (Ibid : 93), une image qui ne correspond pas à la réalité. Le pessimisme de Lippmann à l'égard du citoyen ordinaire est tel qu'il refuse carrément la possibilité d'un public informé et capable de maîtriser les affaires importantes dans la démocratie.

Ces conclusions se démarquent nettement de la théorie courante du gouvernement populaire. Celle-ci part du principe qu'il existe un public qui dirige le cours des événements. Je soutiens que ce public n'est qu'un fantôme. Une pure abstraction. (Ibid : 93)

L'éducation des peuples à la démocratie a toujours tenu pour acquis que l'électeur devait tâcher de se hisser au niveau de connaissance et au point de vue des responsables. Dans les faits, bien sûr, il n'y arrivait jamais. Mais il était censé y arriver. Si seulement on lui apprenait plus de choses, si seulement il manifestait plus d'intérêt, si seulement il lisait plus de journaux -- et de meilleure qualité --, si seulement il écoutait davantage de conférences et lisait plus de rapports, se disait-on, il acquerrait peu à peu les compétences nécessaires à la direction des affaires publiques. Cette hypothèse est complètement fautive. (Ibid : 136-137)

Étant donné la connaissance limitée du citoyen ordinaire à propos du monde moderne, Lippmann défend que le public exerce une fonction précise. La mission du public se limite à souscrire, de temps en temps et particulièrement aux moments critiques, à l'action politique des groupes qui se présentent pour traiter des enjeux plus significatifs de la société : « Le public n'intervient qu'en cas de crise, lorsque les divers intérêts n'arrivent pas à s'ajuster. Et ce n'est pas alors pour se prononcer sur le fond du problème, mais pour neutraliser l'effet des volontés arbitraires qui ont rendu l'ajustement impossible » (Ibid : 169-170). Comme il est dépourvu d'un répertoire pour formuler un jugement critique sur les affaires publiques, le citoyen ordinaire doit se contenter de donner sa confiance à ceux qui sont les plus capables de le conduire.

Le rôle du public ne consiste pas à exprimer ses opinions mais à s'aligner ou non derrière une proposition. Cela posé, il faut cesser de dire qu'un gouvernement démocratique peut être l'expression directe de la volonté du peuple. Il faut cesser de prétendre que le peuple gouverne. En revanche, nous devons adopter la théorie selon laquelle le peuple, à travers des mobilisations sporadiques où s'exprime la voix de sa majorité, prend seulement parti pour ou contre des individus qui, eux, gouvernent. La volonté populaire ne dirige pas les affaires publiques en continu, elle se contente d'intervenir occasionnellement. (Ibid : 81)

Afin de compenser les limitations de l'opinion publique et de faire face à la construction des images stéréotypées dans la démocratie, Lippmann suggère dans *Public Opinion* (2017 [1922] : 370) l'action des experts – groupe d'élite qui est censé réunir les informations fiables pour la compréhension de la réalité. Le travail spécifique

des experts, cependant, ne signifie pas une source de renseignements pour que le public se dégage de son ignorance; la fonction des spécialistes consiste surtout à indiquer à la classe dirigeante les informations pertinentes pour les décisions politiques. En faisant appel à la figure des experts, Lippmann décrit l'importance d'une *intelligence organisée*, mais essentiellement dans une conception élitiste ou bureaucratique²¹.

Lippmann conclut que sa critique de la tradition romantique de la démocratie exprime une perspective réaliste, libre des illusions concernant le gouvernement populaire et les vertus politiques du peuple. Dans la démocratie de Lippmann, il n'existe pas une société unique, une volonté générale, un citoyen omniscient. Il n'y a que deux groupes: les acteurs et les spectateurs; ceux qui exercent l'action politique et ceux qui se conforment à admirer le spectacle. L'auteur termine son amère témoignage à propos de la démocratie non sans regret. Il reste solidaire « de tout coeur » au citoyen, qui supporte « sur ses épaules le poids d'une tâche impossible et qu'on exige de lui la réalisation d'un idéal inaccessible » (Lippmann, 2008 : 55). Mais insiste qu'il ne faut pas alimenter des rêveries concernant l'idéal démocratique. En fait, affirme Lippmann, la démocratie du monde réel subit un dilemme entre la concentration du pouvoir et la légitimation populaire, entre les gouvernants éloignés des aspirations populaires et la masse dont la participation n'est jamais pertinente. « Les problèmes les plus frustrants de la démocratie sont justement ceux qu'on ne peut pas résoudre par des principes démocratiques » (Ibid : 164).

Comme la majorité des intellectuels américains à l'époque, Dewey fut d'abord impressionné par les conclusions de Lippmann à propos des problèmes de la démocratie. Il écrit les recensions de *Public Opinion* et *The Phantom Public*, en louangeant l'argumentation concise de l'auteur et sa « *brilliance* ». Dewey considère l'ensemble des critiques comme « *perhaps the most effective indictment of democracy as currently conceived ever penned* » (PO, MW 13 : 337). À propos de *Le public fantôme*, toutefois, Dewey remarque une contradiction dans la démarche de Lippmann. En dépit des attaques contre le public ignorant, volatile et assujéti à des passions, l'auteur réaliste laisse entrevoir que c'est précisément le public qui garde l'essence

²¹ L'emploi d'une intelligence organisée selon le modèle de Lippmann est source de critiques. Mis à part le problème voulant que la mesure ne suffit pas à définir l'opinion publique, la défense des experts exposée par Lippmann ne considère pas que les spécialistes, eux aussi, sont une catégorie assujéti à des jugements inappropriés et à des stéréotypes (Curtis, 2017 : xix).

d'une société démocratique, car c'est lui, à la fin, qui va juger les gouvernants et leurs propositions à propos des affaires publiques.

Le titre à lui seul, *Le Public fantôme*, en dit long sur la pensée de l'auteur. Mais le fantôme en question est en vérité l'idée que se font du public les théoriciens de la démocratie. Pour M. Lippmann, il existe un public, ou plutôt une multiplicité de publics, tout à la fois insaisissables, versatiles, ignorants et peu motivés. Grâce à des moyens appropriés, on peut toutefois parvenir à les canaliser, les former et les informer, pour obtenir d'eux à l'occasion quelques apparitions ... publiques. Pourvu qu'on s'y prenne bien et qu'on les éduque, ces publics seront capables d'interventions aussi efficaces qu'utiles en matière de politique et donc de gouvernement (PLD : 173)²².

Selon notre interprétation, la traduction française ne saisit pas suffisamment l'ironie que Dewey exprime en analysant les conclusions de l'auteur réaliste. Dans la version originale, le passage en question est le suivant:

His estimate of this being is condensed in his title: *The Phantom Public*. Yet, in the end, it appears that it is the public of democratic theorists which is the phantom, and that Mr. Lippmann believes there is a public, or rather many publics, which, although volatile, elusive, ignorant and shy may, by appropriate means be caught, precipitated, formed and informed, and be induced occasionally to appear — in public, one might say. And he believes that when properly treated and re-educated, these publics may with some considerable degree of efficacy and profit intervene in settling political questions, that is, in the conduct of government. (PD, LW2 : 213)

Malgré le biais élitiste de *Le public fantôme*, Dewey précise que Lippmann ne doit pas être accusé d'être anti-démocrate. Selon le philosophe pragmatiste, la critique de l'auteur réaliste envers l'idéal romantique traduit un effort d'adapter la démocratie aux exigences et aux transformations du monde moderne. En dépit des réserves de Lippmann contre l'opinion publique, Dewey soutient que le théoricien réserve tout de même un rôle important au public, tel que le préconisent les défenseurs du gouvernement populaire:

En réalité, cet essai est un acte de foi en une démocratie repensée et aménagée: il nous présente des méthodes permettant à une démocratie raisonnable de bien fonctionner – mieux en tout cas que les démocraties idéalisant sans réflexion sur le public et son pouvoir. (PLD : 173)

Les partisans de la démocratie se faisaient-ils d'ailleurs de son fonctionnement une idée très différente de celle de M. Lippmann? Faire du peuple l'ultime juge et arbitre, exiger que les grandes décisions soient soumises à son approbation, obliger les hommes politiques qui gouvernent l'État à se soumettre parfois à l'évaluation populaire: tels sont pour l'essentiel les principes rien moins que déraisonnables qui ont guidé les pionniers de la démocratie. (Ibid : 179)

Les recensions de Dewey publiées dans la revue libérale *The New Republic* serviront de préface pour une réflexion plus étendue à l'égard de la participation politique du citoyen dans la démocratie. En 1927, tel qu'annoncé à la fin de sa critique

²² La recension de Dewey à propos du livre de Lippmann fait partie de l'édition française de *Le public fantôme*, (2008, pp. 173-182). « Pratique de la démocratie » recevra l'abréviation PLD.

de *Le public fantôme*, Dewey lance *Le public et ses problèmes*. Pour beaucoup de commentateurs, ce livre est considéré comme l'unique œuvre formelle de Dewey en théorie politique (Westbrook, 1991 : 300; Kadlec, 2007 : 94; Zask, 2001 : 23) et un exemple pratique de l'instrumentalisme développé par le philosophe à la suite du pragmatisme²³. Avec un texte formel et abstrait, parfois monocorde, *Le public et ses problèmes* se propose de développer une théorie capable de répondre aux défauts plus criants de la démocratie, dénoncés de manière incisive par Lippmann. Sur ce point, Dewey va s'opposer à la démarche de son collègue pragmatiste : le rôle du public ne se résume pas à ratifier l'action de l'un ou l'autre groupe appartenant aux élites; sa tâche consiste à acquérir une présence politique. Dit autrement, en employant les termes de Lippmann, cesser d'être spectateur et devenir acteur du théâtre politique.

Dewey affirme d'abord que le public n'est pas une abstraction, un fantôme qui se manifeste sporadiquement. Le public existe, mais serait plutôt perdu, en raison des transformations sociales résultant de la révolution industrielle ou de « l'âge de la machine » (PP : 217). Dewey est d'accord avec Lippmann à propos de la condition défavorisée du public dans la démocratie moderne, marquée par des forces complexes d'ordre économique. Mais, à la différence de l'auteur réaliste, le philosophe ne considère pas cette situation comme un fait accompli. Elle signifie le point de départ à l'identification des conditions nécessaires pour que le public ressorte de l'obscurité politique et s'empare d'un rôle plus important dans les affaires publiques. Afin de conquérir une position significative dans la démocratie, le public doit résoudre son problème prioritaire : se rencontrer et s'identifier (Ibid : 241). Ce processus de découverte se caractérise par la recherche des intérêts qui le concerne, en faisant appel à une méthode expérimentale que Dewey appelle l'*enquête sociale*. Le public se dégage de son état de confusion et d'inertie au fur et à mesure qu'il vérifie les enjeux significatifs pour son réveil politique. C'est précisément à ce point que Dewey expose son instrumentalisme, variante du pragmatisme qui préconise la reconnaissance d'une valeur à partir de la vérification des hypothèses. Dans le contexte politique décrit par Dewey, les publics doivent se lancer dans un procès d'autodécouverte, sans la tutelle de l'État ou d'un autre pouvoir politique. Comme on le voit, l'expérimentalisme

²³ Le caractère instrumentaliste de *Le public et ses problèmes* est noté par James Gouinlock, dans l'édition électronique de *The Collected Works of John Dewey*, LW 2 : xxiii-xxiv. Selon le commentateur, « There is a sense in which *The Public and Its Problems* and not *Logic: The Theory of Inquiry* is the culmination of Dewey's instrumentalism. (...) *The Public and Its Problems* is a proposal for the actual realization of intelligent conduct in practical life. »

démocratique proposé par le philosophe se distingue fortement de la théorie normative de Lippmann et des intellectuels réalistes déterminés à circonscrire l'action politique du citoyen ordinaire.

Dans les recensions de *Public Opinion* et *The Phantom Public*, Dewey insiste pour dire que le public joue un rôle plus déterminant dans la démocratie que ce que présume l'auteur réaliste. Malgré les attaques de Lippmann, le public demeure fondamental, car il exprime l'opinion publique, importante pour l'action politique des gouvernants. Il conserve aussi la prérogative de choisir comme gouvernant le groupe qu'il juge plus compétent à gérer les affaires publiques. Dans *Le public et ses problèmes*, Dewey met de l'avant sa démarche et indique les pistes pour réorganiser l'ordre démocratique. Il est vrai que le public est confus et maladroit dans la démocratie moderne, mais cette situation inspire Dewey à proposer des moyens qui aideront ce groupe d'individus à sortir de l'éclipse politique où il se trouve. Le philosophe souligne que la conquête de l'activisme politique dépend d'une enquête sociale libre et de la communication ample et précise des informations (PP : 264). Selon Dewey, le traitement de l'information sans manipulation est essentiel pour que le public devienne capable de s'émanciper et de contribuer à une forme significative de la démocratie.

Tant que le secret, le préjugé, la partialité, les faux rapports et la propagande ne seront remplacés par l'enquête et la publicité, nous n'aurons aucun moyen de savoir combien l'intelligence existante des masses pourrait être apte au jugement de politique sociale. (PP : 312)

En soulignant les éléments qui garantiraient au public une action politique effective, Dewey répond à la faiblesse de l'argument de Lippmann en faveur des experts, en tant que corps spécialisé capable d'analyser et de formuler des politiques pertinentes pour les gouvernants. Selon le philosophe, la création de cette catégorie tierce entre le gouvernement et le peuple impose une contrainte incontournable à la participation populaire, étant donné leurs intérêts particuliers et leurs difficultés à saisir et traduire les aspirations des citoyens.

Une classe d'experts est inévitablement tellement coupée des intérêts communs qu'elle en devient une classe avec des intérêts privés et une connaissance privée, ce qui, dans les affaires sociales, ne représente aucune connaissance du tout. (...) Tout gouvernement par les experts dans lequel les masses n'ont pas la possibilité d'informer les experts sur leurs besoins ne peut être autre chose qu'une oligarchie administrée en vue des intérêts de quelques-uns. (PP : 310-311)

Cet argument contre la classe des experts avait déjà été présenté par Dewey en 1922. À la fin de la recension de *Public Opinion*, Dewey souligne l'importance de la

participation populaire dans les affaires publiques, sans laquelle il est impossible d'établir une « intelligence organisée » dans la démocratie.

Of course, the expert organization for which Mr. Lippmann calls is inherently desirable. There is no questioning that fact. But his argument seems to me to exaggerate the importance of politics and political action, and also to evade the problem of how the latter is to be effectively directed by organized intelligence unless there is an accompanying direct enlightenment of popular opinion, as well as an ex post facto indirect instruction. (PO, MW 13 : 344)

La querelle entre Dewey et Lippmann connaît un nouveau chapitre en 1937. Dans la recension de *The Good Society*, un livre dans lequel Lippmann réaffirme ses convictions libérales et préconise une loi supérieure (*higher law*) afin d'assurer les droits individuels et éviter les contraintes des régimes autoritaires, en particulier du type socialiste, Dewey répond que l'emprise d'une classe dotée de pouvoir économique empêche l'élaboration d'un système légal capable d'assurer une société juste et égalitaire (LW 11 : 490). Le philosophe ajoute que la notion de libéralisme défendue par Lippmann, selon laquelle le « marché » devrait être le seul régulateur de l'activité économique, contribue à la perpétuation du pouvoir des conservateurs et néglige l'importance d'une action politique « radicale » et « nécessaire » afin de rendre la société plus juste, particulièrement en ce qui concerne les relations de travail, marquées par la coercition (Ibid : 493).²⁴ Comme le souligne Kadlec (2007 : 107-109), Dewey, souvent accusé de naïveté dans les affaires politiques, démontre, après une décennie d'écrits et de militance en faveur de la démocratie radicale, un criticisme précis et une perception plus aiguë des enjeux du pouvoir que Lippmann. En considérant le développement critique de Dewey à la fin des années 1930, Kadlec remarque :

Given the critical perspective from which Dewey attacks Lippmann, I argue that we are given evidence to suggest that Dewey effectively translated his democratic theory as sketched in *The Public and Its Problems* into both the call for radical political activism and the concrete expression of that activism in practice, most forcefully in the 1930s. (Kadlec, 2007 : 109)

D'autres auteurs remarquent le tournant radical entrepris par Dewey pendant les années 1930, en amplifiant son influence comme intellectuel. Ryan (1995 : 284) note que le philosophe, à l'âge de 70 ans, se lance dans un activisme politique notable et

²⁴ En dépit des critiques de Dewey, *The Good Society* est reconnu à l'époque comme une œuvre importante pour la réflexion autour de la crise du libéralisme, qui attirait l'attention de plusieurs économistes et intellectuels à la suite de la Grande Dépression. Engagé dans ce débat à la fin des années 1930, Lippmann prête son nom au colloque réalisé à Paris en 1938 qui réunit des intellectuels tels que Ludwig von Mises, Friedrich A. Hayek et Raymond Aron. Dans la littérature, le colloque Lippmann est considéré comme l'acte fondateur du néo-libéralisme, courant qui serait consacré aux années 1980, avec les politiques de Ronald Reagan et Margaret Thatcher (Cometti, 2016 : 224). Sur la démarche de Lippmann à propos du libéralisme, voir la préface de Fabrice Ribet dans *La cité libre* (2011), traduction française de *The Good Society*.

diversifié, à la fois comme propagandiste, militant pamphlétaire ou critique persistant du New Deal du président Roosevelt. Les demandes de Dewey inclut la mobilisation en faveur d'un troisième parti aux États-Unis, le vote en faveur du candidat socialiste Norman Thomas aux élections présidentielles, la syndicalisation des professeurs et la participation à la commission chargée d'examiner le procès de Moscou contre Trotsky.²⁵ Comme l'observe Westbrook (1991 : 452), les incursions politiques de Dewey, comme la présidence des organisations League for Independent Political Action (LIPA) et The People's Lobby, démontrent l'engagement du philosophe à mettre à l'épreuve les principes de la théorie démocratique défendue pendant la querelle avec Lippmann et les réalistes: c'est à dire, créer les moyens pour que les publics désordonnés s'organisent et défendent leurs intérêts. Parallèlement à ses activités politiques, Dewey approfondi dans cette période spécifique ses réflexions envers un libéralisme radical, exposé en 1935 dans des écrits comme *Liberalism and Social Action*. Afin de rivaliser contre le conservatisme et le réalisme politique croissant aux États-Unis en réaction à la montée du totalitarisme en Europe, Dewey s'obstine à manifester son appui envers la réforme du libéralisme et la défense de l'idéal démocratique. Les années 1930, tel que le décrit Ryan (1995, 284), sont l'époque où Dewey expérimente la politique libérale, à la fois dans la théorie et dans la pratique.

L'analyse de Kadlec et d'autres commentateurs, en soulignant la radicalisation de la pensée de Dewey à partir des années 1930, entre en ligne avec notre thèse. La rivalité avec les réalistes provoque incontestablement chez le philosophe l'énergie émotionnelle nécessaire à la propulsion de Dewey au titre d'intellectuel majeur. Après avoir argumenter en réponse aux propositions révisionnistes de Lippmann et d'autres intellectuels incrédules envers la démocratie, Dewey met en pratique le mantra personnel selon lequel la démocratie constitue « un mode de vie » et s'engage à influencer le milieu intellectuel et la société en général non seulement par la force de ses écrits, mais également par son activisme politique. En résonance avec la perspective de Randall Collins qui concerne le monde intellectuel, l'analyse de Kadlec suggère une

²⁵ En 1937, Dewey accepte de présider une commission américaine qui est censée analyser les accusations du régime stalinien contre Leon Trotsky, imputé de tramer l'assassinat du dictateur soviétique et de commettre d'autres délits de sabotage et de subversion. À l'âge de 78 ans, Dewey voyage au Mexique, où Trotsky est exilé. Malgré les fortes critiques des Américains communistes insoucieux de la purge stalinienne, la commission Dewey conclut que les accusations contre Trotsky étaient inconsistantes et affirme que les procès de Moscou ne se proposaient pas à l'enquête de la vérité. À propos de ce sujet, voir Ryan (1995 : 303-309) et Westbrook (1991 : 480-482).

voie pratique, parallèle à la voie intellectuelle, choisie aussi par Dewey pour transmettre ses idées et accentuer sa présence comme intellectuel de premier ordre.

En somme, le débat Dewey-Lippmann révèle des divergences cruciales à l'égard de la participation du public dans un gouvernement populaire. La querelle entre les deux intellectuels explicite une vision réaliste et pessimiste en contraste avec une perspective idéaliste et constructive de la démocratie (Latour, 2008 : 44; Medearis, 2018; Zask, 2001 : 66).²⁶ La rivalité Dewey-Lippmann accentue le clivage qui caractérisera les théories démocratiques au long du XX^e siècle et situera, d'un côté, les intellectuels intéressés à étudier la relation entre les groupes qui se disputent le pouvoir politique et, de l'autre côté, les penseurs enclins à analyser les principes éthiques de la démocratie. À la suite des controverses, d'autres auteurs réalistes contemporains de Dewey, comme Reinhold Niebuhr et Joseph Schumpeter, exprimeront une vision bien plus sombre de l'idéal démocratique et beaucoup plus stricte à l'égard du rôle du public. Comme l'observe Westbrook,

From Dewey's perspective, the conclusions of these « democratic elitists » were bleak. They saw themselves as repudiating the hopelessly utopian dreams of radical democrats in the interests of a more realistic, “modernized” model of democracy, but as far as he was concerned, their model drained democracy at its essentials. (Westbrook, 1991 : 286)

Le choc entre les démocrates réalistes et les « démocrates mystiques » – terme dépréciatif employé par Lippmann dans *Le public fantôme* – marquera la trajectoire de Dewey. Pour le philosophe, le combat contre les sceptiques deviendra la source d'énergie émotionnelle pour plaider en faveur d'un libéralisme réformé, étendre les frontières de la démocratie et se lancer dans une action politique. La volonté de Dewey à répandre ses convictions en faveur du citoyen le définit comme un « philosophe public », selon l'analyse de Zask (2015 : 112).

2.3- La « science réaliste » contre la « mythologie démocratique »

Le débat autour des limites et des capacités du public en démocratie n'était pas l'unique controverse à laquelle Dewey participa dans les années 1920 et 1930. La conception idéaliste de la démocratie, fondée sur des principes moraux, se confrontait à une nouvelle perspective, plus *scientifique*, qui se répandait dans le milieu universitaire

²⁶ Au chapitre *L'éclipse du public*, Dewey reconnaît, dans une note, l'importance du travail de Lippmann: « Je souhaite ici témoigner ma dette envers ce livre [*Le public fantôme*] ainsi qu'envers son livre intitulé *L'opinion publique*, non seulement en ce qui concerne ce point particulier [le public désorienté], mais aussi en ce qui concerne les idées en jeu dans toute la discussion, même quand cette dernière aboutit à des conclusions divergentes » (PP : 335).

américain. En effet, les avancées dans des champs comme la psychologie sociale et la statistique, les découvertes autour de l'inconscient et l'influence du positivisme vont contribuer à accentuer le clivage entre les démocrates « utopiques » comme Dewey et les partisans d'une révision « scientifique » de la théorie démocratique.

Cette nouvelle perspective dans la science politique prenait corps particulièrement à l'Université de Chicago. Dès les années 1920, un groupe de chercheurs concentrait ses efforts en faveur du développement d'un nouveau modèle scientifique capable d'analyser les problèmes politiques. Sous l'influence du chef du département de science politique Charles E. Merriam, des auteurs comme Harold Lasswell et Harold Gosnell prétendaient adopter une méthodologie plus rigoureuse pour la science politique, fondée sur des tests avec des groupes d'étude, des simulations et des analyses quantitatives. Cette nouvelle approche nommée *behaviorisme* aura une profonde influence sur la science politique aux États-Unis. Lippmann et les membres de l'école de Chicago maintenaient d'ailleurs une relation de respect et d'affinité intellectuelles. Dans *Le public fantôme*, Lippmann (2008 : 53) fait appel à l'étude statistique de Merriam et Gosnell pour attester du manque d'intérêt de l'électeur américain envers les affaires politiques. Auteur de la recension de *The Phantom Public* au *American Journal of Sociology*, Harold Lasswell se joint aux admirateurs du livre, en soulignant « *the cogent and spirited qualities of this tract* » (Laswell, 1926 : 534) et consacre la réputation de son auteur comme analyste de la vraie nature de la démocratie. Mais Lasswell critique l'espoir que Lippmann place dans le public (qui serait censé se manifester à propos des affaires publiques en situation de crise) et avance plutôt un argument scientifique et élitiste. Si l'opinion publique est formulée de manière si irrationnelle, argumente Lasswell, l'intervention de « l'intelligentsia » et des hommes des sciences sociales est impérative pour contrôler la passion des masses. Les chercheurs de Chicago manifestent donc un scepticisme encore plus profond que celui de Lippmann à l'égard des compétences du public dans la démocratie.

Selon la proposition de Charles Merriam, la compréhension des phénomènes politiques devait suivre une analyse empirique et neutre. Il fallait appliquer des techniques d'analyse du procès politique du gouvernement et élaborer des conclusions sur le comportement des électeurs. « *Political science must be founded upon a study of the political process out of which institutions are made, as well as a description of their external features or their operation* » expliqua Merriam en 1925 dans le livre *New*

*Aspects of Politics*²⁷. Dans la préface à la seconde édition, en 1931, Merriam fait l'éloge des efforts de plusieurs collègues de Chicago en faveur de la construction d'une science politique innovatrice. Il prescrit rien de moins que l'ostracisme à ceux qui s'obstinent à promouvoir des soucis moraux concernant les affaires politiques.

Difficult as the task may be, the integration of social and biological data with political data is of prime importance in the long look forward; and those who neglect this field will be in danger of finding themselves surviving in political antiquarianism and mythology. (Merriam, 1931 : xxiv)

Merriam reconnaît l'importance des travaux fidèles à une approche traditionnelle quant aux contradictions de la démocratie – il cite nommément *Le public et ses problèmes* de Dewey –, mais réaffirme l'existence d'un épuisement de cette perspective :

It can by no means be said that the road to progress in this direction is blocked; but further advance may depend upon a new statement of rationalism or of pragmatism, as the case may be, in terms more nearly adapted to the problems of research in the field of social and political phenomena. (Ibid : xxv)

Les chercheurs de Chicago renouvellent et approfondissent l'approche élitiste. En 1934, Merriam écrit dans *Political Power* que l'enjeu central d'une société demeure l'habileté de certains groupes restreints à dominer et contrôler la population (cité par Purcell, 2014 : 96). Deux ans plus tard, le disciple de Merriam, Harold Lasswell publie *Politics : Who Gets What, When, How*, une œuvre qui devient une référence parmi les partisans du réalisme politique. En donnant priorité aux procès politiques au sein du gouvernement et aux enjeux du pouvoir, Lasswell adopte une approche « neutre », attitude typique de la nouvelle science politique, pour se pencher sur l'action des groupes de pression. Lasswell souhaite examiner « [the] *influence and the influential* » dans le contexte politique. Au premier chapitre intitulé « *Elite* », il explique que l'élite est le groupe qui « *get the most of what is to get* », à savoir « *deference* », « *income* » et « *respect* » (Lasswell, 1958 [1936] : 13); le reste de la société étant composé par la *masse*. Selon la perspective de Lasswell, le propos de la science politique consiste à analyser le procès par lequel une minorité s'impose sur la majorité. Elle se penche sur l'examen des

²⁷ Cité par Purcell (2014 : 95). Au chapitre 6, Purcell présente un récit détaillé de la naissance du behaviorisme et de la nouvelle proposition méthodologique dans la science politique aux États-Unis, en contraste avec la théorie démocratique libérale héritée du XIX^e siècle. Nous prenons ce récit comme référence pour remarquer le changement de perspective dans les sciences sociales aux États-Unis au premier tiers du XX^e siècle. Quant à Westbrook (1991 : 280-293), il documente le contraste entre la démarche de Dewey et la nouvelle science politique aux États-Unis. L'historien porte une attention particulière à la différence entre l'idée deweyenne de *l'habitude* et la notion de stimuli et réponses développée par la théorie behavioriste.

conditions réelles, à la différence de la philosophie politique, intéressée par des *préférences normatives*.

Laswell présupposait d'un environnement compétitif, complètement différent de celui envisagé par l'idéalisme de Dewey. Dans cette démarche, il n'y avait pas d'espace pour le public, la coopération, l'esprit communautaire ou la recherche des intérêts communs – les bases de l'édifice théorique deweyien. Cette tendance du réalisme sur laquelle Laswell porte sa contribution sera prédominante à partir de la Seconde Guerre mondiale dans les études américaines en science politique et en relations internationales avec notamment, un des disciples de Carl Schmitt, Hans Morgenthau (voir sous-section suivante).

2.4- Niebuhr, la « société immorale » et la réplique de Dewey

Parallèlement à l'impact des sciences sociales sous influence scientiste, les événements de la première moitié du XX^e siècle – le progrès scientifique, la Grande Dépression, la montée des régimes totalitaires, la politique isolationniste des États-Unis – déclenchent une révision morale quant à l'homme et à la société. La croyance en l'esprit libéral et en l'existence d'une volonté générale dans la société fut remplacée par une perspective plus sombre, focalisée sur les vices moraux qui contaminent le comportement humain et influencent les relations politiques, économiques et sociales. Dans les années 1930, les attaques les plus agressives envers l'idée de la démocratie comme triomphe de la persuasion entre les hommes sont initiées par Reinhold Niebuhr. Ministre protestant à la ville de Detroit entre 1915 et 1928, Niebuhr élabore une démarche marquée par le scepticisme à l'égard de la nature humaine et par une vision réaliste des affaires politiques.

La vision sombre de Niebuhr paraît dans *Moral Man and Immoral Society* (1932), un traité contre les arguments des moralistes et des adeptes de la méthode scientifique dans les affaires sociales. Le théologien commence par définir une différence entre le comportement des individus et le comportement des groupes. Tandis que les premiers sont bornés par des principes moraux et généraux, les derniers se préoccupent plutôt de leurs intérêts et présentent plus de difficulté à tenir en compte les conditions sociales des autres groupes (Niebuhr, 1936 [1932] : xi). Niebuhr affirme que « l'égoïsme collectif » est le moteur des actions des groupes qui se disputent le pouvoir politique. Les éducateurs et chercheurs en sciences sociales qui plaident en faveur de

l'éducation et de la bonne conduite comme outils pour résoudre les conflits sociaux relèvent, selon Niebuhr, d'une vision utopique de la réalité.

Contre les arguments de Dewey en faveur de l'expérimentalisme social, Niebuhr affirme qu'il s'agit d'un point de vue inapproprié et confus en ce qui regarde la morale et la politique²⁸. Niebuhr accuse le philosophe et ses disciples d'exhiber une vision myope de la réalité et questionne l'emploi de la méthode scientifique pour faire face aux problèmes humains. L'auteur indique les faiblesses dans l'argumentation de Dewey, comme suit : a) considérer que les forces antidémocratiques sont fruits de l'ignorance et non des intérêts égoïstes de chaque groupe social; b) surestimer le pouvoir de l'éducation pour sublimer le conflit politique; c) croire que l'application des principes des sciences naturelles soit suffisante pour surmonter les différences sociales. Il écrit :

Conflict is inevitable, and this conflict power must be challenged by power. That fact is not recognized by most of the educators, and only very grudgingly admitted by most of the social scientists. (...) If social conflict be a part of the process of gaining social justice, the idea of most of Professor's Dewey disciples that our salvation depends upon the development of "experimental procedures" in social life, commensurate with the experimentalism of the physical sciences, does not have quite the plausibility which they attribute to it. (Ibid : xiv)

Niebuhr condamne les théories originaires de la tradition fondée sur les Lumières qui a influencé plusieurs chercheurs, sociologues et éducateurs. Pour Niebuhr, l'argument que la rationalité et la méthode scientifique sont capables de surmonter les différences sociales constitue une erreur grave, car les élites qui gardent le pouvoir économique imposent des obstacles à tout changement significatif dans les relations avec d'autres groupes.

The physical sciences gained their freedom when they overcame the traditionalism based on ignorance, but the traditionalism which the social sciences face is based upon the economic interest of the dominant social classes who are trying to maintain their special privileges in society. Nor can the difference between the very character of social and physical sciences be overlooked. Complete rational objectivity in a social situation is impossible. (Ibid: xv)

Dans une argumentation nettement réaliste, Niebuhr rejette également les principes moraux pour analyser les affaires politiques :

What is lacking among all these moralists, whether religious or rational, is an understanding of the brutal character of the behavior of all human collectives, and the power of self-interest and collective egoism in all inter-group relations. Failure to recognize the stubborn

²⁸ Les divergences entre Niebuhr et Dewey allaient au-delà de la théorie démocratique et s'étendaient à des questions comme la religion, le libéralisme et la philosophie. Pour connaître en détail les contrastes entre la démarche des deux penseurs, voir le chapitre 2 dans Rice, Daniel F. (2013), *Reinhold Niebuhr and His Circle of Influence*, New York : Cambridge University Press.

resistance of group egoism to all moral and inclusive social objectives inevitably involves them in unrealistic and confused political thought. (Ibid : xx)

Influencé aussi étrangement par quelques traits de la tradition marxiste (Westbrook, 1991 : 525), le théologien Niebuhr critique le capitalisme et dénonce la subordination du pouvoir politique au pouvoir économique. Il reproche encore la myopie des analystes qui négligent la dispute entre la majorité et minorité dans un système politique. L'auteur à prime abord réaliste affirme:

(...) political opinions are inevitably rooted in economic interests of some kind or other, and only comparatively few citizens can view a problem of social policy without regard to their interest. Conflicting interests therefore can never be completely resolved; and minorities will yield only because the majority has come into control of the police power of the state and may, if the occasion arises, augment that power by its own military strength. (Ibid : 5)

Devant la charge de la critique venant de Niebuhr dont l'horizon demeure avant tout théologique et réaliste, Dewey prépare ses armes et rédige sa réponse la plus véhémement en 1934, deux ans après la publication de *Moral Man and Immoral Society*. Dans *Intelligence and Power*, le philosophe pragmatiste affirme que la raison, pour elle-même, n'est pas un pouvoir. Elle doit s'associer à « d'autres forces » pour provoquer des changements dans la société. Dewey insiste sur l'usage de la raison pour les affaires sociales dans la mesure où elle est devenue l'espoir qui demeurerait pour l'humanité, étant donné la nature des forces qui conduisent habituellement l'histoire. « *What are the alternatives? Dogmatism, reinforced by the weight of unquestioned custom and tradition, the disguised or open play of class interests, dependence upon brute force and violence* » (IP, LW 9 : 108).

À la critique de l'emploi de la raison – ou de l'intelligence, dans la perspective deweyenne – le philosophe pragmatiste souligne que le triomphe de la méthode scientifique sur l'ignorance, mentionnée par Niebuhr dans son livre, dérive de l'action d'un groupe social qui a décidé de défier le pouvoir dominant, et pas simplement la victoire de la sagesse contre les ténèbres de la méconnaissance, tel que l'affirme le théologien.

(...) it is a naïve view of history that supposes that dominant class interests were not the chief force that maintained the tradition against which the new method and conclusions in physical science had to make their way. Nor is it supposed for a moment that the new scientific method would have won its way in a comparatively few centuries — not that it has completely conquered even yet in the physical field — unless it had found a lodgment in other social interests than the dominant ones and been backed by the constantly growing influence of other interests. (IP, LW9 : 108-109)

Le problème, selon Dewey, est donc d'identifier les intérêts favorables à l'application de l'intelligence comme instrument de changement social. Dewey répudie aussi la critique de Niebuhr adressée à la naïveté des éducateurs, dans la mesure où il a constamment dénoncé dans sa carrière académique le fait que les intérêts économiques empêchaient les profondes réformes éducationnelles qu'il préconisait.

Dewey n'était pas le seul à se battre contre Niebuhr à propos des problèmes de la démocratie. Sydney Hook, un des disciples les plus loyaux de Dewey, attaquait aussi la démarche niebuhrienne, ce qui illustre encore une fois la logique des alliances dans le réseau intellectuel. Le point en question étant précisément la subordination de la raison aux intérêts politiques :

To speak of 'the inevitable subordination of reason to interest in the social struggle' is to assume both that everybody already knows what his genuine interests are before subjecting them to critical analysis, and that no conflict of interests has ever been reasonably adjusted. Indeed Niebuhr's position proves too much. If it is part of 'the very constitution of human nature' to subordinate all conceptions of the reasonable to a brutally given interest, itself not subject to evaluation, *all* social policies are equally arbitrary. Niebuhr's own social program, then, would have no more objective validity than that of Hitler's or Stalin's which he condemns. (Hook, 1971 [1939] : 173)

La querelle entre Niebuhr et Dewey se concentre, nous pouvons le dire, sur les moyens de régler les problèmes de la démocratie. Les différences entre les deux penseurs semblent être, comme le suggère Westbrook (1991 : 530), un problème d'emphase²⁹. Tandis que le théologien souligne la prise en compte des vices de l'âme humaine pour envisager les différences sociales, Dewey maintient la conviction que la morale constitue un élément indispensable en politique. En 1944, quand le monde souffrait de la tragédie de la guerre et que les régimes démocratiques luttèrent contre la menace du totalitarisme, Niebuhr fait appel à une conception encore plus stricte de la démocratie, dépourvue de toute illusion libérale. En s'inspirant du passage de l'Évangile de Luc, il publie *The Children of Light and The Children of Dark*, une critique de l'optimisme caractéristique de la théorie traditionnelle de la démocratie. Cette vision romantique héritée du libéralisme représente un danger puisqu'elle ignore les traits obscurs de la nature humaine, à savoir l'égoïsme, l'orgueil et la quête de pouvoir. Dans une argumentation à tendance théologique, Niebuhr dit que les « enfants de la lumière »

²⁹ Quelques années plus tard, le théologien va admettre que ses critiques contre Dewey mériteraient d'être revues (Rice, 2013 : 75). Des commentateurs de la querelle entre les deux penseurs affirment que les attaques de Niebuhr à l'égard de Dewey étaient souvent exagérées ou imprécises (Tilman, 2001 : 597; Westbrook, 1991 : 527).

devraient apprendre le réalisme des « enfants de l'obscurité », sans pourtant tomber dans le cynisme (Cf. Rice, 2013 : 106).

Le radicalisme de Niebuhr, marqué par la critique sévère des principes moraux de la démocratie défendus par Dewey et les attaques contre les régimes totalitaires, contribue à la prédominance de la perspective réaliste aux États-Unis. L'encadrement strict que Niebuhr impose au modèle démocratique va attirer l'attention des intellectuels de l'après-guerre, tels que Hans Morgenthau et Charles Wright Mills. Tandis que le premier, ami de Niebuhr et disciple de Carl Schmitt, développera une théorie réaliste pour les relations internationales, le deuxième insistera sur l'idée que la démocratie réside dans le conflit entre des groupes sociaux et la prédominance de l'action politique des élites au détriment des aspirations populaires.

2.5- *La compétition entre les élites. Schumpeter, Mills et l'éclipse de Dewey*

Dans les années 1940, les circonstances de la guerre et la formation d'un monde divisé entre deux superpuissances imposaient de sévères obstacles à l'idéal démocratique. D'une part, persistait le consensus à l'effet que le pouvoir et le conflit demeuraient l'enjeu central de la politique. D'autre part, les masses continuaient à être vues comme objet de manipulation, restaient incompetentes pour assimiler les faits politiques et constituaient, par conséquent, un risque d'instabilité pour la démocratie libérale. Cet environnement de crise et de tension donna un élan définitif au réalisme dans la science politique et dans les relations internationales et correspond à l'éclipse de la pensée de Dewey pour quelques décennies.

En 1942, Joseph Schumpeter publie *Capitalism, Socialism and Democracy*. La définition de démocratie comme « *institutional arrangement for arriving at political decisions in which individuals acquire the power to decide by means of a competitive struggle for people's vote* » (Schumpeter, 2010 [1942] : 241) est une relecture des propositions de Walter Lippmann élaborées pendant les années 1920. En appliquant le principe économique de compétition à la sphère politique (Ibid : 243), Schumpeter affirme que la démocratie s'agit simplement d'une *méthode* qui permet à une minorité de décider sur les affaires publiques. L'auteur cède aux masses le rôle de légitimer l'action politique des groupes qui alternent dans les cercles du pouvoir. Le livre de Schumpeter inaugure la notion de *démocratie procédurale*, qui sera dominante dans le développement de la tradition réaliste. Dans la démarche de Schumpeter:

(...) democracy does not mean and cannot mean that the people actually rule in any obvious sense of the terms “people” and “rule.” Democracy means only that the people have the opportunity of accepting or refusing the men who are to rule them. (Ibid : 253)

Pour sa part, Dewey ne s’adresse pas directement aux théories de Schumpeter, mais manifeste une ironie à l’égard des penseurs qui proposent un capitalisme réformé et des formules plus réalistes pour la démocratie libérale. En 1944, dans sa correspondance avec l’économiste Clarence E. Ayres, Dewey se dit « surpris » d’apprendre que des hommes d’affaires soient soucieux de proposer des changements dans le capitalisme³⁰. Il y a au moins une vingtaine d’années déjà que Dewey occupait le front contre l’élitisme démocratique – sans mentionner le livre pionnier *The Ethics of Democracy* de 1888. Dewey savait que le modèle démocratique qu’il défendait comportait d’immenses obstacles, mais les expériences cumulées dans l’histoire indiquaient que le pouvoir politique dans les mains d’une aristocratie ne demeurerait pas une justification plausible pour la démocratie. Comme il le constatait déjà en 1927, « le monde a plus souffert des chefs et des autorités que des masses » (PP : 311). Mais cet argument était insuffisant.

Dans les années de la Guerre froide, la conception de Dewey à l’égard de la démocratie perd du terrain à la faveur du réalisme (Westbrook, 1991 : 543). Le travail des auteurs comme Robert Dahl accentue la recherche de nouveaux modèles afin de définir les principes de la démocratie – notamment américaine – et domine les sciences sociales pendant les années 1950. À l’Université de Chicago, à partir de 1944, Hans Morgenthau et Reinhold Niebuhr entreprennent une collaboration intense (Rice, 2013 : 212-219). Elle aura pour résultats la formulation de la politique étrangère des États-Unis entre 1949 et 1959 et le triomphe du réalisme dans les théories des relations internationales. À partir des années 1960 et 1970, la montée des démocrates radicaux et des partisans de la démocratie participative amorce un autre chapitre du débat contre la perspective réaliste qui marque une sorte de retour à Dewey (Westbrook, 1991 : 547-

³⁰ *The Correspondence of John Dewey, vol. 3, 1944.08.30 (13587): John Dewey to Clarence E. Ayres.* Le paragraphe qui mentionne Schumpeter survient dans les termes suivants:

(...) My son sent me a copy of a small pamphlet on *Is Capitalism Doomed?* Even more extraordinary than the affirmative answer, stated in a less doctrinaire and more intelligent way than usual statements to that effect, is the fact that it is written by the research man [Lawrence Dennis] of an industrial organization. And although it purports not to represent the views of the writer but to summarize an amalgam of Hanson and Schumpeter, it is even more astonishing to me that the comments forming the second part of the pamphlet and written by business men are comparatively mild and admit practically that the future of capitalism is tied to great modifications of the ‘private enterprise’ system.

548). Mais il était certain que le nouveau contexte – du reste, comme prévoyait le philosophe pragmatiste – posait de nouveaux problèmes et exigeait de nouvelles hypothèses et solutions.

Parallèlement à la querelle avec les réalistes politiques, la démarche de Dewey rencontra aussi des résistances dans la philosophie. Hormis Bertrand Russell, un adversaire intellectuel durant plusieurs décennies et farouche critique dans le domaine de l'épistémologie, la critique contre le pragmatisme gagna une nouvelle voix en Charles Wright Mills à partir des années 1940. Sociologue, il se joint au courant d'intellectuels qui déjà pendant les années 1920 dénonçait les faiblesses de la philosophie de John Dewey, William James et Charles Peirce. À l'époque, Lewis Mumford considérait le pragmatisme comme une philosophie qui symbolisait la société américaine, mais sans la force critique nécessaire à toute école philosophique. Dépourvu de principe ou de dogme absolu, dévoué seulement à l'empirisme, le pragmatisme serait une philosophie au service du pouvoir installé, un modèle argumentatif soumis à un ordre supérieur quelconque, soit-il politique, culturel, économique ou social. Cette faiblesse, notée comme « *Pragmatic Acquiescence* » par Mumford en 1926, a inauguré un long courant critique du mouvement pragmatiste américain.

Dans la perspective de Charles Wright Mills, le principal argument contre le pragmatisme est l'incapacité d'analyser les structures de pouvoir et le conflit de classes. Obsédé par une méthode appelée de *technologism*, Dewey « *avoids a really definite recognition and statement of the problem of political power* » (Mills, 1964 : 423). *Sociology and Pragmatism* a été écrit en 1942, comme dissertation de doctorat de Mills, mais le texte vient au grand public seulement en 1964. Il s'agit d'une édition posthume – Mills est mort en 1962. Le livre est publié 12 ans après le décès de Dewey, n'ayant par conséquent reçu aucune réponse du philosophe pragmatiste. La soi-disant inefficacité du pragmatisme à l'égard du problème du pouvoir demeure un problème en théorie politique contemporaine et source d'un ample débat, comme il sera exposé au chapitre suivant.

À partir des années 1940, Dewey ne s'intéressait plus avec la même intensité aux débats concernant la démocratie. Possiblement en raison du fait qu'il croyait avoir exposé de manière exhaustive les arguments et les réponses nécessaires pour entamer

une discussion rationnelle. Force est de reconnaître aussi que le contexte de l'après-guerre rendait très difficile – voire impossible – de défendre la démocratie comme une idée morale. Dewey savait qu'il avait perdu la querelle contre le réalisme. Comme l'observe Westbrook. « *both among philosophers and in the larger society, [Dewey] had become a figure widely honored and broadly ignored* » (1991 : 532). On ne peut pas dire que le philosophe était surpris de constater la victoire de la force sur l'intelligence. En 1927, il critiquait l'irrationalité des attaques envers le régime qui est censé privilégier la volonté populaire :

L'optimisme concernant la démocratie est devenu bien rare. Les dénonciations et les critiques de la démocratie nous sont bien connues. Cependant, leur ton maussade et leur absence de discernement trahissent leur source émotionnelle. Beaucoup de ces critiques révèlent la même erreur que celle dont témoignaient les premières louanges. (...) La politique démocratique telle qu'elle existe aujourd'hui suscite une critique abondante. Mais à moins que cette critique ne s'informe des conditions dont le gouvernement populaire est issu, elle ne pourra que faire montre d'un esprit de querelle, d'une nostalgie ou d'un sentiment de supériorité. (PP : 199-200)

La défaite contre les réalistes ne joue toutefois pas le rôle de point final dans la trajectoire intellectuelle de Dewey. La démarche du philosophe, marquée par l'antifondamentalisme pragmatique et par la défense intransigeante de la participation populaire aux affaires politiques, va inspirer une nouvelle génération d'intellectuels à partir des années 1970. La revanche de Dewey s'exprimera par la redécouverte de sa pensée, qui devient une référence pour les intellectuels engagés dans le débat sur les problèmes des démocraties délibératives; pour les auteurs critiques du modèle néolibéral prédominant au XXI^e siècle – tel que Jean-Pierre Cometti; et pour les penseurs enclins à une philosophie sociale, à l'exemple de Joëlle Zask. Par la transmission intergénérationnelle de sa pensée, Dewey transcende la querelle contre les réalistes du XX^e siècle et confirme son statut d'intellectuel de premier plan. Il a dépassé le *structural crunch* qui s'impose sur la communauté de savants et a accompli une rareté selon les critères de la théorie des réseaux intellectuels de Collins : la transmission au-delà d'une génération. Dans la prochaine section, un examen de deux aspects que nous jugeons essentiels dans la théorie deweyenne – la redistribution du pouvoir et la foi démocratique – signale la pertinence de sa pensée dans le débat intellectuel contemporain et renforce l'argument selon lequel le penseur américain occupe une place parmi les philosophes majeurs.

CHAPITRE TROIS

La revanche de Dewey : redistribution du pouvoir et foi démocratique

Le chapitre précédent avait pour objectif de revisiter la querelle entre John Dewey et les défenseurs du réalisme démocratique afin de souligner l'importance de cette rivalité à l'égard de la carrière intellectuelle de l'auteur américain. Pendant trois décennies, entre les années 1920 et 1940, le philosophe s'est battu avec ses adversaires à propos du rôle que le public pouvait avoir en démocratie. Tandis que Dewey recommandait l'enquête sociale comme un instrument essentiel pour dégager le public de son éclipse politique, les réalistes se concentraient à proposer un modèle de démocratie dans lequel le citoyen se limiterait à une participation secondaire et *ex post facto*, en laissant aux élites la prérogative et la responsabilité de décider des affaires publiques.

Dewey a perdu la bataille contre les réalistes. Le modèle de la démocratie procédurale est devenu prédominant dans le milieu académique surplombé par le réalisme et le béhaviorisme. Ce modèle devenant aussi une norme générale dans la politique effective après la Deuxième Guerre mondiale. Malgré la défaite, la rivalité contre les partisans du réalisme politique constitue un facteur décisif ayant fait en sorte que Dewey s'engage dans l'élaboration de sa propre théorie démocratique. Pour employer le lexique de Randall Collins, cette polémique permit à Dewey de canaliser sa créativité afin d'*attirer l'attention* du monde intellectuel et de la société en général sur une théorie alternative.

Le monde d'après 1945 correspond à une éclipse intellectuelle pour Dewey. Mais la fin du XX^e siècle, avec la débâcle du régime soviétique et l'apparent triomphe de la démocratie libérale, favorise une sorte de revanche de la part de l'auteur pragmatiste. À partir des années 1970, déjà, les idées du philosophe inspirent une nouvelle génération d'intellectuels. En philosophie, tel que mentionné au premier chapitre, la redécouverte de Dewey sera impulsée notamment par Richard Rorty, souvent identifié comme le penseur responsable de l'émergence du néopragmatisme. L'antifondamentalisme défendu par Dewey dialogue avec le perspectivisme postmoderne, dans lequel la démarche de Rorty s'insère. Mais c'est dans la pensée

politique que les idées de Dewey, auparavant considérées utopiques et naïves, gagnent à nouveau une attention particulière chez les intellectuels. Tel que mentionné au premier chapitre, la défense de la participation populaire dans les affaires politiques demeure un point central dans les théories concernant la démocratie délibérative, dont Habermas est une figure et un théoricien de premier rang. Sans perdre de vue l'héritage de la théorie critique, le penseur allemand reconnaît la pertinence du principe démocratique sous-jacent au pragmatisme et le considère utile à l'exercice visant à établir une communication rationnelle et libre de manipulation dans l'espace public. Ce sont précisément les éléments développés par Dewey pendant la querelle contre les réalistes – tels que la nécessité du réveil du public, la communication publique et démocratique et la critique des méfaits du libéralisme – qui prennent un nouvel élan et retrouvent des couleurs revigorées dans l'actualité.

En effet, la revanche de Dewey se matérialise concrètement par la transmission de sa démarche et de sa pensée chez des auteurs participant au débat intellectuel contemporain. Cette troisième section de la thèse montrera comment le capital culturel de Dewey (son œuvre immense, mais aussi la qualité des arguments qu'il a opposés à ses rivaux réalistes malgré la victoire conjoncturelle de ces derniers) sert aujourd'hui à la reconstruction d'une référence importante pour des penseurs qui se penchent sur les problèmes contemporains de la démocratie. Premièrement, nous soulignerons que la redécouverte de Dewey incite des philosophes français comme Jean-Pierre Cometti et Joëlle Zask à développer une critique des contradictions du néo-libéralisme et à défendre la valeur d'une philosophie sociale, moins abstraite et davantage intéressée aux problèmes concrets du citoyen. Ensuite, le chapitre fait état de la littérature américaine actuelle dans laquelle une famille d'intellectuels engagés dans la relecture de Dewey soutient que la théorie démocratique du penseur pragmatiste garde un potentiel critique notable, contrairement à ce qu'affirmaient les réalistes au milieu du XX^e siècle. Des auteurs tels que Westbrook (1993a), Hildreth (2009), Kadlec (2007) et Caspary (2000) argumentent – et nous partageons ce point de vue – que Dewey est tout à fait conscient de la notion de pouvoir et de conflit, si chère aux réalistes. En tenant compte de la redécouverte de Dewey dans la pensée française et dans le retour du débat à l'égard de la démocratie aux États-Unis, l'actualisation de Dewey renforce la thèse à l'effet que le penseur a réussi à franchir le barrage de la transmission intergénérationnelle et qu'il peut prétendre aujourd'hui au titre de penseur majeur de la théorie démocratique. Un

demi-siècle après son éclipse, Dewey maintient un lien important avec la pensée contemporaine dont il contribue encore à définir les contours et les écoles.

En étudiant la redécouverte de la théorie démocratique de Dewey, le présent chapitre a pour objectif principal de souligner deux aspects de la démarche du philosophe qui, selon notre point de vue, se révèlent pertinents en ce qui concerne la nature de la démocratie. À l'égard de l'édifice théorique de John Dewey, nous défendons que la *redistribution du pouvoir* et la *foi démocratique* constituent des éléments essentiels du modèle contruit par l'auteur. Ces concepts inhérents à la démarche deweyenne contribuent à l'élaboration d'une théorie démocratique plus complète que celle des réalistes, car elle associe des éléments réalistes (le pouvoir) et éthiques (la foi démocratique). Notre objectif est d'indiquer la place et la fonction de ces concepts dans la démarche deweyenne. En s'appuyant sur les auteurs qui soulignent le criticisme de Dewey et l'aspect moral de sa théorie démocratique, nous soutenons que la théorie démocratique de l'auteur s'inscrit dans une perspective réaliste-éthique. La redistribution du pouvoir et la foi démocratique saisies par la relecture de Dewey mettent en évidence la valeur de sa vision à propos des problèmes et des solutions pour la démocratie. Elle sont aussi la preuve de la revanche de l'auteur par rapport aux défenseurs du réalisme politique et confirment le potentiel de transmissibilité intellectuelle du philosophe démocrate radical.

3.1- La redécouverte de Dewey : critique du néolibéralisme

Dans les années polarisées de l'époque de Dewey, le philosophe américain était largement identifié comme un penseur libéral, de tendance progressiste. Une lecture plus attentive des écrits de l'auteur indique, cependant, la singularité de la démarche deweyenne dans la tradition libérale aux États-Unis. Certes, le philosophe se présentait comme un défenseur des libertés individuelles et des valeurs démocratiques. Mais la critique des méfaits du libéralisme économique positionnait l'auteur comme une voix minoritaire dans le *mainstream* intellectuel américain (Westbrook, 1991 : xiv; Zask, 2015 : 99). À l'époque de Dewey, la critique du libéralisme industriel constituait une déviance dans le contexte des années 1930, et ce, même si le capitalisme devait répondre d'une crise profonde et se disputait politiquement avec des régimes totalitaires. De nos jours, les remarques qui dénoncent les distorsions du libéralisme politique de Locke imposées par un libéralisme économique fondé sur le profit individuel et la

propriété privée représentent une source importante pour une réflexion à propos des contradictions de la démocratie. Ce positionnement de John Dewey, singulier à l'époque de l'auteur et apprécié à nouveau de nos jours, constitue le premier point notable à l'égard de l'usage que font les auteurs contemporains de la démarche du philosophe.

Jean-Pierre Cometti fait partie des intellectuels qui se sont penchés sur la redécouverte de la pensée de John Dewey et de sa vision libérale particulière. Traducteur de plusieurs écrits de l'auteur américain et commentateur de l'œuvre, Cometti récupère des éléments théoriques deweyiens importants afin de signaler la pertinence de cette démarche au XXI^e siècle. D'emblée, Cometti note que Dewey était victime d'un « malentendu », puisqu'il était considéré par des intellectuels tels que Bertrand Russell, Ludwig Wittgenstein et d'autres Européens comme une voix de l'idéologie capitaliste. Le commentateur français souligne plutôt l'importance de situer Dewey comme le défenseur d'un *libéralisme radical*, fondé sur la démocratie, en opposition aux inégalités déjà accentuées à l'époque et devenues plus profondes avec le triomphe du néolibéralisme aujourd'hui. Comme l'explique Cometti, « la défense du libéralisme, sous la forme radicalisée que Dewey entendait lui donner, est un autre nom pour ce qu'il appelle, peut-être plus fondamentalement, la démocratie radicale » (Cometti, 2016 : 14). Selon l'auteur français,

En dépit des malentendus auxquels elle est exposée, l'idée d'une radicalisation du libéralisme, telle que Dewey l'entend, entre directement en rapport avec son combat pour la démocratie ; elle se situe exactement au point opposé des conséquences désormais attribuées, que ce soit pour les déplorer ou pour s'en accommoder, à la politique néolibérale de la plupart des États. (Ibid : 19-20)

Cometti remarque la singularité de la démarche deweyienne, en tenant compte des traditions philosophiques et politiques européennes, en particulier de la France. La philosophie politique de Dewey représente un souffle revigorant « dans un pays où, il est vrai, l'influence conjuguée du kantisme, de la phénoménologie et du marxisme pouvait difficilement accueillir une pensée aussi peu soucieuse d'*a priori* et de dialectique » (Ibid : 179n3). Contre un examen superficiel de ses écrits, Cometti note que Dewey doit être reconnu comme « un des critiques les plus déterminés et les plus incisifs de ce que beaucoup déplorent dans le libéralisme » (Ibid : 9-10). Au-delà de « rendre justice » à l'auteur américain, Cometti juge pertinent de reconsidérer la pensée deweyienne dans un contexte historique où les impasses sociales dans les démocraties libérales se sont installées « avec une extension d'échelle encore plus importante qui

éloigne chaque jour davantage les individus des lieux de décision et qui dilue la démocratie dans ce que Dewey considérait déjà comme une forme d'anonymat et d'impersonnalité » (Ibid : 11).

La clarification du positionnement intellectuel de Dewey constitue un point de départ pour Cometti afin de développer sa propre démarche à partir de l'interprétation des écrits politiques et philosophiques de l'américain. Un des points sur lesquels l'auteur français se penche concerne le problème du libéralisme, thème central dans l'œuvre de Dewey, dans le contexte des sociétés démocratiques. Cometti argumente que les inégalités économiques inhérentes au modèle capitaliste et renforcées par le néolibéralisme posent une difficulté pour les démocraties. L'auteur se joint au criticisme de Dewey et confirme la transformation du libéralisme, « après une première phase émancipatrice, en un catéchisme faisant obstacle à toute possibilité de changement et justifiant un ordre économique privant de réalité la liberté à laquelle il doit son nom » (Ibid : 47). Ce diagnostic, souligne Cometti, était déjà évident pour le philosophe américain au premier tiers du XX siècle et justifie la plaidoirie du penseur libéral en faveur d'une réforme radicale de la société démocratique. De nos jours, écrit Cometti, les problèmes dénoncés par Dewey se sont aggravés :

Les démocraties libérales (...) ont abandonné en chemin les idéaux qui les avaient vues naître; elles ont échoué, là où elles étaient attendues. La raison tient (...) à ce que les droits formellement reconnus à l'individu ne lui donnent aucun pouvoir sur les conditions auxquelles il est exposé dans son existence réelle ni sur les perspectives de réalisation de soi qu'il peut espérer et puiser » (Ibid : 256).

Ce passage de Cometti est important, car il souligne comment le citoyen reste dépourvu des conditions d'action politique dans le contexte démocratique contemporain. Autrement dit, l'auteur français corrobore le diagnostic partagé par Lippmann et Dewey pendant les années 1920 à l'égard de la position secondaire du public. Cometti définit l'individu dans la démocratie comme un « spectateur », soumis à des conditions « sur lesquelles il n'a aucune prise, sur lesquelles ses droits de citoyen, à commencer par le vote, ne lui donnent pas de réels pouvoirs » (Ibid : 257). Pour cette raison, il affirme la pertinence de la pensée politique de Dewey, car les problèmes identifiés par l'auteur américain demeurent significatifs encore aujourd'hui, de même que les solutions prescrites pour opérer des changements dans l'état des choses, particulièrement en ce qui concerne les réalités économiques. Comme le remarque le philosophe français, les critiques de Dewey contre les défauts du libéralisme dans la

démocratie demeurent importantes en raison du lien entre ces deux idées-forces : « Pour Dewey, l'avenir de la démocratie ne se dissocie pas de celui du libéralisme » (Ibid : 222).

Il convient de souligner que le problème de l'impuissance du citoyen noté par Cometti s'aligne avec le propos du présent chapitre, à savoir d'indiquer les aspects que nous considérons comme importants dans la relecture de la pensée de John Dewey. Tel que nous avons annoncé au début de la section, la démarche politique de Dewey touche au problème de la *redistribution du pouvoir* dans la démocratie, thème sur lequel on se penchera dans les prochaines pages. Dans la perspective de Cometti, la concentration du pouvoir aux mains d'une élite économique – ou comme Dewey les nommait, les « capitaines de l'industrie » (PP : 306) – a formé un cadre politique dans lequel un des principes du libéralisme classique, l'individualité, est profondément affecté. Selon la démarche de Cometti, en accord avec la pensée libérale de Dewey, l'avenir de la démocratie repose sur la valorisation de l'individu, sur la nécessité de créer les conditions favorables au développement de l'individualité ou selon les mots de l'auteur, « la faculté, pour chacun, de décider lui-même de l'orientation de sa vie et du contenu qu'il entend lui donner » (Cometti, 2016 : 266). Ce changement social et politique exige un « échange » et une « communication » qui inciterait l'individu à prendre conscience de son rôle dans la société et à se lancer dans une action politique. Amenuisée par le néolibéralisme, la valorisation de l'individualité ne peut être consacrée, selon notre interprétation des remarques de Cometti et de Dewey, qu'à partir d'une nouvelle configuration des libertés dans la société ou, autrement dit, d'un partage plus équilibré du pouvoir dans le régime démocratique.

La critique de Jean-Pierre Cometti envers le néolibéralisme à partir des éléments de la philosophie politique de John Dewey confirme la redécouverte du penseur américain dans le contexte intellectuel contemporain. Cometti comme Dewey constate que les problèmes de la démocratie libérale concernent toujours « la distance entre les citoyens et les institutions politiques » ainsi que « les écarts et les inégalités croissants » et que ces réalités sont toujours les nôtres. « C'est pourquoi le diagnostic de Dewey, en dépit des conditions différentes, conduit du moins à penser que les problèmes qu'il lui associe sont à bien des égards semblables » (Ibid : 235)

3.2 – *L'enquête sociale comme un instrument émancipateur du public*

Le renouvellement de la pensée politique de John Dewey ne se justifie pas seulement en raison de sa critique précise contre les abus du libéralisme économique. Tel que mentionné aux sections précédentes, la vision de l'auteur reste une référence pour les auteurs qui se penchent sur l'action politique du citoyen dans la démocratie, dans la mesure où Dewey indique les conditions nécessaires afin de dégager le public de son inertie politique. Le réveil du public, défendu par Dewey pendant la querelle contre les réalistes, se traduit de nos jours par une expression assez courante, à savoir *la politisation du citoyen*. La participation du public aux affaires politiques, thème central dans le débat autour des démocraties délibératives, constitue le but à poursuivre selon les auteurs qui défendent l'enquête sociale comme instrument émancipateur du citoyen.

Joëlle Zask appartient à la catégorie de penseurs qui incarne la transmissibilité de la démarche de John Dewey dans le monde intellectuel contemporain, non seulement par le biais des idées concernant l'éducation et la théorie politique, mais aussi par la philosophie sociale. L'auteure française souligne l'influence de la théorie de l'enquête, présentée par Dewey en réponse aux attaques des réalistes contre le public, dans plusieurs « mouvements » des sciences sociales, tels que l'interactionnisme symbolique en sociologie, la méthode ethnographique en anthropologie et la démocratie participative en science politique (Zask, 2015 : 4-5). La démarche deweyenne est présente, selon ce qu'observe Zask, en une diversité d'auteurs qui inclue des noms tels que Robert Park, Erving Goffman³¹, Franz Boas, Clifford Gertz, Hans Joas et Jürgen Habermas (Ibid : 5). L'auteur française défend que cette famille d'intellectuels reproduit « dans la lignée de Dewey une théorie de l'enquête inclusive », ciblée sur le développement de la démocratie.

Selon Zask, une des fonctions de la philosophie sociale consiste à proposer des alternatives pour les problèmes de la démocratie au-delà des formules institutionnelles ou de l'action des gouvernants. Ce courant scientifique a pour objectif de réfléchir à l'interaction des individus et aux conséquences de cette interaction sur la société (Ibid : 7). Du point de vue politique, la philosophie sociale s'intéresse aux enjeux de la *démocratie culturelle*, autrement dit, aux habitudes démocratiques qu'ont les individus

³¹ À son tour, Erving Goffman est une référence pour la théorie des réseaux intellectuels développée par Randall Collins, tel que mentionné dans le chapitre premier.

(Ibid : 8). La valeur de la contribution de Dewey, selon la commentatrice, réside dans la présentation d'un instrument – l'enquête sociale – capable à la fois de mesurer et d'améliorer la participation politique du public, et par conséquent la qualité de la démocratie. Zask affirme que la méthode préconisée par Dewey « nous permet de repenser la fonction de l'individualité et de revitaliser la citoyenneté dans les sociétés planétairement reliées, inégalitaires et gravement excluantes qui sont les nôtres » (Ibid : 112).

Zask reprend l'argument du penseur pragmatiste, tel qu'avancé dans *Le public et ses problèmes*, à l'effet que l'enquête sociale est le moyen par lequel le public peut occuper une position active dans la politique. L'émancipation du citoyen dépend donc des étapes décrites par Dewey : reconnaissance de soi-même dans la société, identification des intérêts communs, formulation de possibles actions en faveur des intérêts identifiés, mobilisation et, finalement, vérification des conséquences. « Le problème est donc que les publics chaotiques se coordonnent en un public suffisamment unifié et structuré pour qu'il accède à une existence *politique* [emphase de l'auteur]. Là réside le nécessaire appel à la pratique généralisée de l'enquête sociale » (Ibid : 94). Autrement dit, Zask s'appuie sur la théorie de l'enquête de Dewey pour indiquer le chemin de la *politisation* du citoyen en démocratie. « Les publics des démocraties modernes ne peuvent accéder à l'action politique qui relève de leurs droits et constituent le cœur de l'idée démocratique (...) que par des enquêtes sur les mécanismes de leur propre apparition » (Ibid : 95).

Comme il est possible de l'observer, Joëlle Zask relance la défense de l'enquête sociale proposée par Dewey afin de modifier le déséquilibre et la concentration du pouvoir dans la démocratie. Dans un autre texte, publié en anglais dans la *Revue Internationale de Philosophie*, Zask remarque que l'enquête sociale doit être considérée essentiellement comme une méthode dont la finalité consiste à « *empowering citizenry* » (1999 : 34). Selon Zask, c'est précisément le dessein de stimuler le public à s'approprier ses facultés politiques qui pousse Dewey à se lancer dans la production intellectuelle et la militance contre les réalités politiques de son époque (Ibid : 35). Il est donc possible de suggérer un lien entre enquête sociale, émancipation politique et démocratie. La notion relevée par Zask à partir de la démarche de Dewey sera importante pour la construction de l'argument selon lequel la *redistribution du pouvoir* est au cœur de la philosophie politique deweyenne.

Comme le renforce Zask, la pertinence de la démarche deweyienne réside dans sa « composante populaire » ou dans le souci de proposer une philosophie sociale souhaitant qualifier la condition politique du citoyen dans la démocratie. Cette caractéristique confère à Dewey, selon l’auteure française, l’étiquette de « philosophe public », à la différence des intellectuels qui se positionnent comme « conseiller du prince » ou qui prétendent agir comme un philosophe-roi (Zask, 2015 : 112).

Dans la littérature française, d’autres auteurs développent une démarche similaire à celle de Zask et renforcent l’importance de Dewey dans l’actualité. Sandra Laugier (2018) considère la politique comme une activité sociale proche du citoyen. En explorant le concept de *forme de vie* emprunté à Ludwig Wittgenstein, elle défend que la démocratie s’insère dans une telle définition. Les mouvements populaires qui proposent des changements dans l’ordre institutionnel constituent une expression de la démocratie comme forme de vie. Dans cette perspective, Laugier observe comment l’enquête sociale proposée par la théorie démocratique de Dewey confère un pouvoir politique au citoyen ordinaire :

La théorie de l’enquête de Dewey situe la politique à l’écart des jeux de pouvoir fondés et des débats sur les institutions ou l’ordre constitutionnel, mais aussi des théorisations des savants. Dewey envisage le politique à partir de son expression la plus élémentaire : *la revendication d’un droit* [emphasis de l’auteur] qui s’élabore dans le processus de « constitution d’un public ». Il entend simplement faire valoir les avantages du recours à la *méthode* [idem] de la démocratie et rappeler que les citoyens ordinaires sont toujours parties prenantes de l’administration des affaires publiques. (Laugier, 2018 : 165)

L’enquête sociale apparaît donc comme un élément pertinent de la pensée de John Dewey, selon les auteurs contemporains qui se penchent sur sa philosophie. La défense de l’enquête sociale comme instrument émancipateur du citoyen constitue pour nous une triple preuve du succès de Dewey aujourd’hui : elle confirme la transmissibilité de la pensée de l’intellectuel pragmatiste; elle se présente comme un élément important dans le débat concernant la démocratie contemporaine; et, finalement, elle indique que la théorie démocratique de Dewey propose une redistribution du pouvoir, dans la mesure où l’enquête sociale permet la politisation du public.

3.3- Une relecture du pouvoir dans la pensée de Dewey

Au chapitre précédent, nous avons vu que la querelle entre John Dewey et les réalistes se penche sur la compétence et le rôle du public dans la conduite des affaires

publiques. À la différence de ses rivaux, Dewey argumentait que le modèle idéal de démocratie implique un surcroît de la participation politique du public, et non une restriction. Ce débat tourne autour d'un point central – voire le plus important – dans la science politique : le problème du pouvoir. Rappelons que les intellectuels critiques de Dewey l'accusaient de négliger les réalités du pouvoir dans le contexte des années 1920 et 1930. Cette supposée faiblesse reprochée à Dewey l'a accompagnée jusqu'à la fin de sa vie. La lecture actuelle de la philosophie du penseur américain révèle, cependant, qu'il garde une notion précise des enjeux concernant le politique, si chers à la perspective réaliste.

Robert Westbrook, un des auteurs engagés dans la redécouverte de la pensée de Dewey, affirme que l'accusation d'une myopie présumée concernant le politique relève d'une incompréhension des arguments du philosophe pragmatiste. Selon le commentateur, Dewey ne négligeait pas la nécessité du pouvoir; il défendait plutôt son exercice par le peuple, malgré les difficultés évidentes pour la réalisation de cette tâche :

What was really at stake between Dewey and many of those who charged him with a lack of concern with power was not, in the end, any disagreement about the inevitability of the exercise of power in political life, but rather Dewey's refusal to abandon his democratic faith, his conviction that power — even forms of power that elites have guarded most closely such as the power to make foreign policy — can and should be invested not in insulated elites but in institutions that invite the full participation of ordinary citizens. (Westbrook, 1993a : 219-20)

Dans la littérature américaine plus récente, Roudy Hildreth et Joel Wolfe remarquent que la notion de pouvoir est implicite dans la théorie démocratique de Dewey. Hildreth affirme que la démarche deweyienne ne néglige ni le conflit politique ni l'existence du pouvoir. Pour soutenir cette interprétation, l'auteur va au-delà de la définition classique de pouvoir – A est capable d'influencer le comportement de B – et explique que Dewey défend une conception distincte, comprenant le pouvoir comme *la capacité d'agir* dans un environnement social où cohabitent différentes forces (Hildreth, 2009 : 790). Hildreth affirme encore que l'enquête sociale permet à l'individu d'identifier les relations de pouvoir qui perpétuent les inégalités sociales et de *se lancer dans une action politique* pour changer cette réalité. Cette condition établie par Dewey constitue, selon le commentateur, la preuve que le pouvoir fait partie de la théorie démocratique du penseur américain : « *The merit of inquiry is that the taken for granted aspects of our lives, including relations of power, can be disclosed, understood, and possibly altered through political action* » (Ibid : 799). Wolfe, à son tour, présente une interprétation similaire en soulignant que Dewey propose une vision « tacite » du

pouvoir. La notion de pouvoir chez Dewey est insérée en effet dans une « théorie de la praxis » qui se concentre sur la capacité inhérente des agents de modifier l'ordre social. Wolfe note que:

Dewey's analysis of praxis in terms of how agents make differences and how they do so in order to control future events provides the basis for arguing that his pragmatism contains a theory of power. (...) In contrast to notions of "power over" and "power to," the pragmatist notion is that power arises within and operates through modes of joint participation of human activity. (Wolfe, 2012 : 6)

La notion de pouvoir dans la perspective deweyienne s'insère dans une discussion à propos du caractère critique du pragmatisme, courant philosophique dont Dewey est l'un des pères fondateurs (voir Chapitre 1). La question se concentre sur les possibles contributions du pragmatisme pour la compréhension du politique, en contraste avec le réalisme et d'autres lignes de pensée qui se penchent sur les problèmes de la démocratie. Défenseuse du *critical pragmatism*, Alison Kadlec affirme quant à elle que Dewey est conscient des phénomènes comme le pouvoir et la domination sociale, particulièrement dans le modèle de la démocratie délibérative.

While Dewey's view of politics is deeply deliberative, this does not mean that he did not grasp the importance of identifying the institutional manifestations or power that perpetuate distortions in communication. Although some have suggested that these issues were simply not important to Dewey, given his lack of attention to institutions in *The Public and Its Problems*, I find this objection unpersuasive. (Kadlec, 2007 : 99)

À titre de preuve du caractère critique du pragmatisme, l'auteure américaine cite un passage de *Liberalism and Social Action* (LW 11 : 38-39) qui souligne l'imposition d'un « ordre social » par une « classe économique dominante » afin d'empêcher le public de formuler un jugement précis sur les affaires politiques. Selon Kadlec, les remarques de Dewey contre la domination exercée par une élite économique, en résonance avec la militance du philosophe pendant les années 1930, forment la conviction de l'existence d'un pragmatisme effectif contre les réalités du politique. Le pragmatisme critique suggéré par Dewey, ajoute Kadlec, se caractérise par un double front : la reconstruction de l'idéologie libérale et le déclenchement d'une action politique pour changer l'ordre institutionnel (Kadlec, 2007 : 103).

Un débat sous-jacent à la conception du pouvoir dans la perspective deweyienne est la notion de conflit. Les commentateurs sympathiques à Dewey soulignent que la notion transactionnelle de la théorie deweyienne tient compte de la diversité et de la divergence des groupes sociaux, et donc du conflit. En remarquant que Dewey lui-même admettait l'existence du conflit dans plusieurs écrits, Caspary (2000 : 23) et

Hildreth (2009 : 796) mentionnent un passage de *Liberalism and Social Action* : « *Of course, there are conflicting interests; otherwise there would be no social problems* » (LW 11 : 56). En fait, la critique à l'effet que Dewey néglige le conflit en tant que partie inhérente de la société est un erreur d'interprétation de la pensée du philosophe. Dans une des sections du livre *Ethics* (LW 7), l'auteur considère comme un faux dilemme l'idée répandue selon laquelle il existe un conflit entre l'individu et la société. Dewey affirme que le problème à être analysé est plutôt l'occurrence des disputes *entre* des groupes dans la société.

There is no single thing denominated « society »: there are many societies, many forms of association. These different groups and classes struggle in many ways against one another and have very diverse values. Men associate in friendship and in antagonism; for recreation and for crime; they unite in clubs and fraternities, in cliques and sects, in churches and armies; (...) they unite in nations and the nations war with one another; (...) there are then a multitude of conflicts not between individuals and society but between groups and other groups, between some individuals and other individuals. (E, LW7: 324-325)

En plus de souligner l'importance de l'enquête sociale et de l'action politique pour l'émancipation du public, comme le font Hildreth et Wolfe, Caspary recommande la participation d'un médiateur à l'intérieur d'un modèle de démocratie délibérative. Caspary soutient que le modèle délibératif est le plus indiqué pour surmonter les conflits, car il permet l'emploi d'une « intelligence sociale » – un terme deweyien – en quête des solutions « *win-win* » dans la démocratie (Caspary, 2000: 43).

Ce bref résumé concernant la relecture de la théorie politique de John Dewey indique que, malgré ses attaques frontales envers la perspective réaliste, l'auteur considère la réalité du pouvoir dans sa démarche à propos de la démocratie. Pour notre part, nous partageons les interprétations présentées par les auteurs contemporains à l'effet que Dewey était attentif aux conséquences inhérentes de l'exercice du pouvoir, tels que la centralisation de l'autorité, le clivage politique ou économique et la privation de liberté du public. En fait, la position de Dewey est plus avancée que celle des réalistes dans la mesure où elle propose un changement des structures du pouvoir, de manière à améliorer la qualité du régime démocratique. Le philosophe libéral jugeait prioritaire la recherche des éléments essentiels au renforcement de la démocratie, et non pas l'élaboration d'une solution pour maintenir l'ordre établi. Comme le remarque Zask, Dewey est moins intéressé aux problèmes des gouvernants et tient pour objectif, par rapport au public, de « lui restituer le pouvoir et les compétences que la complexification croissante des relations interhumaines et la 'mondialisation' des liens

d'interdépendance lui ont fait perdre » (Zask, 2001a : 23). C'est dans ce sens que Dewey propose une démocratie radicale, une démocratie fondée sur un libéralisme qui assure effectivement la liberté de l'individu, au lieu de lui imposer des contraintes d'ordre économique, politique et social.

La relecture de la pensée politique de Dewey révèle donc que l'auteur américain était avisé sur des enjeux concernant les réalités du pouvoir et les obstacles à l'encontre d'une transformation radicale de l'ordre démocratique, autrement dit l'émancipation politique du public. Ce troisième aspect de la redécouverte de la philosophie de Dewey, associé à la critique du néolibéralisme et à l'importance de l'enquête sociale citées antérieurement, renforce l'argument selon lequel l'auteur libéral demeure en surplomb dans sa revanche contre les réalistes et leur vision restrictive de la démocratie. Dewey ne se conforme pas au diagnostic des difficultés du public de s'identifier politiquement; il dépasse cette constatation et propose un modèle complètement nouveau – et à vrai dire, inachevé jusqu'à nos jours – pour la démocratie.

Tenant compte des trois aspects cités plus haut de la revanche de Dewey contre les réalistes, il convient de noter que l'influence de Dewey sur les intellectuels d'aujourd'hui confirme la longévité de sa pensée politique. Ses idées demeurent utiles à la formulation d'une démarche critique quant au modèle néolibéral et d'un changement par rapport aux enjeux démocratiques, en considérant comme impérative la participation politique du citoyen, à la différence des courants conservateurs et élitistes de la philosophie politique. La relecture de Dewey révèle encore d'autres éléments qui renforcent la singularité de sa pensée, plus sophistiquée que celle des penseurs qui soulignent plutôt l'autonomie du politique, l'action des élites et l'inévitabilité du conflit, aspects typiques de la vision purement réaliste de la démocratie.

Dans les prochaines pages, un examen attentif des écrits deweyiens indiquera que l'auteur a élaboré une théorie plus complète de la démocratie, car elle considère des éléments négligés par la démarche réaliste, tels que la redistribution du pouvoir et la démocratie comme une idée morale. Cette analyse a pour objectif de conduire à la conclusion selon laquelle la théorie démocratique de Dewey garde une composante réaliste et éthique et que cette caractéristique constitue la raison de fond de la singularité intellectuelle de l'auteur et de son actualité renouvelée.

3.4 – L'essence de Dewey : redistribution du pouvoir et foi démocratique

En suivant le mouvement de redécouverte de la pensée de John Dewey, nous arrivons au point où nous jugeons essentiel de souligner le cœur de la démarche du philosophe pragmatiste. Selon notre interprétation, l'originalité de la perspective deweyenne de la démocratie repose sur sa composante hybride, à la fois *réaliste* et *éthique*. Cette caractéristique de la démarche deweyenne repose sur deux principes que nous examinerons à présent : la *redistribution du pouvoir* et la *foi démocratique*. Notre argumentation soulignera que ces deux aspects forment le nœud de la pensée politique deweyenne, car ils représentent les aspirations et les attentes de l'auteur à propos de la démocratie et touchent aux concepts les plus importants développés par l'auteur au long de sa trajectoire intellectuelle et militante.

La redistribution du pouvoir est associée naturellement à la notion de domination et de conflit dans la société. Tel que déjà mentionné, plusieurs auteurs soutiennent – ce à quoi nous nous rallions – que Dewey avait conscience de ce phénomène politique. La démarche du philosophe, cependant, va au-delà de cette constatation. En tenant compte des écrits et de l'action militante pendant sa trajectoire intellectuelle, il est possible d'affirmer que Dewey considère la redistribution du pouvoir comme une condition *sine qua non* à l'avènement de la démocratie. Un des passages les plus explicites quant à la nécessité de réforme de l'ordre politique se rencontre dans *Imperative Need: a New Radical Party*. Alors que frustré par la politique de son temps aux États-Unis, Dewey propose comme solution un changement radical de la réalité imposée par les élites :

Power today resides in the control of the means of production, exchange, publicity, transportation, and communication. Whoever owns them rules the life of the country, not necessarily by intention, not necessarily by deliberate corruption of the nominal government, but by necessity. Power is power and must act, and it must act according to the nature of the machinery through which it operates. In this case, the machinery is business for private profit through private control of banking, land, industry, reinforced by command of the press, press agents and other means of publicity and propaganda. In order to restore democracy, one thing and one thing only is essential. (NRP, LW 9 : 76-77)

La conviction de Dewey en défense d'une nouvelle distribution du pouvoir politique ne saurait être plus claire :

The people will rule when they have power, and they will have power in the degree they own and control the land, the banks, the producing and distributing agencies of the nation. Ravings about Bolshevism, Communism, Socialism are irrelevant to the axiomatic truth of this

statement. They come either from complaisant ignorance or from the deliberate desire of those in possession, power and rule to perpetuate their privilege. (Idem)³²

Un autre passage qui mesure la vision réaliste de Dewey et la nécessité de modifier l'ordre démocratique date du début des années 1930, dans le texte *Why I am Not a Communist*:

We in the United States have no background of a dominant and overshadowing feudalism. Our troubles flow from the oppressive exercise of power by financial overlords and from the failure to introduce new forms of *democratic* [l'auteur souligne]control in industry and government consonant with the shift from individual to corporate economy. (WNC, LW9 : 92)

Tel que suggéré dans l'extrait, Dewey est pleinement au courant des problèmes posés par la concentration de pouvoir dans la démocratie libérale américaine. Cette position critique, toutefois, n'implique pas une défense du communisme – tout au contraire, car Dewey expose plusieurs arguments contre cette idéologie, à commencer par le biais autoritaire. Ce que l'auteur met en relief est l'impératif de rétablir un nouvel équilibre des forces par des moyens démocratiques, en vue de fins également démocratiques. La manière d'interrompre l'usage « oppressif » du pouvoir de l'élite économique est de transférer plus de pouvoir aux classes défavorisées par ce modèle.

En effet, une plaidoirie en faveur de la redistribution du pouvoir ne pourrait exister dans la pensée de John Dewey si l'auteur n'avait pas une perspective réaliste sur les affaires politiques. Dans d'autres écrits, l'auteur expose de manière étendue sa vision critique, en remarquant que le pouvoir est inhérent au conflit politique et en identifiant le jeu de forces qui prédomine dans les relations sociales. Dewey fait appel à l'histoire dans *Authority and Social Change* pour affirmer que les événements politiques consistent en une lutte entre des groupes qui détiennent le pouvoir et ceux qui exigent un nouvel ordre social, dans une bataille entre l'Ancien et le Moderne. Selon la perspective du philosophe américain,

The persons and classes who exercised the power that comes from the possession of authority were hostile to the variable and fresh qualities, the qualities of initiative, invention and enterprise in which change roots. (...)

It was also a struggle between groups and classes of individuals — between those who were enjoying the advantages that spring from possession of power to which authoritative right

³² Ce passage de Dewey est cité par Westbrook en deux occasions. Dans *John Dewey and American Democracy*, (1991 : 442), le commentateur souligne cet extrait pour affirmer que « *the redistribution of power was the first priority of the social-democratic proposals he [Dewey] advances.* » Dans un autre texte, Westbrook (1993a : 205) fait référence à cet argument de Dewey afin d'expliquer la notion de pouvoir selon le philosophe pragmatiste, comme nous l'avons mentionné plus haut au sujet la redécouverte de la pensée deweyienne.

accrués, and individuals who found themselves excluded from the powers and enjoyments to which they felt themselves entitled. (ASC, LW 11: 132-133)

Dewey fournit cette explication afin de décrire le triomphe de la bourgeoisie industrielle dans le nouveau partage du pouvoir politique. La classe sociale ascendante modifia l'équilibre des forces en employant comme justification de son action politique la doctrine du libéralisme économique, philosophie adaptée aux intérêts de ce groupe dont l'influence découle de la richesse obtenue à travers la propriété privée³³. Les agents du libéralisme économique établirent une autre configuration du pouvoir politique et, corollairement, imposèrent une domination sur les classes économiquement défavorisées :

(...) In consequence, the new philosophy [le libéralisme], in the very act of asserting that it stood completely and loyally for the principle of individual freedom, was really engaged in justifying the activities of a new form of concentrated power – the economic, which new form, to state the matter moderately, has consistently and persistently denied effective freedom to the economically underpowered and underprivileged. (ASC, LW11 : 136)

En remarquant l'emprise d'une nouvelle classe sociale dans le partage du pouvoir, Dewey met en relief la possibilité de changement dans l'ordre politique. Ces remarques de Dewey n'indiquent pas simplement que l'auteur garde une perspective réaliste; Dewey dépasse cette vision, car il propose un changement dans les rapports de force entre les groupes, en faveur du citoyen écarté des enjeux publics. Si l'avènement de la démocratie moderne résulte de la victoire d'une élite économique qui a imposé sa force sur l'ordre aristocratique, Dewey argumente en faveur de la possibilité d'aboutir à une nouvelle transformation sociale, plus *démocratique*, de sorte à permettre l'action d'un public politiquement effectif. Ce changement serait réalisable, nous l'avons vu dans les pages précédentes, au moment où le public se lance dans une enquête sociale. La démocratie deweyenne, en somme, demande l'*empowerment* du public. Cette notion de Dewey prend un pas d'avance sur la démarche réaliste, car celle-ci tend à se concentrer autour de l'action politique des institutions et des groupes déjà tenants du pouvoir.

³³ *Liberalism and Social Action* (LW 11) figure comme l'un des écrits les plus célèbres de Dewey à l'égard de la mutation du libéralisme *glorieux*, forgé par Locke, vers une philosophie qui justifia plutôt le *laisser-faire* économique. Selon l'interprétation de Dewey, la nouvelle version du libéralisme a augmenté l'iniquité sociale au lieu de protéger la liberté individuelle (29). C'est dans ce texte également que Dewey va défendre le *libéralisme radical* (45), une philosophie dévouée à libérer l'individu des contraintes imposées par un système politique et économique oppressif. Tel que nous l'avons vu dans les pages précédentes, les observations de Dewey inspirent chez Jean-Pierre Cometti une critique du néolibéralisme contemporain et conduisent Alison Kadlec à la défense du *critical pragmatism*.

Il convient de souligner que, dans la philosophie de Dewey, pouvoir et liberté gardent une relation directe. L'auteur affirme, en lien avec la tradition pragmatiste, que la liberté ne constitue pas un idéal abstrait, une entité métaphysique. La liberté d'un individu se mesure dans ses possibilités concrètes d'action dans la réalité. Liberté, en termes pratiques, signifie pouvoir selon la démarche deweyienne. Comme Dewey le soutient dans *Liberty and Social Control* :

Well, in first place, liberty is not just an idea, an abstract principle. It is power, effective power to do specific things. There is no such thing as liberty in general; liberty, so to speak, at large. If one wants to know what the condition of liberty is at a given time, one has to examine what persons can do and what they cannot do. The moment one examines the question from the standpoint of effective action, it becomes evident that *the demand for liberty is a demand for power* [nous soulignons], either for possession of powers of action not already possessed or for retention and expansion of powers already possessed. (LSC, LW 11 : 360)

En plus de soustraire tout caractère abstrait et d'établir une correspondance entre liberté et pouvoir, Dewey explique que la liberté – autrement dit, le pouvoir – obéit à une relation proportionnelle dans la société. La position dominante du groupe tenant de l'autorité est inversement proportionnelle à la condition assujettie d'autres groupes engagés dans un changement social. L'accumulation de pouvoir par un ensemble d'individus aura comme conséquence le déficit de pouvoir de la part d'un autre groupe. Afin d'expliquer ce principe théorique appliqué aux relations sociales, Dewey fait une analogie avec les phénomènes naturels.

In second place, the possession of effective power is always a matter of the *distribution* [l'auteur souligne] of power that exists at the time. A physical analogy may make clear what I mean. Water runs downhill and electric currents flow because of *difference in potentials* [idem]. (...) There is no such thing physically as manifestation of energy or effective power by one thing except in relation to the energy manifested by other things. There is no such thing as the liberty or effective power of an individual, group, or class, except in relation to the liberties, the effective powers, of *other* [idem] individuals, groups and classes. (Ibid : 361)

Après ces remarques, Dewey affirme que la distribution de liberté et pouvoir est relative et se modifie selon l'époque historique. Un groupe qui concentre pouvoir et liberté, selon certaines conditions peut être substitué par d'autres : « *The system of liberties that exists at any time is always the system of restraints or controls that exists at that time. No one can do anything except in relation to what others can do and cannot do.* » (Idem)

La question de la distribution de pouvoir est présente dans d'autres textes de Dewey. Dans *Le public et ses problèmes*, en analysant ce qu'il juge comme un faux dilemme, soit l'opposition entre l'individu et la société, l'auteur affirme que « le

véritable problème est celui d'ajuster les groupes et les individus les uns aux autres » (PP : 292). Quelques lignes après, Dewey ajoute: « On devrait y voir celui [le problème] du réajustement des relations sociales; ou, au plan distributif, celui d'assurer *une libération plus équitable des pouvoirs* [nous soulignons] de tous les membres individuels de tous les groupements. » (Ibid : 293). Dans un autre écrit, celui-ci analysant le lien entre démocratie et éducation, Dewey expose l'enjeu de la liberté et du pouvoir dans la société : « *Liberty is a social matter and not just a claim of the private individual. Freedom is a matter of the distribution of effective power.* » (SSAF, LW 11 : 377) ³⁴

La démarche de John Dewey indique donc que l'émancipation politique du public, ou l'abandon de son état éclipsé, découle d'un nouvel équilibre de liberté et de pouvoir dans le contexte de la démocratie. La condition défavorisée et subalterne du public est résultat de la distribution actuelle de la liberté et du pouvoir et elle engendre un problème pour la démocratie. La raison en est qu'une masse significative des individus demeure écartée des enjeux publics et ne participe aux affaires politiques qu'au moment de se diriger aux urnes. Cette remarque de Dewey, selon notre point de vue, est plus avancée que la démarche purement réaliste, car elle prône des changements profonds dans les relations sociales, et pas simplement des solutions comme les arrangements institutionnels, tel que recommandé par les partisans du modèle consacré par Schumpeter ni l'élitisme défendu par Lippmann et d'autres auteurs du courant réaliste. La notion réaliste de Dewey se manifeste lors qu'il argumente, à partir d'exemples tirés de l'histoire, que l'avènement de la démocratie moderne résulte d'un changement dans la distribution du pouvoir. Le philosophe défend l'urgence d'une nouvelle configuration des forces politiques ou, autrement dit, des libertés politiques.

3.5- *Démocratie, une idée morale*

La théorie démocratique deweyenne ne se résume pas à la seule face critique du pouvoir, objet prioritaire du réalisme politique. Elle présente aussi une face éthique. Un aspect fondamental à considérer dans la pensée politique du philosophe américain est sa conception *morale* de la démocratie. L'originalité de la pensée de Dewey se caractérise par l'association – critiquée par les réalistes, certes – entre la politique et la morale. La

³⁴ Les passages de Dewey concernant liberté et pouvoir sont cités par Hewitt, Randall (2001), auteur d'une étude qui explicite la notion de pouvoir dans la pensée deweyenne et l'importance d'une éducation politique en faveur de la démocratie.

dimension morale de la théorie politique de Dewey peut se traduire par le terme *foi démocratique*, mentionné dans plusieurs écrits de l'auteur. La foi démocratique signifie la conviction de John Dewey à l'égard de la capacité de l'humanité de promouvoir le bien commun et la justice. Certes, la position moraliste deweyenne peut apparaître romantique et inappropriée face aux enjeux politiques marqués par la guerre, dans le sens plus général du terme, entre des groupes rivaux ou entre les nations. Mais en considérant la démocratie comme la forme politique consacrée depuis au moins deux siècles aux États-Unis et dans tous les régimes issus des révolutions libérales, l'argumentation de Dewey impose une réflexion nécessaire. Négliger l'existence des moyens au-delà de la violence ou de la force pour résoudre les conflits sociaux implique d'accepter la domination comme l'instrument le plus approprié à l'établissement d'un ordre politique. Dewey se refuse à accepter cette perspective. Il préfère proposer des moyens – à savoir, l'emploi de l'intelligence sociale – qui permettraient une harmonie possible (étant donné qu'elle ne sera jamais parfaite) dans une société démocratique. C'est sur cette conviction que repose la foi démocratique du philosophe américain, et que nous considérons comme essentielle à sa démarche.

La compréhension de la foi démocratique dans la pensée de John Dewey demande une explication de ce que l'auteur entend par démocratie. Tel que nous l'avons mentionné, le penseur américain estime que la démocratie comme est un mode de vie individuel, une pratique à exercer dans l'ensemble de la société, et pas simplement une forme de gouvernement. Or, la démocratie comme un mode de vie signifie un idéal éthique, étant donné que le développement d'un *ethos* démocratique dépend de la volonté des individus de suivre des principes comme la tolérance, le respect et l'intérêt d'apprendre avec l'autre. Le sens moral de la démocratie défendu par Dewey s'alimente d'une croyance en la capacité des hommes et des femmes à construire une alliance en communauté, en dépit de leur différence. Cet idéal éthique proposé par Dewey implique une attitude individuelle ancrée dans une pratique démocratique quotidienne dans tous les cercles sociaux : la famille, le voisinage, les amis, à l'école, au travail, à l'église.

Pour cesser de penser la démocratie comme quelque chose d'extérieur, il nous faut absolument comprendre, en théorie et en pratique, qu'elle est pour chacun une manière personnelle de vivre, qu'elle signifie avoir et manifester constamment certaines attitudes qui

forment le caractère individuel et qui déterminent le désir et les fins dans toutes les relations de l'existence. (DC : 252) ³⁵

Dewey est conscient que la défense éthique de la démocratie, fondée sur des principes moraux concernant les actes des individus, fait face à plusieurs obstacles. L'emploi de l'intelligence au lieu de la force, de la persuasion au lieu de la coercition, de la coopération au lieu de la dispute dénote une confiance en la nature humaine complètement étrangère à la conception réaliste de la démocratie. Cependant, malgré les difficultés visant à concrétiser les potentialités de l'humanité, Dewey maintient ce qu'il va nommer la *foi démocratique*.

La démocratie est un mode de vie personnel qui est régi non pas simplement par la foi en la nature humaine en général, mais par la conviction que, placés dans des conditions propices, les êtres humains sont capables de juger et d'agir intelligemment. J'ai été accusé plus d'une fois, et par des camps opposés d'avoir une confiance excessive, utopique dans les possibilités de l'intelligence et de l'éducation en tant que corrélat de l'intelligence. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas inventé cette foi. Je l'ai acquise de mon entourage dans la mesure où cet entourage était animé par l'esprit démocratique. (Ibid : 253)

Deux interprétations sont possibles dans cet extrait de *Démocratie créatrice*, un des écrits les plus connus de Dewey, publié en 1939, alors que les démocraties subissaient une grave menace de la part des régimes totalitaires. « L'entourage » mentionné par Dewey peut signifier le milieu scientifique – autrement dit, la communauté intellectuelle – qui incite l'auteur à proposer l'enquête sociale comme instrument émancipateur pour le public. Mais cet entourage peut être considéré également comme étant la société américaine, dont Dewey admire l'esprit communautaire défendu depuis l'époque de Thomas Jefferson³⁶. Selon l'une ou l'autre interprétation, la foi démocratique qui motive Dewey repose sur la volonté des hommes de partager des efforts communs vers un but collectif à être accompli – soit la découverte de la vérité, soit le bien de la communauté. Cette conviction forme, à notre avis, un caractère fondamental de la pensée politique du philosophe américain.

La culture coopérative et communautaire valorisée par Dewey en tant qu'homme de science et citoyen américain forme la base de la croyance à l'égard des capacités de l'individu à construire la démocratie. Dans *Démocratie créatrice*, le philosophe ajoute :

³⁵ À l'égard de cette proposition, Gregory Pappas formule un commentaire pertinent sur les habitudes non démocratiques dans notre quotidien : « For him [Dewey], the non-democratic ways in which we ordinarily handle problems and interact with others only encourage non-democratic habits and a non-democratic way of life, no matter how democratic our political machinery might be. » (Pappas, 2008 : 306)

³⁶ À propos des fondements moraux défendus par Thomas Jefferson dans la démocratie aux États-Unis, voir le texte de Dewey *Democracy and America* (LW 13 : 173-178)

Avoir une foi authentiquement démocratique en la paix, c'est croire possible de mener les controverses et les querelles comme des entreprises de coopération où chacune des parties apprend en donnant à l'autre l'occasion de s'exprimer, au lieu que l'une des parties l'emporte sur l'autre en la réprimant. (Ibid : 254)

Évidemment, la foi deweyenne en la nature humaine s'approche du moralisme répandu par les religions. La différence est que la démocratie demeure une œuvre érigée par des hommes et non par des divinités libres des vices et des tentations de l'âme. Le credo démocratique de Dewey se consacre aux possibilités d'arrangements vertueux entre les individus, en surmontant par le biais de l'intelligence les dogmes politiques, économiques, religieux ou culturels dans les relations sociales. La foi démocratique de Dewey garde surtout une fonction politique, en faveur d'un idéal inclusif³⁷. À ce propos, le philosophe développe en 1939 une réflexion sur la nature humaine et le credo démocratique :

Pouvons-nous encore fonder adéquatement cette foi dans les potentialités de la nature humaine ? Cette foi peut-elle encore aujourd'hui s'accompagner de l'intensité et de l'ardeur jadis éveillées par les idées religieuses ? La nature humaine est-elle intrinsèquement une chose si dérisoire que l'idée même en serait absurde ? Je ne vise pas ici à apporter une réponse. Cependant, si j'emploie le terme de foi, c'est d'une façon intentionnelle. En effet, à la longue, la démocratie perdurera ou disparaîtra selon la possibilité de maintenir cette foi et de la justifier par des œuvres. (DNH : 123)

La nécessité d'inclure une perspective morale dans les affaires politiques, principe de la pensée deweyenne, est à la base de l'argumentation des auteurs comme Gregory Pappas (2008) et John Shook (2013). Ils défendent que la conception deweyenne de la démocratie ne peut être dispensée de principes éthiques – position que nous partageons. À propos de ce caractère inhérent à la pensée politique de Dewey, Pappas souligne le lien que le philosophe établit entre éthique et démocratie, à la différence du procéduralisme démocratique et d'autres courants.

If we want to defend Dewey today as a democratic liberal who dares to stand on some moral commitments and away from an exclusive or myopic focus on democracy as a formal procedure and electoral politics, we must consult his ethics. Dewey's ethics is also a resource to counter the contemporary stereotype of pragmatism as a philosophy without a sufficiently thick normative backbone. (...) Democracy was, for Dewey, part of a general moral outlook about how to engage in life and not just a mode of public deliberation. (Pappas, 2008 : 305)

³⁷ Sur ce point particulier, il convient de souligner encore une fois le contraste entre la démarche de John Dewey et de Reinhold Niebuhr, un de ses adversaires intellectuels dans les années 1930 et 1940 (voir Chapitre 2). Contre l'optimisme « excessif » à propos de la nature humaine dans la démocratie, le théologien défendait une justification philosophique plus réaliste, afin d'éviter le risque des tyrannies. Un des passages les plus marquants à *The Children of Light and The Children of Darkness* stipule : « (...) modern democracy requires a more realistic philosophical and religious basis, not only in order to anticipate and understand the perils to which it is exposed; but also to give it a more persuasive justification. Man's capacity for justice makes democracy possible; but man's inclination to injustice makes democracy necessary. » (Niebuhr, 1944)

Dans une remarque assez fréquente à l'égard de la pensée politique de Dewey, Pappas souligne que le philosophe était plus intéressé à indiquer l'essence morale de la démocratie, au lieu de proposer des modèles institutionnels ou procéduraux qui, à la fin, imposent des contraintes à la liberté des individus, « *Dewey was a philosopher concerned more with the problems of a society that is democratic in form, but not in spirit, rather than with the theoretical problems of democratic theory* » (Pappas, 2008 : 218).

La foi démocratique de Dewey s'appuie également sur l'esprit communautaire et le principe d'équité entre les individus. Concernant le premier aspect, la démocratie selon Dewey ne peut subsister sans « le désir et l'effort » des individus de rencontrer un bien commun et de faire le nécessaire pour maintenir le partage des bénéfices de ce bien commun avec la plupart des citoyens³⁸. « La conscience claire de la vie commune, dans toutes ses implications, constitue l'idée de démocratie », note Dewey (PP : 244). La justification éthique de la démocratie repose encore sur l'équité morale, le principe d'offrir à tout membre de la communauté l'opportunité de contribuer au partage démocratique du bien commun. Dans *La Démocratie créatrice*, Dewey note : « La foi démocratique en l'égalité est la conviction que chaque être humain, indépendamment de la quantité ou de la gamme de ses dons personnels, a droit à autant de chances que tout autre de les faire fructifier » (DC : 253). Tel que décrit dans *Ethics*, Dewey remarque que le défi proposé par la démocratie consiste à stimuler l'action individuelle en faveur de la collectivité. Il s'agit clairement d'un problème éthique. Le philosophe compte sur sa foi démocratique pour le résoudre :

From the ethical point of view, therefore, it is not too much to say that the democratic ideal poses, rather than solves, the great problem: How to harmonize the development of each individual with the maintenance of a social state in which the activities of one will contribute to the good of all the others. (E, LW 13 : 350)

La foi démocratique, autrement dit la croyance en la capacité des individus d'agir en faveur de la communauté, peut s'insérer dans ce que Shook (2013 : 20) nomme « *moral community justification of democracy* ». La nature de la démocratie

³⁸ Il convient de souligner, dans la démarche de Dewey, une nuance entre la division des *bénéfices communs*, fondée sur le principe moral de la communauté, et la notion socialiste de partage des biens de production. Dans *Ethics*, le philosophe explique: « *Sharing a good or value in a way which makes it social in quality is not identical with dividing up a material thing into physical parts* » (LW 7 : 345). Comme le remarque Shook (2013 : 18), « *Dewey's conception of this "human equality" is not grounded on any physical or material equality, supposed or real: we are firmly in the ethical realm of how people should be treated.* »

découle de la relation fructueuse entre l'individu et la communauté : un dépend de l'autre pour se développer. Dans une perspective politique, l'émancipation du citoyen ne peut se concrétiser qu'à partir des conditions sociales favorables à l'exercice de la liberté d'enquête autour des problèmes qui l'affectent, de la liberté d'expression des jugements relatifs à ces problèmes et, surtout, de la liberté d'action à partir des conclusions saisies par rapport à cette réalité. Dans le sens inverse, la société démocratique se nourrit de la disposition morale des individus à contribuer à la construction et la perpétuation d'une réalité qui soit avantageuse à la plupart des membres de la communauté, et pas seulement à une classe spécifique. Tel que le souligne Shook (2013 : 23), « *Dewey concluded that only democracy can ensure each person's right to participate in social inquiry for community benefit.* »

3.6 – La vision réaliste-éthique de Dewey

En considérant le rôle joué par la redistribution du pouvoir et la foi démocratique dans la pensée de Dewey, nous soutenons que la théorie politique de l'auteur conserve une perspective réaliste-éthique de la démocratie. La proposition d'un nouvel ordre politique et économique en faveur du citoyen ordinaire et la conviction autour de la capacité humaine à promouvoir l'intelligence sociale forment les piliers de l'édifice théorique de l'auteur. Une compréhension holistique de la pensée politique de Dewey conduit à la conclusion que le philosophe libéral a élaboré une théorie sur la nature de la démocratie qui s'est révélée supérieure en comparaison aux modèles présentés par ses adversaires intellectuels. La redistribution du pouvoir revendiquée par Dewey, à partir d'un libéralisme radical centré sur l'émancipation politique de l'individu, est une proposition plus audacieuse que les remarques des conseillers du prince, car elle exige un changement des structures du pouvoir établies par l'emprise d'une logique économique. Afin d'écartier les critiques d'un supposé caractère utopique de ces propositions, Dewey revient à l'histoire – rappelons la montée de l'élite industrielle au XIX^e siècle – pour démontrer comment la distribution de pouvoir résulte des circonstances historiques et par conséquent peut être modifiée. La foi démocratique, à son tour, est liée à la notion deweyenne de démocratie comme un principe moral. La démocratie dépend du désir individuel de contribuer à la recherche du bonheur individuel *et* collectif, indissociables selon Dewey. Tel que décrit par le philosophe, la démocratie devient un « fait moral » (DC : 255) à partir de l'existence d'une éthique de coopération incarnée dans chaque individu. Dans la théorie deweyenne, toute société

qui prétend respecter les principes démocratiques doit offrir des conditions pour le développement des potentialités des citoyens, et ceux-ci sont enclins à participer à un cercle vertueux, de manière à conquérir des avantages qui puissent être partagés au sein de la communauté.

En tenant compte des deux piliers de la théorie deweyenne, nous arrivons à la conclusion que le penseur remporte la querelle avec les partisans du réalisme démocratique. La singularité de John Dewey, nous insistons, demeure dans le caractère hybride de sa pensée politique, en faisant un lien entre réalisme et éthique, entre politique et morale. La revanche de Dewey contre les critiques de l'idéal démocratique se confirme à partir de la redécouverte de ces propositions dans le monde intellectuel contemporain. La pertinence et la valeur des idées deweyennes se révèlent en raison du criticisme envers les injustices et les inégalités résultant du modèle néolibéral et de la proposition d'un idéal, d'une « tâche qui nous attend » en faveur du sens plein de la démocratie.

Au début du XX^e siècle, avec les transformations sociales de son époque, Dewey a vu que la démocratie entrait dans un procès de divorce avec sa composante populaire. Ce changement impliquait un risque profond quant à l'essence de la démocratie et de la liberté individuelle, principes-clés de la tradition libérale aux États-Unis. La réponse intellectuelle de Dewey face à ces facteurs antidémocratiques consiste en la modification des rapports de force à partir de la politisation du public et le développement d'une culture démocratique dans la société. Ces deux notions inhérentes à la pensée de Dewey se révèlent, au XXI^e siècle, plus complètes que les modèles circonscrits à la machinerie politique et aux conflits sociaux. Dans la vision du philosophe américain, ces deux aspects valorisés par le réalisme doivent être envisagés dans une conception plus large de la démocratie. D'une part, les arrangements institutionnels ne sont que des instruments au service d'un principe majeur – la démocratie – et en faveur aussi des citoyens plus fragilisés dans l'organisation sociale. D'autre part, les différences entre les individus font partie de la diversité sociale; la démocratie découle précisément de l'accord entre ces groupes, de forme non violente ou autoritaire.

Les circonstances historiques du XX^e siècle ont contribué à la victoire du réalisme politique par rapport à aux convictions de Dewey. Mais la redécouverte de la

pensée du philosophe pragmatiste pour analyser les problèmes des démocraties contemporaines et l'identification des aspects réalistes et éthiques dans sa perspective conduisent à la conclusion que Dewey a gagné la revanche contre ses adversaires intellectuels. La transmissibilité générationnelle des idées politiques et philosophiques du penseur libéral démontre que la démarche deweyienne possède une force d'attrait suffisante pour rompre le *structural crunch* intellectuel et se réarticuler dans la réflexion à l'égard de la démocratie au XXI^e siècle.

L'exposé de la redécouverte de la pensée de Dewey et les éléments que nous considérons comme essentiels à sa démarche renforcent l'argument que le philosophe pragmatiste se positionne comme un intellectuel majeur. La réaction, les alliances, les critiques et les nouvelles idées que ses propositions déclenchent de nos jours, presque un siècle après la querelle contre les réalistes, indiquent la consistance de sa démarche et l'intensité de sa trajectoire intellectuelle. La redistribution du pouvoir et la foi démocratique, éléments essentiels de la pensée deweyienne, contribuent fortement pour ce retour de Dewey sous la lumière de l'attention intellectuelle contemporaine.

CONCLUSION

Cette thèse avait pour objectif de faire l'étude du retour de la pensée politique de John Dewey dans la discussion intellectuelle contemporaine. L'exposé en trois sections a décrit initialement comment l'auteur américain a développé ses alliances et essuyé les rivalités au cours de sa trajectoire intellectuelle, de sorte à se positionner comme un personnage à la fois influent et contesté dans le débat concernant la nature de la démocratie moderne. Dans un second temps, l'étude s'est penchée en détail sur la querelle entre Dewey et les représentants du réalisme démocratique, doctrine restrictive quant à la participation populaire aux affaires politiques. Les divergences fondamentales avec la démarche réaliste ont suscité chez Dewey l'élan pour formuler une théorie démocratique singulière, marquée par un libéralisme radical, de même que la disposition pour se lancer dans une militance en faveur des actions politiques parallèles à l'*establishment* de son époque. Grâce à un procès de redécouverte de la pensée deweyenne, les positions de l'auteur en faveur de la démocratie explicitées pendant les années 1920 et 1930 se montrent encore pertinentes pour notre actualité, ce qui force à reconnaître que le philosophe est sorti de son éclipse et qu'il remporte la dispute contre la perspective réaliste. Finalement, l'examen de la pensée politique deweyenne a révélé la redistribution du pouvoir et la foi démocratique comme des éléments cruciaux à l'argumentation réaliste-éthique de l'auteur à propos de la démocratie. Ces deux aspects démontrent la supériorité de la théorie politique de Dewey en comparaison de la doctrine réaliste; ils constituent, selon notre perspective, les atouts plus précieux de la pensée politique de l'auteur; et forment les raisons de fond de la pertinence et du succès de John Dewey dans le contexte présent.

Tel que mentionné dans l'introduction, le *revival* de John Dewey dans le monde intellectuel se vérifie par le nombre croissant de citations dans les publications scientifiques. Ce retour dans l'univers académique, *per se*, servait déjà de premier motif à une enquête qui est censée identifier les raisons de la revanche du philosophe pragmatiste dont les idées provoquaient des réactions chez des intellectuels sophistiqués tels que Bertrand Russell et en même temps se distinguaient du *mainstream* libéral qui accompagnait la politique de pouvoir des États-Unis au XX^e siècle. Néanmoins le renouvellement de l'intérêt envers Dewey ne se justifie pas seulement en raison des

citations de ses oeuvres dans le monde académique. Dewey fait aussi partie d'une catégorie d'intellectuels qui ont franchi les murs de l'académie et ont décidé de répandre ses idées dans le grand public. L'immense quantité d'articles publiés dans la presse, les centaines de conférences aux États-Unis et à l'étranger et la militance dans la politique américaine confèrent un caractère *pop* à la trajectoire de Dewey. La force intellectuelle de ce « philosophe public » (Zask, 2015 : 112) l'habilitait à dialoguer avec une diversité d'interlocuteurs, de l'étudiant universitaire en Chine au collègue du syndicat des professeurs à New York; du théologien radical Reinhold Niebuhr au philosophe raffiné Bertrand Russell. Comme le remarque l'historien et philosophe John Herman Randall dans un hommage à son ancien maître, Dewey serait connu comme « *a great advocate of the direction of philosophic reflection to the 'problems of men,' rather than to the narrow and technical concerns of the professors of philosophy* » (Randall, 1953 : 8).

Dans le domaine de la théorie politique, la valeur intellectuelle de John Dewey réside surtout dans sa contribution à l'égard de la nature de la démocratie. Dans ce sens il est impératif de souligner, comme l'observe Zask, la « composante populaire » de sa pensée. Dewey revient de nos jours parce qu'il considère fondamental d'extirper le citoyen de sa condition désavantageuse dans la démocratie et de lui conférer une place active en ce qui concerne la participation politique, c'est-à-dire jouer un rôle plus important que simplement se diriger à l'urne de temps en temps. Fidèle au libéralisme classique en faveur de l'individu, Dewey défendait systématiquement les moyens qui permettraient l'émancipation politique du citoyen et du public auquel il appartient. Cette notion de la pensée deweyienne demeure radicale et audacieuse même pour la démocratie du XXI^e siècle, si menacée par des forces étrangères à sa nature, telles que l'autoritarisme, l'intolérance, la censure, la suppression des libertés, le théâtre des « professionnels » de la politique et l'action prédatrice des groupes résolus à accumuler pouvoir politique et/ou économique.

Dewey était reconnu comme « *the philosopher of American democracy* » (Hook, 1971 : 238), mais ses soucis ne se limitaient pas à la politique des États-Unis, ni même à sa seule époque. Il s'intéresse à la démocratie comme un problème philosophique et dresse une série de justifications afin que cette forme politique puisse se révéler supérieure à d'autres (Shook, 2013 : 4). Le propos de Dewey consistait à examiner les défauts qui minaient la démocratie et à proposer une méthode capable d'indiquer les

possibilités de franchissement de ces difficultés. La politisation du public par l'enquête sociale, le débat transparent et ouvert dans l'espace public, le principe selon lequel les institutions doivent agir en conformité aux délibérations du public constituent les postulats deweyiens recommandés à toute société qui souhaite adopter un *mode de vie démocratique*. Dewey insiste : la démocratie consiste en une méthode où il est possible de réaliser une *expérience sociale*, la découverte des possibilités concernant la réalité, de manière à traduire *dans le quotidien* les valeurs plus élevées de l'idéal démocratique, notamment la liberté individuelle. Comme le remarque Zask en expliquant la prédilection de Dewey pour la méthode démocratique, « la supériorité de la démocratie sur les autres formes politiques ne provient donc pas de ce qu'elle serait plus parfaite ou plus naturelle, mais de ce que sa capacité d'autocorrection (...) s'avère beaucoup plus grande que celle de tout autre régime » (Zask, 2001 : 64).

Il faudrait une autre étude pour étayer la pertinence de la pensée de Dewey à partir de l'examen de cas particuliers. Les problèmes de la démocratie au XXI^e siècle prennent des couleurs locales selon le pays considéré, mais les menaces envers la vie démocratique sautent aux yeux si on les observe sous un œil deweyien : la concentration de pouvoir, les inégalités économiques, l'apathie politique du public, la prédominance de l'individualisme, la fragilité des liens communautaires sont des symptômes évidents du malaise dans les régimes politiques censés respecter les principes démocratiques. Les reculs démocratiques sont légion sur tous les continents (Abramowitz & Repucci, 2018), mais je voudrais ici me limiter à mentionner brièvement la situation du Brésil, mon pays d'origine.

Depuis la troisième vague de démocratisation dans les années 1980, la démocratie brésilienne essaie d'établir un ordre politique nettement procédural, marqué surtout par l'institutionnalisation des élections libres. Cependant, pour des raisons complexes et sur lesquelles il ne convient pas de revenir dans cet espace, il demeure évident qu'il existe un divorce entre les institutions politiques et le citoyen. Ce problème assez fréquent dans les démocraties contemporaines est la raison d'une profonde et croissante insatisfaction de l'électeur brésilien à l'égard de la démocratie.³⁹

³⁹ Sur la déception du Brésilien à propos de la démocratie, voir le document Latinobarómetro 2017 qui analyse l'état des régimes démocratiques en Amérique latine. Selon l'étude (pp.16-18), le Brésil est le pays le plus insatisfait avec la démocratie (13% d'approbation entre les électeurs), où le gouvernement envisage le plus bas indice d'approbation (6%) et où la conviction qu'on gouverne selon les intérêts d'une

Ce malaise populaire contribue – mais ne constitue pas la seule ni la principale cause – à l’occurrence des problèmes graves tels que l’impeachment de Dilma Rousseff en 2016, l’absence de légitimité du successeur Michel Temer parmi les Brésiliens et le succès électoral des candidats conservateurs, avec des positions extrémistes à propos des thèmes tels que l’homosexualité, les droits des femmes et la violence urbaine. Malheureusement, le Brésil essuie un des problèmes constamment dénoncés par Dewey à propos des démocraties modernes : la désintégration des liens communautaires, la corrosion de la cohésion sociale qui amalgame la diversité naturelle entre les publics composant la nation. La démocratie brésilienne souffrira encore de tels revers si la société et la classe politique ne se lancent pas dans la construction des conditions favorables à une pratique démocratique ample et quotidienne, en donnant à tous l’opportunité de contribuer à des mesures dont les conséquences soient positives pour la majorité, et pas seulement pour une classe sociale spécifique.

La démarche deweyienne se montre pertinente précisément parce qu’elle touche aux raisons de fond des déséquilibres politiques, économiques et sociaux de la démocratie, qu’il s’agisse de l’époque du penseur américain ou de la nôtre. Les aspects soulignés par cette thèse – la redistribution du pouvoir et la foi démocratique – constituent des facteurs importants pour engendrer une transformation dans les régimes politiques contemporains. Certes, la redistribution du pouvoir fait face à d’immenses obstacles, tels que les intérêts des groupes tenants des moyens pour imposer leurs règles et commandements et maintenir l’ordre politique, économique et social. Cependant, comme le démontre Dewey, la dispute des groupes autour du pouvoir concentré, en écartant la participation effective du public aux affaires politiques, signifie tout simplement la perpétuation des problèmes de la démocratie. La démocratie demande l’emploi de l’intelligence au lieu de la force pour établir un nouvel ordre politique. Tel que nous l’avons indiqué au chapitre 2 en mentionnant la réponse de Dewey aux attaques réalistes, une démocratie dénuée d’intelligence et fondée seulement sur la concentration du pouvoir aux mains d’une minorité ne peut prospérer, restant prisonnière du dogmatisme, de l’intérêt explicite ou occulte des classes ou de l’usage de la force et de la violence.

La confiance envers les potentialités humaines, notamment l'intelligence, pour résoudre les affaires sociales est au cœur des convictions démocratiques de Dewey. Ce deuxième aspect, nous l'avons vu, est défini par l'auteur comme foi démocratique et constitue, selon notre interprétation, l'élément le plus marquant de la justification éthique de la démocratie. Comme le remarque Dewey (DC : 255), la démocratie est un idéal moral, qui dépend essentiellement de la volonté des individus de construire une expérience « riche et ordonnée » au sein de la communauté à laquelle ils appartiennent. Si la foi démocratique de Dewey semblait utopique en 1939, au moment où il écrivait cette idée, elle demeure audacieuse de nos jours. La force de la démocratie repose sur notre volonté individuelle de construire un environnement social où la liberté, la tolérance et la coopération trouvent des voies pour se développer. L'intérêt de l'individu de donner à l'autre « l'occasion de s'exprimer » représente le premier pas pour semer une racine démocratique et aboutir à la formation d'un public politiquement actif. Comme le répète Dewey en réaffirmant sa conviction libérale, la démocratie est d'abord un mode de vie personnel, une vertu morale et politique de l'individu.

C'est précisément la vision réaliste-éthique de John Dewey à propos de la nature démocratique qui explique, selon les arguments défendus par cette thèse, le retour du philosophe au foyer principal du monde intellectuel. On peut, certes, émettre des réserves quant à l'importance réelle ou décisive de Dewey dans l'histoire des idées à titre d'intellectuel majeur. La trop grande proximité historique entre le penseur et nous est d'ailleurs l'un des points soulevé par Randall Collins lui-même pour signaler une des limites à sa méthode. Cependant, il ne persiste plus de doute à l'effet que la pensée politique deweyenne est devenue une source intellectuelle incontournable de nos jours. Comme l'affirment Westbrook (1991 : 552) et Bernstein (1966 : 184), la philosophie de Dewey défendait une évaluation continue des concepts et des vérités, en opposition au dogmatisme si présent dans toutes les affaires humaines. Ce principe d'autocorrection s'applique également à la démocratie. C'est pour cette raison que Dewey a encore beaucoup à nous dire.

GLOSSAIRE

La pensée de John Dewey repose sur le principe que la méthode développée par les sciences physiques pour maîtriser la nature s'applique également aux affaires sociales. Une des figures centrales du pragmatisme, courant philosophique selon lequel la vérité résulte de l'expérience, Dewey argumente que les théories et les idées sont des *instruments* dont la finalité est de proposer des *actions* capables de régler les problèmes réels. Dans une perspective politique, la méthode scientifique permet à l'individu de s'engager dans une enquête sociale, de formuler un plan d'action et de jouer un rôle actif dans les affaires publiques, en faveur de la communauté. L'émancipation de l'individu et la formation d'un public actif sont des conditions nécessaires, selon la démarche deweyenne, pour que la démocratie ne reste pas en proie à la concentration du pouvoir ni aux inégalités du libéralisme.

Ce glossaire se propose d'indiquer les points cardinaux de la pensée de John Dewey. Afin d'envisager le système philosophique de l'auteur, il est utile de saisir sa conception de l'individu et du public ; de définir la notion de Grande Communauté ; de comprendre le principe de l'experimentalisme pour les affaires sociales ; d'observer la critique de Dewey contre le libéralisme dérouté ; et, finalement, de voir dans la démocratie la fin et le moyen obligé de l'évolution humaine. Ces concepts clés demeurent essentiels à l'édifice théorique du penseur américain et contiennent les éléments qui expliquent le renouvellement de l'intérêt sur Dewey dans le monde intellectuel.

L'individu et le public

John Dewey a construit sa pensée politique à partir d'un principe originaire du libéralisme classique : la liberté individuelle. C'est l'individu, doté de volonté propre, qui établit une interaction avec d'autres individus afin d'identifier des intérêts communs. Quand deux individus forment une connexion dont les conséquences n'affectent qu'eux-mêmes, Dewey la considère comme une relation privée. Au contraire, quand une interaction entre deux individus provoque des conséquences indirectes, qui affectent d'autres personnes de manière plus ample, c'est la naissance d'une activité à caractère public. Cette distinction est un des fondements de la théorie développée par Dewey dans *Le public et ses problèmes* (PP : 91-92).

L'individu et le public constituent deux éléments cruciaux dans la pensée de Dewey, puisqu'ils forment la base de la démocratie comme *idée sociale* et comme *forme de gouvernement* (PP : 237). Tout l'essor d'une société démocratique dépend de la capacité des individus à former le public. La construction de l'État, l'activité régulatrice du gouvernement, le

travail des spécialistes en politique publique sont des conséquences au service des citoyens libres et conscients de leur individualité. Dans son livre devenu célèbre, Dewey expose sa compréhension de Public :

Il s'ensuit maintenant l'hypothèse suivante : ceux qui sont indirectement et sérieusement affectés en bien ou en mal forment un groupe suffisamment distinctif pour requérir une reconnaissance et un nom. Le nom sélectionné est Le Public. Le public est organisé et rendu effectif par le moyen de représentants qui, comme gardiens de la coutume, comme législateurs, comme cadre de l'exécutif, comme juges, etc., prennent soin de ses intérêts particuliers par le biais de méthodes destinées à réglementer les actions collectives des individus et des groupes. Quand les choses se passent ainsi, l'association ajoute ensuite à elle-même une organisation politique, et quelque chose qui peut être un gouvernement apparaît : le public est un État politique (PP : 117).

Le problème de la démocratie réside donc dans la difficulté de former un public « organisé et effectif ». La désarticulation du public révèle un symptôme à l'effet que la liberté des individus est handicapée, soit par l'apathie sociale, soit par l'hégémonie d'un système politique et économique dominé par les élites. La condition inférieure du citoyen reçoit différents noms selon les auteurs. Pour Walter Lippmann, chroniqueur politique contemporain de Dewey, l'incapacité politique des masses constitue une caractéristique du « public fantôme » qui ne fera apparition qu'au moment où il doit s'intéresser aux affaires publiques, en particulier pendant les élections. Le mythe de « l'omnicompétence du citoyen » est décrit par Lippmann dans son livre *The Phantom Public*, publié en 1925 et recensé par Dewey. Dans *Le public et ses problèmes*, le philosophe identifie cette condition inerte comme étant plutôt « l'éclipse du public ».

La désorganisation du public est conséquence de la condition désavantageuse de l'individu dans le contexte du libéralisme industriel. Dans plusieurs écrits, l'auteur décrit le drame de ce qu'il nomme « l'individu perdu », démoralisé, réduit à un objet assujéti aux pouvoirs économique et politique.

The loss of individuality is conspicuous in the economic region because our civilization is so predominantly a business civilization. But the fact is even more obvious when we turn to the political scene. It would be a waste of words to expatiate on the meaninglessness of present political platforms, parties and issues. The old-time slogans are still reiterated, and to a few these words still seem to have a real meaning. But it is too evident to need argument that on the whole our politics, as far as they are not covertly manipulated in behalf of the pecuniary advantage of groups, are in a state of confusion; issues are improvised from week to week with a constant shift of allegiance. It is impossible for individuals to find themselves politically with surety and efficiency under such conditions. Political apathy broken by recurrent sensations and spasms is the natural outcome (ION, LW5 : 70).

Amenuisé dans la Grande Société, l'individu est un sujet sans référent politique. Le public, désorganisé et amorphe, demeure dans un état de confusion et d'inertie. Dans la conception deweyenne, la démocratie dépend de la reconstruction de l'individualité et du sens

communautaire afin de surmonter les difficultés imposées par un système politique et économique marqué par les inégalités sociales et les relations impersonnelles.

La Grande Communauté

John Dewey commence à publier ses écrits à la fin du XIX^e siècle, alors que les nations en fort processus d'industrialisation étendaient leur pouvoir économique à la grandeur du globe. À la veille de la Première Guerre mondiale, le monde développé expérimentait de profonds changements dans les secteurs du transport, de la communication et de la technologie. C'est à ce moment qu'émerge la Grande Société — expression définie par le penseur britannique Graham Wallas en 1914 — soit une organisation sociale forgée par les conséquences de la révolution industrielle. Inséré dans une économie en rapide transformation et soumis à des gouvernements d'une puissance croissante, l'individu est « perdu » dans un environnement complexe. Il fait partie d'une structure monumentale, dans laquelle il n'exerce aucune influence. L'individu du début du XX^e siècle éprouve des difficultés à comprendre la dynamique des affaires sociales qui déjà marchaient vers la globalisation.

En faisant référence au concept de Grande Communauté, formulé par Josiah Royce, John Dewey présente les exigences qu'il juge indispensables pour que le public émerge de son éclipse dans la Grande Société. Afin d'obtenir ce nouveau statut dans la Grande Communauté, il est essentiel que le public se lance dans une enquête sociale, suivant la méthode scientifique. La naissance d'un public articulé et politiquement actif par le biais de l'expérimentalisme constitue un réquisit incontournable pour l'évolution des sociétés modernes, comme l'écrit l'auteur :

Quelles sont les conditions dans lesquelles il est possible à la Grande Société de se rapprocher de façon plus intime et plus vitale du statut d'une Grande Communauté et, ainsi, de se réaliser dans les sociétés et les États véritablement démocratiques ? Quelles sont les conditions dans lesquelles nous pourrions raisonnablement nous imaginer le Public émergeant de son éclipse ? (PP : 252) [...]

Parmi ces conditions, l'exigence de la liberté de l'enquête sociale et de la distribution de ses conclusions est évidente (PP : 264).

Il convient de remarquer en ce particulier comment le penseur libéral américain décrit la relation entre l'individu et la communauté, thème classique situé entre la sociologie et la théorie politique et étudié par des auteurs comme Tönnies (2001)⁴⁰. D'une part, Dewey soutient que le principe de liberté permet à l'individu d'exercer toutes ses « potentialités » au sein du groupe où

⁴⁰ Ferdinand Tönnies est connu pour avoir identifié, en 1887, la dichotomie entre la Communauté « organique » (*Gemeinschaft*), où les individus développent leur individualité à partir des valeurs partagées de son groupe, et la Société Civile « mécanique » (*Gesellschaft*), où les relations sociales sont menées par des individus autonomes. Ce contraste est important surtout du point de vue économique. Tandis que dans la Communauté les biens matériels sont partagés, dans la Société Civile prédomine le gain financier à partir des moyens de production privés (Tönnies, 2001 : xvii-xviii). Il est pertinent de noter, ici, les différentes notions d'individualité entre Tönnies et Dewey.

il est inséré. D'autre part, l'égalité pour Dewey signifie le principe que toute individualité doit être respectée, malgré les différences présentes. Selon Dewey, « l'égalité ne signifie pas ce type d'équivalence mathématique ou physique en vertu de quoi n'importe quel élément peut être substitué à un autre. Elle signifie le respect effectif de ce qui est distinctif et unique en chacun, indépendamment des inégalités physiques ou psychologiques » (PP : 245-6). La position de Dewey concernant l'individu dans l'environnement social se distingue, comme l'observe Zask (2015 : 30), du communautarisme anglo-saxon, courant développé à partir des années 1980 par Alasdair MacIntyre, Michael Sandel, Charles Taylor et d'autres qui soulignent l'importance de la communauté dans le contexte libéral.

Enquête et expérimentation

Dans la théorie politique de Dewey, la naissance du public actif et organisé est liée à la notion d'expérimentation. La vitalité de la démocratie réside dans la liberté des individus à se lancer dans une *enquête sociale* qui indiquent les meilleures pratiques concernant les intérêts communs. Contrairement aux théories « absolutistes », qui établissent un modèle d'organisation sociale et politique commandant obéissance, l'expérimentalisme de Dewey s'appuie sur les principes du pragmatisme visant à tester la validité des solutions collectives à partir de leurs conséquences. Dewey insiste sur la capacité des individus à reconnaître leurs intérêts communs et de partir de ceux-ci pour engendrer une action politique dont les conséquences seront soumises à une appréciation postérieure. Autrement dit, la naissance du public articulé résulte de l'initiative des citoyens d'identifier leurs valeurs partagées, suivant la méthode scientifique, et à les défendre dans l'environnement social. Ce modèle de politisation proposé par Dewey fait de la démocratie une *expérience*.

Fidèle à la méthode consacrée par les sciences physiques — les théories constituent des hypothèses dont les résultats peuvent être vérifiés et rendent possibles d'autres expériences —, Dewey défend que les mesures politiques soient validées selon leurs conséquences. La vérification des actions effectuées permettra le développement d'une intelligence sociale, essentielle pour l'avènement de la démocratie.

Quand nous disons que la pensée et les croyances devraient être expérimentales, et non absolutistes, c'est une certaine logique de la méthode que nous avons à l'esprit, et non prioritairement l'exécution d'une expérimentation du type de celles qui sont menées en laboratoire. Une telle logique implique les facteurs suivants : premièrement que les concepts généraux, les théories et les développements dialectiques qui sont indispensables à toute connaissance systématique soient formés et mis à l'épreuve en tant qu'outils d'enquête. Deuxièmement, que les mesures politiques et les propositions d'action sociale soient traitées comme des hypothèses de travail, non comme des programmes auxquels il faudrait adhérer et qu'il faudrait exécuter de façon rigide. Elles seraient expérimentales au sens où l'on admet qu'elles soient sujettes à une observation constante et bien outillée des conséquences qu'elles produisent

quand on agit sur elles, et qu'elles soient sujettes à une révision prompte et flexible à la lumière des conséquences observées... (PP : 304-5).

L'enquête sociale est un mécanisme qui renforce les liens démocratiques parce qu'elle permet la découverte des valeurs et des nécessités communautaires. À la différence des théories fondées sur des principes immuables, tels que le déterminisme historique, l'idéalisme absolu ou le libéralisme économique, la méthode scientifique préconisée par Dewey est la plus appropriée au développement de l'expérience sociale. Elle offre les conditions favorables pour que l'individu soit capable de décider — ou de revoir — son destin.

Pour émerger de son éclipse, le public nécessite des conditions qui lui permettent de formuler un meilleur jugement sur les affaires publiques. Ces conditions concernent l'accès à des données précises sur les faits sociaux et la publicité des résultats des mesures politiques. Une enquête sociale ne peut contribuer à la démocratie que si elle se développe avec un flux libre d'information et de discussion (PP : 312). La publicité des informations dans la sphère publique est d'ailleurs un des points soulignés par la littérature, en ce qu'elle est commune à Dewey et Habermas (Bernstein, 2012 : 774).

Le libéralisme dérouté

Un des piliers de la pensée de Dewey s'appuie sur la critique du libéralisme, en particulier la forme acquise par cette idéologie à partir du XIX^e siècle. Selon l'auteur, la propriété des moyens de production par une minorité constitue un obstacle à l'abolition des inégalités et de l'exploitation du travailleur. Sur ce point spécifique, les commentateurs mentionnent d'habitude une proximité entre Dewey et Marx (Zask : 2014). Les différences émergent, par contre, au moment de considérer les moyens de surmonter le déséquilibre social provoqué par le libéralisme. Tandis que le marxisme défend l'action révolutionnaire du prolétariat pour subjuguier le capitalisme, Dewey fait appel au pluralisme et à l'intelligence sociale comme éléments essentiels au triomphe de la démocratie libérale.

Une relecture de la critique deweyenne du libéralisme demande la récapitulation des points principaux exposés par l'auteur. Dans son essai *Liberalism and Social Action* (1935), Dewey analyse la transformation conceptuelle du libéralisme classique selon les intérêts du capitalisme industriel, notamment au XIX^e siècle. La liberté individuelle, principe philosophique de Locke, reçut une acception différente à partir des idées utilitaristes de Jeremy Bentham et John Stuart Mill. Le nouveau libéralisme sera révélé par le biais de la propriété privée des moyens de production. Selon Dewey, la conséquence de ce changement fut la subordination de l'activité politique à l'activité économique. L'amalgame des droits naturels avec la production capitaliste donna un sens nouveau à la conception libérale classique, ayant

comme conséquences la concentration du pouvoir dans les mains des « capitaines de l'industrie ».

L'expansion de ce « mauvais » libéralisme va consacrer le pouvoir d'une minorité qui exercera son emprise sur les travailleurs et la classe politique. Un des extraits les plus francs contre la transformation du libéralisme se trouve dans *La démocratie est radicale* de 1937 :

Le mouvement dont le libéralisme est issu a donné à quelques-uns le pouvoir de dominer la vie et la pensée de tous. De tout temps, la possibilité de diriger les conditions en fonction desquelles la masse des gens a accès aux moyens de production et aux produits résultants de son activité a représenté la caractéristique fondamentale de la répression envers la liberté et des obstacles au développement de l'individualité. Il serait absurde de nier que les masses ont quelque peu profité du changement des maîtres qui les dirigent. Mais c'est de l'hypocrisie intellectuelle et morale de glorifier les avantages relatifs à ce changement sans être attentif à la violence du système, à ses inégalités, à l'embrigadement, à la suppression des libertés qu'il produit, à la guerre ouverte comme à la guerre sous-jacente. La distorsion et la dévalorisation de la personnalité humaine par le régime financier et compétitif existant sont complices du mensonge selon lequel le système social actuel serait un système de liberté et d'individualité, et ce quel que soit le sens donné à ces termes (DR dans Cometti, 2016 : 45).

Défenseur d'un libéralisme reformulé et fidèle à ses origines, Dewey fait appel à la création d'une société davantage harmonisée avec les principes démocratiques qui permettent l'émancipation des individus et relèvent les vertus du libéralisme « radical ».

Démocratie, un mode de vie

John Dewey est reconnu comme un des penseurs qui a le plus contribué aux débats théoriques autour de la démocratie. Un des premiers écrits à analyser le thème est *Ethics in Democracy* (1888) en réponse à un texte de Sir Henry Maine qui traduisait le mépris de l'aristocratie envers la participation populaire dans les affaires politiques. La défense radicale de la démocratie marquera les écrits de Dewey dans plusieurs champs — *Democracy and Education* (1916), par exemple, est une référence concernant l'enseignement. Plus qu'un système de gouvernement, la démocratie consiste en un mode de vie qui doit être appliqué dans la forme la plus quotidienne et la plus proche du citoyen. C'est l'individu, et non les institutions, qui détient la prérogative d'exercer et de défendre les principes démocratiques.

Dans le système de Dewey, la démocratie est la seule forme d'organisation sociale qui permet le fonctionnement des autres concepts clés développés par l'auteur, à savoir l'enquête, la méthode scientifique, l'intelligence sociale, la liberté d'expression et l'individualité. La démocratie constitue, donc, la méthode fondamentale à être suivie.

(...) De toutes les manières de vivre, la démocratie est la seule qui croit sans réserve au processus de l'expérience en tant que fin et moyen ; en tant que ce qui est capable de générer la science, seule autorité sur laquelle on puisse se fonder pour guider l'expérience future, et en tant

que ce qui libère les émotions, les besoins et les désirs de manière à faire advenir les choses qui n'existaient pas dans le passé (DC : 256).

Conçue comme un principe et un droit de l'individu, la démocratie deweyienne repose sur les relations humaines et établit les limites de l'État et du rôle des institutions. En effet, la conception de la démocratie par Dewey se révèle pratiquement anti-institutionnaliste. La force des régimes démocratiques ne réside pas dans la nature ou l'initiative des institutions politiques ; la condition de l'État comme protagoniste de l'action politique ne fournit aucune garantie d'avance vers la démocratie.

L'idée de démocratie est une idée plus large et plus complète que ce dont un État peut donner l'exemple, même dans le meilleur des cas. Pour être réalisée, cette idée doit affecter tous les modes d'association humaine : la famille, l'école, l'usine, la religion. Et même du point de vue des dispositifs politiques, les institutions gouvernementales ne sont qu'un mécanisme pour procurer à cette idée des canaux d'opérations effectives (PP : 237).

L'expérience démocratique, à partir de l'enquête à propos des solutions les plus avantageuses à la société et aux individus, est la seule voie possible pour libérer la société de l'autoritarisme politique et du libéralisme économique prédateur. Pour la pensée deweyienne, la démocratie radicale est le triomphe d'une valeur supérieure, soit la liberté individuelle.

Dans la revue des concepts clés de la théorie deweyienne, nous avons observé la relation entre l'individu et le public ; les conditions nécessaires à la construction d'une Grande Communauté ; l'importance de l'expérimentation dans un contexte démocratique ; la critique du libéralisme dépourvu de ses principes originels ; et la démocratie comme mode idéal de vie collective. Ces idées constituent l'architecture de la pensée de John Dewey et expliquent pourquoi il est reconnu comme un philosophe public et défenseur radical de la démocratie. Pour le penseur américain, la liberté individuelle commande la politique ; la force de la démocratie dépend de l'initiative des citoyens de découvrir leurs intérêts et de lancer une action sociale ; le libéralisme prospère uniquement s'il réduit les inégalités ; la démocratie demeure le seul mode d'organisation sociale qui permet l'évolution collective et l'émancipation de l'individu.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Dewey

La méthode employée pour référer aux écrits de Dewey suit *The Collected Works of John Dewey* (1882-1953) – *Electronic edition* (Édition originale de Jo Ann Boydston). La version numérique est une édition de Larry Hickman, directeur au Center for Dewey Studies, Carbondale, Southern Illinois University.

La collection de référence est divisée en trois parties — Early Works (EW), Middle Works (MW) et Later Works (LW) — avec le numéro du volume.

- DEWEY, John (1888). “The Ethics of Democracy”, EW 1
 ----- (1916). “The Pragmatism of Peirce”, MW 10
 ----- (1922) “Pragmatic America”, MW 13
 ----- (1925a). “The Discrediting of Idealism”, MW 11
 ----- (1925b). “The Development of American Pragmatism”, LW 2
 ----- (1927). *The Public and its Problems*, LW 2
 ----- (1930). *Individualism Old and New*, LW 5
 ----- (1930a). “From Absolutism to Experimentalism”, LW 5
 ----- (1932). *Ethics – E*, LW 7
 ----- (1933). “Imperative Need: a New Radical Party”, LW 9
 ----- (1934a). “Why I am not a Communist”, LW 9
 ----- (1934b). “Intelligence and Power”, LW 9
 ----- (1935a). *Liberalism and Social Action*, LW 11
 ----- (1935b). “The Future of Liberalism”, LW 11
 ----- (1935c). “Liberty and Social Control” – LW 11
 ----- (1936a). *The Social Significance of Academic Freedom* – LW 11
 ----- (1936b). “Authority and Social Change” -- LW 11
 ----- (1936c). “The Challenge of Democracy to Education” – LW 11
 ----- (1937a). “Democracy is Radical”, LW 11
 ----- (1937b). *Democracy and Educational Administration* – LW 11

- (1939a). “Democracy and America”, LW 13
- (1939b). “I Believe”, LW 14
- (1939c). “Creative Democracy – The task before us”, LW 14
- (1939d). “No Matter What Happens : Stay Out”, LW 14
- (1944). “The Democratic Faith and Education”, LW 15

Traductions françaises

DEWEY, John. (2010). *Le public et ses problèmes*. Traduction de ZASK, Joëlle. Paris: Gallimard, collection Folio Essais.

----- (2006). « La démocratie créatrice : la tâche qui nous attend ». *Revue du MAUSS*, 2(28), pp.251-256. Traduction de CHAPUT, Sylvie.

Autres sources

ABOULAFIA, Mitchell et alli. (2002) (Edit). *Habermas and Pragmatism*. London & New York: Routledge.

ABRAMOWITZ, Michael J. and REPUCCI, Sarah (2018). “Democracy Beleaguered”, *Journal of Democracy*, vol.29, n°2, pp.128-142.

ALEXANDER, Thomas L. and FIELD, Richard W. (2003). “John Dewey”. Dans DEMATTEIS, Philip B. et MCHENRY, Leemon B (éd.), *Dictionary of Literary Biography* (vol. 270) *American Philosophers Before 1950*, Detroit: Gale, pp.56-88.

BAZZOLI, Laure et DUTRAIVE, Véronique (2014). « D’une ‘démocratie créatrice’ à un ‘capitalisme raisonnable’. Lecture croisée de la philosophie de J. Dewey et de l’économie de J.R. Commons », *Revue économique*, vol. 65, n °2, pp.357-372.

BERNSTEIN, Richard J. (1966). *John Dewey*. New York : Washington Square Press.

----- (2010). “Dewey’s vision or radical democracy”. Dans COCHRAN, Molly (Edit.), *The Cambridge Companion to Dewey*. Cambridge (UK) : Cambridge University Press.

----- (2012). “The Normative Core of the Public Sphere”, *Political Theory*, vol. 40, n° 6, pp. 767-778

BRODSKI, G. M. (1969). « Absolute Idealism and John Dewey’s Instrumentalism », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 5, n° 1, pp.44-62.

BUTLER, Brian E. (2012). *Democratic Experimentalism*, Amsterdam-New York: Rodopi.

CASPARY, William R. (2000). *Dewey on Democracy*. Ithaca: Cornell University Press.

CHAMBLISS, J.J. (Édit.) (1996). "John Dewey". Dans *Philosophy of Education: an Encyclopedia*, New York: Garland, pp.146-153.

COLLINS, Randall (1998). *The Sociology of Philosophies*. Cambridge (MA) : Harvard University Press.

COLLINS, Randall (2000). "The Sociology of Philosophies. A Précis", *Philosophy of The Social Sciences*, vol. 30, n° 2, pp.157-201.

----- (2004). *Interaction Ritual Chains*. Princeton (NJ) : Princeton University Press.

COMETTI, Jean-Pierre (2016). *La démocratie radicale: lire John Dewey*. Paris: Gallimard, collection Folio essais.

CUNNINGHAM, Frank (2002). *Theories of Democracy: a critical introduction*. London: Routledge.

CURTIS, Michael (2017). "Introduction to the Transaction Edition". Dans LIPPMANN (2017) [1922], Walter, *Public Opinion*. New York : Routledge.

DELEDALLE, Gérard (1966). « Histoire de la philosophie américaine (revue et augmentée) », *Les Études philosophiques*, Nouvelle Série, 21e Année, No. 2, pp.257-266.

----- (1967). *L'idée d'expérience dans la philosophie de John Dewey*. Paris : Paris: Presses Universitaires de France.

DEMATTEIS, Philip B. et McHENRY, Leemon B (Édit.) (2003). *Dictionary of Literary Biography, vol. 270 -- American Philosophers Before 1950*. Detroit: Gale.

DICKSTEIN, Morris (1998) (Édit.). *The Revival of Pragmatism – New Essays on Social Thought, Law and Culture*. London: Duke University Press.

DIGGINS, John Patrick (1992). « Power and Suspicion: The Perspectives of Reinhold Niebuhr », *Ethics & International Affairs*, vol. 6, pp.141-161.

DUPUIS-DÉRI, Francis (2013). *Démocratie -- histoire politique d'un mot : aux États-Unis et en France*. Québec: Lux Éditeur.

DYKHUIZEN, George (1973). *The Life and Mind of John Dewey*. Carbondale: Southern Illinois University Press.

ELDRIDGE, Michael (1996). "Dewey's Faith in Democracy as Shared Experience", *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol.32, n°1, pp.11-30

FARR, James (1999). "John Dewey and American Political Science", *American Journal of Political Science*, vol. 43, n° 2, pp.520-541.

FESTENSTEIN, Matthew (2016). "Pragmatism, Realism and Moralism", *Political Studies Review*, vol. 14, n° 1 , pp.39-49.

FORCEY, Charles (1961). *The Crossroads of Liberalism: Croly, Weil, Lippmann and the Progressive Era, 1900-1925*. New York : Oxford University Press.

GALSTON, William A. (2018). "The Populist Challenge to Liberal Democracy", *Journal of Democracy*, vol. 29, n° 2, pp.5-19.

HEWITT, Randall S. (2001). *Renewing the Democratic Faith: a Philosophical Analysis of John Dewey's Idea of Power*, University of Florida.

----- (2002). "Democracy and Power : a Reply to John Dewey's Leftist Critics", *Education and Culture*, vol. 18, n°2, pp.1-13.

HILDRETH, R. W. (2009). "Reconstructing Dewey on Power", *Political Theory*, vol. 37, n° 6, p. 780-807.

----- (2012). "Word and Deed: a Deweyan Integration of Deliberative and Participatory Democracy", *New Political Science*, vol. 34, n° 3, pp. 295-320.

HONNETH, Axel (1998). "Democracy as Reflexion Cooperation – John Dewey and the Theory of Democracy Today", *Political Theory*, vol. 26, n° 6, pp.763-783.

HOOK, Sydney (1959). "John Dewey -- Philosopher of Growth", *The Journal of Philosophy*, vol. 56, n° 26, pp.1010-1018.

----- (1971) [1939]. *John Dewey : an Intellectual Portrait*. Westport, Connecticut : Greenwood Press.

JACKSON, Philip (2006). "John Dewey". Dans SHOOK, John R. and MARGOLIS, Joseph (éd.), *A Companion to Pragmatism*, Oxford: Blackwell Publishing, pp.54-66.

JAMES, William (1912). "Essays in Radical Empirism", dans *The Works of William James – electronic edition*, vol.3, Past Masters Collection.

JANSEN, Sue Curry (2009). "Phantom Conflict: Lippmann, Dewey, and the Fate of the Public in Modern Society", *Communication and Critical/Cultural Studies*, vol. 6, n° 3, pp. 221-245.

KADLEC, Alison (2007). *Dewey's Critical Pragmatism*. Plymouth (UK) : Lexington Books.

----- (2008). "Critical Pragmatism and Deliberative Democracy", *Theoria*, vol. 55, n° 117, pp. 54-80.

KADLEC, Alisson and FRIEDMAN, Will (2007). "Deliberative Democracy and The Problem of Power", *Journal of Public Deliberation*, vol. 3, n°1, pp.1-26.

KLOPPENBERG, James T. (1986). *Uncertain Victory: Social Democracy and Progressivism in European and American thought, 1870-1920*, New York : Oxford University Press.

----- (1998a). *The virtues of liberalism*, New York: Oxford University Press.

----- (1998b). "Pragmatism: An Old Name for New Ways of Thinking?". Dans DICKSTEIN, Morris (Edit.), *The Revival of Pragmatism*. Durham and London: Duke University Press, pp. 83-127.

KNIGHT, Jack and JOHNSON, James (1999). "Inquiry into Democracy: What Might a Pragmatist Make of Rational Choice Theories?", *American Journal of Political Science*, vol. 43, n° 2, p. 566-589.

LASSWELL, Harold (1926). "The Public Phantom, by Walter Lippmann". Comptendu dans *American Journal of Sociology*, vol.31, n°4, pp. 533-535

----- (1958) [1936]. *Politics: Who Gets What, When, How*. Cleveland and New York : Meridian Books.

LATOURE, Bruno (2008). « Le fantôme de l'esprit public ». Préface dans LIPPMANN, Walter, *Le public fantôme*. Paris: Demopolis, pp.3-44.

LAROUX, François (1995). « Démocratie et expérience: introduction à la démocratie créatrice de John Dewey », *Horizons philosophiques*, vol. 5, n° 2, pp. 20-40.

LAUGIER, Sandra (2018). "La démocratie comme enquête et comme forme de vie », *Multitudes*, vol. 2, n° 71, p.157-166.

LIPPMANN, Walter (1960) [1922]. *Public Opinion*. New York: The Macmillan Company.

----- (2008) [1925]. *Le public fantôme*. Paris : Demopolis.

----- (2017) [1925]. *The Phantom Public*. New York: Routledge.

LIVINGSTON, Alexander (2017). "Between means and ends: reconstructing coercion in Dewey's democratic theory", *American Political Science Review*, vol. 111, n° 3, pp.522-534.

MALACHOWSKI, Alan (ed.) (2013). *The Cambridge Companion to Pragmatism*, Cambridge: Cambridge University Press.

MARGOLIS, Joseph (2006). "Introduction: pragmatism, retrospective and prospective". Dans SHOOK, John R. and MARGOLIS, Joseph, *A Companion to Pragmatism*, Oxford: Blackwell Publishing, pp.1-10.

MEDEARIS, John (2018). "Disenchantment Versus Reconstruction: Walter Lippmann, John Dewey, and Varieties of Democratic Realism". Dans SLEAT, Matt (éd.), *Politics Recovered — Realist Thought in Theory and Practice*, New York : Columbia University Press, p.140-165

MENDONÇA, Ricardo Fabrino (2016). "Antes de Habermas, para além de Habermas: uma abordagem pragmatista da democracia deliberativa", *Revista Sociedade e Estado*, vol. 31, n°3, pp.741-768.

MERRIAM, Charles E. (1931). *New Aspects of Politics*, Illinois (Chicago) : University of Chicago Press

MILLS, Charles W. (1964). *Sociology and Pragmatism: The Higher Learning in America*. New York : Oxford University Press.

MISAK, Cheryl (2009). "The Reception of Early American Pragmatism". Dans MISAK, Cheryl (ed.), *The Oxford Handbook of American Philosophy*, New York: Oxford University Press, pp.1-26.

MORGENBESSER, Sidney (1977). *Dewey and his critics: essays from the Journal of Philosophy*. New York: The Journal of Philosophy.

MUMFORD, Lewis (1957) [1926]. *The Golden Day – a Study in American Litterature and Culture*. Boston : Beacon Press.

NIEBUHR, Reinhold (1936) [1932]. *Moral Man and Immoral Society*. New York and London: Charles Scribner's Sons.

----- (2015) [1944]. *The Children of Light and The Children of Darkness*. Dans SIFTON, Elisabeth (Édit.) (2015). *Reinhold Niebuhr – Major Works on Religion and Politics*, New York: The Library of America.

NIELSEN, Kai (2006). "Richard Rorty". Dans SHOOK, John R. et MARGOLIS, Joseph (éd.), *A Companion to Pragmatism*, Oxford: Blackwell Publishing, pp.127-138.

PAPPAS, Gregory Fernando (2008). *John Dewey's Ethics -- Democracy as Experience*. Bloomington: Indiana University Press.

----- (2012). "What would John Dewey say about Deliberative Democracy and Democratic Experimentalism?" Dans BUTLER, Brian E., *Democratic experimentalism*, Amsterdam-New York: Rodopi, pp. 57-74.

POGREBINSCHI, Thamy (2004). "A democracia do homem comum – resgatando a teoria política de John Dewey", *Revista de Sociologia e Política*, n° 23, pp. 43-53.

PURCELL, Edward A. Jr. (2014) [1973]. *The Crisis of Democratic Theory*. Lexington: The University Press of Kentucky.

PUTNAM, Hilary (1990). "A Reconsideration of Deweyan Democracy", *Southern California Law Review*, vol. 63, pp.1671-1698.

RANCIÈRE, Jacques (2006). *Hatred of democracy*, London: Verso.

RANDALL Jr., John Herman (1953). "John Dewey – 1859-1952", *The Journal of Philosophy*, vol.50, n°1, pp.5-13

RICE, Daniel F. (2013), *Reinhold Neibuhr and His Circle of Influence*, New York : Cambridge University Press

ROGERS, Melvin L. (2009). "Democracy, elites and power: John Dewey reconsidered", *Contemporary Political Theory*, vol. 8, p.68–89

RORTY, Richard (1979). *Philosophy and The Mirror of Nature*, Princeton, New Jersey: Princeton University Press.

----- (1990). "Foucault/Dewey/Nietzsche", *Raritan*, vol. 9, n° 4.

----- (1991). "The Priority of Democracy to Philosophy". Dans *Philosophical Papers*, vol.1, *Objectivity, Relativism, and Truth*, pp.175-196. Cambridge: Cambridge University Press.

ROSENTHAL, Sandra B. (2002). "Habermas, Dewey and the Democratic Self". Dans ABOULAFIA, Mitchell et alli. (Edit.), *Habermas and Pragmatism*. London & New York : Routledge, pp. 210-222

RUSSELL, Bertrand (1919). "Professor Dewey's 'Essays in Experimental Logic'", *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods*, vol. 16, n° 1, pp. 5-26.

ROUSSEAU, Dominique (2015). *Radicaliser la démocratie – propositions pour une refondation*. Paris: Seuil.

RYAN, Alan (1995). *John Dewey and The High Tide of American Liberalism*. New York: W.W. Norton & Company.

SHOOK, John R. (1995). "John Dewey's struggle with American realism, 1904-1910", *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 31, n° 3, pp.542-565.

----- (2010). "Pragmatism, Pluralism, and Public Democracy", *Revue française d'études américaines*, vol. 2, n°124, pp.11-28.

----- (2013). "Dewey's Ethical Justification for Public", *Education and Culture*, vol. 29, n°1, pp.3-26.

SCHUMPETER, Joseph (2010). *Capitalism, Socialism and Democracy*, Oxon (UK) : Routledge.

SIFTON, Elisabeth (Édit.) (2015). *Reinhold Niebuhr – Major Works on Religion and Politics*, New York: The Library of America.

SIMICH, J. L. and TILMAN, Rick (1978). "Radicalism vs. Liberalism: C. Wright Mills' Critique of John Dewey's Ideas", *American Journal of Economics and Sociology*, vol. 37, n° 4, pp.413-430.

SIMON, Wilson H. (2012). "The institutional configuration of Deweyan democracy". Dans BUTLER, Brian E., *Democratic experimentalism*, Amsterdam-New York: Rodopi, pp.5-34.

SOUZA, José Crisóstomo (2007). "A convergência pragmatista de Habermas e Rorty". Dans SALLES, João Carlos (org.), *Pesquisa e filosofia*, Salvador, Brésil: Editora Quarteto, pp.191-209.

SUCKIEL, Ellen Kappy (2006). "William James". Dans SHOOK, John R. and MARGOLIS, Joseph (éd.), *A Companion to Pragmatism*, Oxford: Blackwell Publishing, pp.30-43.

TILMAN, Rick (2001). "Reinhold Niebuhr and C.Wright Mills as convergent critics of John Dewey and American liberalism", *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, vol. 37, n° 4, pp.585-608.

TÖNNIES, Ferdinand (2001). *Community and Civil Society*. Edité par HARRIS, Jose. Cambridge, UK : Cambridge University Press.

WESTBROOK, Robert (1991). *John Dewey and American Democracy*. Ithaca: Cornell University Press.

----- (1993a). “An Innocent Abroad? John Dewey and International politics”, *Ethics & International Affairs*, vol. 7, pp.203-221.

----- (1993b). “Doing Dewey. An Autobiographical Fragment”, *Transactions of The Charles S. Peirce Society*, vol. 29, n° 4, pp. 493-511.

----- (2008). “The Pragmatist Family Romance”. Dans MISAK, Cheryl, *The Oxford Handbook of American Philosophy*. Oxford : Oxford University Press, pp.185-196.

WHITE, Howard B. (1958). “The Political Faith of John Dewey”, *The Journal of Politics*, vol. 20, n° 2, pp. 353-367.

WOLFE, Joel D. (2012). “Does Pragmatism Have A Theory of Power?”, *European Journal of Pragmatism and American Philosophy*, vol. 4, n° 1, pp. 1-19

----- (2015). “Power: A pragmatist proposal”, *Studies in Symbolic Interaction*, publié en ligne le 12 mars 2015, pp. 305-326.

WOODRUFF, Paul (2005). *First Democracy: the challenge of an ancient idea*. New York: Oxford University Press.

ZASK, Joëlle (1999). “John Dewey on political action and social philosophy”, *Revue Internationale de Philosophie*, vol. 53, n° 207, pp. 21-35.

----- (2001). « Pourquoi un public en démocratie ? Dewey versus Lippmann. Présentation des textes de Walter Lippmann, ‘Le public fantôme’ (1925) et de John Dewey, ‘Le public et ses problèmes’ (1927) », *Hermès, La Revue*, vol. 3, n° 31, pp.61-66.

----- (2001a). « La politique comme expérimentation ». Présentation de l’édition française de DEWEY, John (2010), *Le public et ses problèmes*. Paris : Folio Essais.

----- (2008). « Le public chez Dewey : une union sociale plurielle », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, vol. 15, n° 2, pp.169-189.

----- (le 18 mai 2014). « Dewey, Marx et le marxisme ». Dans *L’opinion publique et son double, Livre II : John Dewey, philosophe du public*. Paris : l’Harmattan, Collection La philosophie en commun, 2000. [En ligne]. [<http://joelle.zask.over-blog.com/2014/05/dewey-marx-et-le-marxisme-2000.html>]

----- (2015). *Introduction à John Dewey*, Paris: La Découverte, collection Repères.